LOUIS PITZ

CONTES ET LÉGENDES
DE LORRAINE



FERNAND NATHAN

DANS LA MÊME COLLECTION

ANTIQUITÉ

CONTES ET LÉGENDES DE BABYLONE ET DE PERSE, par P. Grimal, ill. de R. Péron.
ÉPISODES ET RÉCITS BIBLIQUES, par G. Vallerey, ill. de J. Pecnard.
CONTES ET LÉGENDES DE L'ÉGYPTE ANCIENNE, par M. Divin, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET RÉCITS TIRÉS DE L'ÉNÉIDE, par J. Chandon, ill. de R. Péron.
RÉCITS TIRÉS DE L'HISTOIRE GRECQUE, par M. Desmurger, ill. de J. Pecnard.
RÉCITS TIRÉS DE L'HISTOIRE DE ROME, par J. Defrasne, ill. de Vayssières.
RÉCITS TIRÉS DE L'HISTOIRE DE BYZANCE, par J. Defrasne, ill. de Ph. Degrave.
CONTES ET RÉCITS DE L'ILIADE ET DE L'ODYSSÉE, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU MONDE GREC ET BARBARE, par L. Orvieto, ill. de C. Dey.
RÉCITS DU TEMPS D'ALEXANDRE, par P. Grimal, ill. de R. Péron.
RÉCITS TIRÉS DU THÉÂTRE GREC, par G. Chandon, ill. de C. Dey.
CONTES ET LÉGENDES MYTHOLOGIQUES, par E. Genest, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE LA NAISSANCE DE ROME, par L. Orvieto, ill. de R. Péron.

HISTOIRE

CONTES ET LÉGENDES DES CROISADES, par M. Toussaint-Samat, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU MOYEN ÂGE, par M. et G. Huisman, ill. de Beuville.
ÉPISODES ET RÉCITS DE LA RENAISSANCE, par J. Defrasne, ill. de Marcellin.
CONTES ET LÉGENDES DU GRAND SIÈCLE, par Quinel et de Montgon, ill. de D. Dupuy.
RÉCITS DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par M. et G. Huisman, ill. de P. Noël.
ÉPISODES ET RÉCITS DU PREMIER EMPIRE, par D. Sorokine, ill. de P. Noël.

PROVINCES DE FRANCE

CONTES ET LÉGENDES D'ALSACE, par E. Hinzelin, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES D'AUVERGNE, par J. Levron, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE BOURGOGNE, par Perron-Louis, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE BRETAGNE, par J. Dorsay, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE CORSE, par Ch. Quinel et A. de Montgon, ill. de H. Faivre.
CONTES ET LÉGENDES DU DAUPHINÉ, par L. Bosquet, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE FRANCHE-COMTÉ, par J. Defrasne, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE GASCOGNE, par F. Pézard, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU LANGUEDOC, par M. Barral et Camproux, ill. de Vayssières.
CONTES ET LÉGENDES DE L'ORLÉANAIS, par J.-H. Bauchy, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE LORRAINE, par L. Pitz, ill. de Ph. Degrave.
CONTES ET LÉGENDES DE PARIS ET DE MONTMARTRE, par Quinel et de Montgon, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DU PAYS BASQUE, par R. Thomasset, ill. de Sainte-Croix.
CONTES ET LÉGENDES DU PAYS NIÇOIS, par J. Portail, ill. de G. Valdès.
CONTES ET LÉGENDES DE NORMANDIE, par Ph. Lannion, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE PICARDIE, par A. Chassaignon, ill. de Ph. Degrave.
CONTES ET LÉGENDES DE PROVENCE, par M. Pézard, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE SAVOIE, par J. Portail, ill. de Saint-Justh.

(suite page 256)

COLLECTION DES CONTES ET LÉGENDES DE TOUS LES PAYS

CONTES ET LÉGENDES
DE LORRAINE

PAR

LOUIS PITZ

ILLUSTRATIONS DE PHILIPPE DEGRAVE

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS
18, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 18 (VIe)
281-146

La légende de saint Nicolas



AINT NICOLAS est universellement honoré par les petits garçons et les petites filles de Lorraine. Tous vouent au grand saint un culte fervent, mais quelque peu intéressé, car le jour de sa fête, le 6 décembre, saint Nicolas exauce leurs souhaits et leur dispense généreusement jouets, friandises et cadeaux de toutes sortes.

Pourtant, le patron des enfants de Lorraine n'est pas un Lorrain. Il n'est même jamais venu dans cette province. Il a vécu en Asie-Mineure, au IIIe siècle de notre ère, et il y devint évêque de Myre.

Mais ce fut à l'époque des Croisades que son culte apparut en Lorraine. En 1807, ses restes furent transportés de Myre à Bari, en Italie, par des marchands vénitiens. Au retour de la Croisade, le comte Aubert

de Varangeville ramena de Bari un doigt de saint Nicolas. Il fit déposer cette précieuse relique dans l'église du village de Port, qui devint en peu de temps le centre de pèlerinage le plus important de toute la région. Puis le village de Port prit le nom de Saint-Nicolas-de-Port, nom qu'il porte encore aujourd'hui. Ce fut la puissante corporation des bateliers, détenant alors le monopole de la navigation fluviale en Lorraine, qui contribua surtout à répandre le culte de ce saint. Et, comme celui-ci devint rapidement très populaire, la légende embellit sa vie, l'ornant de mille détails merveilleux, lui attribuant une foule d'éclatants prodiges.

*



Il é-tait trois petits enfants qui s'en allaient glaner aux champs.
(Vieille chanson populaire lorraine).

Il était trois petits enfants, qui s'en allaient glaner aux champs. Et cela se passait, il y a bien longtemps, quelque part dans la vieille province de Lorraine.

Leurs parents étaient si pauvres qu'ils les envoyaient ramasser les épis qui traînaient sur les chaumes après la moisson. Cette maigre récolte leur permettait de cuire un peu de pain pendant la mauvaise saison.

Mais, un jour, les enfants s'éloignèrent du village. Ils avaient sagement glané pendant toute la journée, et chacun portait sur son dos une botte bien ficelée, lourde de beaux épis dorés. Le soir, au moment de rentrer à la maison, ils s'aperçurent qu'ils s'étaient égarés : la nuit les surprit au milieu de la campagne.

Alors, quand ils se virent seuls dans les champs, ils commencèrent à pleurer. En vain, ils appelèrent leur maman. Mais comme ils avaient du courage, ils se mirent en route, espérant bien retrouver le chemin conduisant à leur demeure.

Les trois petits enfants marchèrent. A travers les chaumes, à travers les prés, à travers les labours, ils marchèrent, marchèrent bien longtemps. Au milieu de la nuit, ils arrivèrent en vue d'un village qui leur était hélas! inconnu. Une lumière brillait encore à la fenêtre de l'une des premières maisons.

Tremblant de peur, de fatigue et de faim, les enfants frappèrent à la porte. C'était à l'enseigne d'un boucher.

– Boucher, voudrais-tu nous loger? Nous nous sommes égarés. Nous avons bien faim, dirent-ils en chœur.

– Entrez, entrez, petits enfants. Il y a de la place assurément! (1)

Confiants et pleins d'espoir, les trois marmots entrèrent. Le boucher leur prépara un repas frugal

(1) Termes exacts de la chanson populaire citée.

et il les fit coucher sur la paille de la grange. Rompus de fatigue, les trois petits glaneurs s'endormirent profondément.

Mais quelle est cette ombre sinistre qui se glisse à pas de loup, un grand couteau à la main, jusqu'à la grange? Malheur! c'est le boucher, le misérable boucher! Il va tuer les trois enfants, les couper en menus morceaux et les mettre dans une grande cuve pour en faire du petit salé!...

Hélas! pendant trois ans, nul n'entendit plus parler des malheureux!...

Mais saint Nicolas, le grand évêque de Myre, vint un jour à passer en Lorraine. Il avait déjà accompli de nombreux miracles et sa réputation de sainteté était grande dans toute la chrétienté.

Un soir, il s'arrêta précisément à l'enseigne du sinistre boucher qui avait égorgé les trois petits enfants. Il décida de s'y reposer.

— Boucher, voudrais-tu me loger?...

— Entrez, entrez, saint Nicolas. Il y a de la place assurément (1).

Flatté d'une telle visite, le boucher, qui avait reconnu le célèbre évêque, s'empressa auprès de son hôte illustre :

— Excellence, que faut-il servir pour votre souper?... demanda-t-il. J'ai du cuissot de chevreuil excellent. J'ai aussi du bon rôti de veau, juteux, succulent.

(1) Termes exacts de la chanson populaire citée.

– Non, répondit saint Nicolas d'un air indifférent. Servez-moi plutôt du petit salé.

– Bien, Excellence, répondit le boucher.

Et il descendit aussitôt à la cave.

– Ah! non. Pas de celui-là, s'écria saint Nicolas, quand le boucher lui eut présenté le plat. Je voudrais de celui que tu as fait, il y a trois ans, et que tu as caché au fond de ton saloir.

Le boucher pâlit, trembla de tous ses membres.

– Mais..., balbutia-t-il, et les mots s'étranglèrent dans sa gorge.

Alors, saint Nicolas se leva, et, jetant au boucher criminel un regard chargé d'une terrible colère, il se dirigea tout droit vers le saloir où les trois petits enfants dormaient depuis trois ans dans leur cuve. D'un geste prompt, il souleva le couvercle et il traça au-dessus d'eux un large signe de la croix.

Aussitôt, les trois enfants se dressèrent, miraculeusement rappelés à la vie.

Le premier dit : « J'ai bien dormi. »

Le deuxième ; « Moi aussi. »

Et le troisième : « Je me croyais au paradis.» (1)

Et saint Nicolas, les prenant par la main, les aida à sortir du cuveau.



(1) Termes exacts de la chanson populaire citée.

C'est pourquoi, en reconnaissance de ce grand miracle, les petits enfants de Lorraine ont adopté saint Nicolas pour leur patron. ııs savent que le saint les aiıne et les protège.

Tous les ans, à l'occasion de sa fête, saint Nicolas quitte le paradis, dans la nuit du 5 au 6 décembre, et redescend sur la terre visiter les petits Lorrains, ses préférés. Il passe par les cheminées et il dépose, pendant le sommeil des enfants, dans les sabots sagement alignés autour de l'âtre, tous les jouets désirés.

Quelquefois même, il daigne venir personnellement leur apporter ses merveilleux présents. On le voit alors parcourir sur sa bourrique les rues sombres du village.

Pour attendre sa venue, toute la famille est réunie dans la grande pièce. Les petits, beaucoup plus sages ce soir-là qu'à l'ordinaire, demeurent anxieux, tressautent au moindre bruit.

— Que nous apportera saint Nicolas? Que nous dira-t-il?...

Telles sont les troublantes questions qui font battre leurs petits cœurs.

Soudain, trois coups sourds sont frappés à la porte. Le père de famille se lève et bientôt saint Nicolas apparaît en personne sur le seuil. Pour la circonstance, il a revêtu ses plus beaux habits violets. Sur sa tête, brille de mille feux la mitre d'or et à la main,

il tient la crosse, insigne de sa dignité épiscopale.

Aussitôt, partagés entre la crainte et l'espoir, les enfants s'agenouillent et récitent les prières qu'ils connaissent, mécaniquement, trébuchant souvent sur les mots, tant leur émotion est vive.

Mais le grand saint a un sourire paternel. Il tire de sa hotte des friandises, pains d'épices et sucreries, des jouets, quelquefois des noix, des oranges, et il les distribue de son auguste main aux enfants émerveillés, pendant que le grand-père va chercher à l'écurie du foin pour la bourrique du noble visiteur. Puis, saint Nicolas donne quelques conseils, encourage l'un, gronde l'autre et, sa visite terminée, il se retire pour continuer sa tournée dans d'autres foyers.

Parfois, saint Nicolas se fait accompagner du Père Fouettard, dont la hotte est garnie d'un gros paquet de verges d'osier bien flexibles. Alors, gare aux enfants désobéissants!... Au lieu des cadeaux attendus, le Père Fouettard leur laisse une paire de verges qui pourront servir à l'occasion.

Dans les grandes villes de Lorraine, saint Nicolas arrive sur un char et, en cortège, à la lumière des torches fumantes, au milieu d'une foule nombreuse, il parcourt les rues, prodiguant ses bénédictions et ses cadeaux. A Nancy, c'est précédé par les soldats des ducs de Lorraine, ressuscités pour un soir des ombres du passé, avec leur armure et leur harnache-

ment bariolé de Croisés, que saint Nicolas reçoit les hommages de toute la population.

Il arrive même au grand saint de céder aux tentations du modernisme le plus avancé. Il dédaigne parfois son bourricot, vraiment trop lent et trop archaïque, qui ne lui permet plus de faire en une soirée de si nombreuses visites, pour utiliser des engins beaucoup plus rapides. Ainsi, à Thionville, l'année dernière, il est descendu du ciel à bord d'un hélicoptère et il s'est posé au centre de la place du Marché, pour répondre aux acclamations enthousiastes de tous les petits enfants de la ville.

Saint Nicolas, patron des enfants de Lorraine, continuez pendant longtemps encore vos visites chez nous ! Quel que soit votre moyen de locomotion, vous y serez toujours le bienvenu !



Histoire du sire de Réchicourt



'ÉTAIT vers l'année 1230, au cours de la désastreuse sixième Croisade. L'armée des Croisés, déjà épuisée par la maladie et les privations, venait d'essuyer une sanglante défaite, près de Gaza en Palestine.

Parmi les nombreux prisonniers chrétiens capturés par les infidèles, figurait Cunon de Linange, sire de Réchicourt, un brave chevalier lorrain qui s'était à plusieurs reprises vaillamment distingué dans les combats, en compagnie du comte de Salm.

Le malheureux prisonnier fut conduit dans une ville inconnue et jeté au fond d'un cachot sans lumière, profond et malodorant, en attendant que le duc de Lorraine eût versé sa rançon. On le chargea de lourdes chaînes; ses bras et ses pieds furent entravés à l'aide de gros anneaux de fer, scellés dans les murailles.

Pour toute compagnie, Cunon de Réchicourt n'avait que des rats, qui lui disputaient parfois sa maigre nourriture.

De nombreuses années s'écoulèrent. Emmuré vivant comme dans un tombeau, le prisonnier voyait les jours succéder aux jours sans qu'un signe de sa libération n'apparût. Depuis longtemps, ses vêtements étaient tombés en lambeaux. Ses cheveux et sa barbe, qui avaient poussé abondamment, lui donnaient un visage affreux, hideux à voir, où les yeux seuls avaient conservé quelque chose d'humain.

Et ce qui ajoutait à sa peine, c'était qu'il se sentait abandonné de tous. Les secours qu'il avait espérés des chevaliers rentrés en Lorraine tardaient, hélas! à venir. Peut-être ceux qui avaient promis de lui venir en aide étaient-ils morts ou prisonniers, eux aussi? Peut-être même l'avait-on oublié?

Pourtant, Cunon de Réchicourt ne perdait pas courage. Il continuait d'espérer, contre toute vraisemblance, une libération prochaine. Dans le fond de son cœur, il ne se lassait pas d'invoquer saint Nicolas et d'implorer son assistance. Chaque soir, avant de s'assoupir, il adressait au saint patron de la Lorraine une prière ardente et s'endormait sur des rêves d'évasion.

Or, le 5 décembre 1240, il pria saint Nicolas avec plus de foi et de ferveur encore. Quelque chose lui disait que la fin de ses malheurs était proche. C'était

comme une certitude irraisonnée, mais profonde, inébranlable. Puis, fatigué par sa longue prière, Cunon de Réchicourt s'assoupit.

Soudain, il se réveilla, grelottant de froid. Il ouvrit de grands yeux étonnés.

Où était-il donc?

En effet, au-dessus de sa tête, il apercevait les étoiles, les étoiles scintillantes qu'il n'avait plus vues depuis dix ans. Il regarda autour de lui. Mais était-ce un rêve?... Les murs de sa prison avaient disparu. Un vent vif et glacial fouettait son visage.

Cunon de Réchicourt se souleva.

Mais, ô stupeur! Il vit qu'il était couché sur les marches de l'église de Saint-Nicolas-de-Port, en Lorraine, à quelques lieues de son fief. Le grand saint, exauçant sa prière, l'avait miraculeusement transporté pendant son sommeil sur le parvis de ce sanctuaire.

Fou de joie et de reconnaissance, Cunon se jeta à genoux. Il voulut entrer dans l'église. Mais l'édifice était encore fermé.

Il n'attendit pas longtemps, car un prêtre arriva bientôt pour dire le premier office. Voyant cet être hirsute, couvert de haillons, le prêtre recula de frayeur.

– N'ayez aucune crainte, lui dit alors le malheureux. Je suis Cunon de Réchicourt. Saint Nicolas m'a sauvé.

– Ce n'est pas possible, dit le prêtre.

Mais Cunon lui tendit son sceau, marqué aux armes de Réchicourt et de Lorraine. Alors, le prêtre le reconnut et s'écria :

– Dieu soit loué! C'est donc vrai.

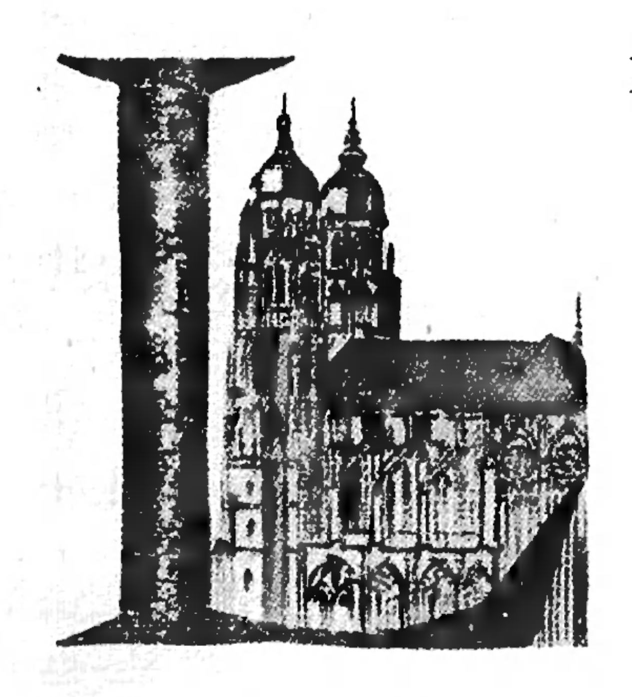
Il fit aussitôt sonner les cloches à toute volée.

Toute la population accourut et alors, pendant qu'on chantait l'office d'action de grâces, les chaînes que le prisonnier portait encore, tombèrent toutes seules, les lourds anneaux de fer s'écartèrent d'eux-mêmes et roulèrent avec fracas sur les dalles de l'église.

Ainsi Cunon de Réchicourt retrouva-t-il la liberté.



Histoire du pilier qui pleure



ES années 1635-1636 comptent parmi les plus sombres de toute l'histoire de la Lorraine.

Un terrible fléau, la guerre de Trente ans, s'était alors abattu sur cette malheureuse province et y sévissait avec une rigueur inouïe. Suédois, Allemands, Croates, Hongrois se succédaient en bandes sinistres, pillant, massacrant, ravageant, brûlant, saccageant tout sur leur passage. Chaque soir, le ciel était illuminé par le rougeoiement des incendies, tandis qu'une fumée âcre, irrespirable, flottait sans cesse dans l'air. De nombreux villages perdirent en ces années d'épouvante plus de la moitié de leurs habitants. D'autres disparurent à jamais dans la tourmente.

Le matin du 5 novembre 1635, l'approche d'une forte bande de Suédois fut annoncée à Saint-Nicolas-

de-Port. Effrayés et surpris, les habitants n'eurent pas le temps de s'enfuir dans la forêt. Abandonnant leurs maisons, ils cherchèrent refuge à l'intérieur de l'église, avec l'espoir que ce lieu d'asile serait respecté des brigands.

Pendant une semaine, la soldatesque étrangère s'en donna à cœur joie dans le village abandonné. Ce ne furent que ripailles, bombances et ivrogneries, suivies de l'incendie des maisons. Réfugiés dans la vaste église, terrorisés par le crépitement des incendies et les cris de fureur des pillards, les malheureux villageois attendaient désespérément la fin de leurs misères.

En peu de temps, le village entier flamba et ne fut bientôt plus qu'un amas de ruines. Seule, au milieu de ce désastre, l'église demeurait intacte.

Mais grisés par leur folie destructrice, les Suédois voulurent parachever leur œuvre de mort avant de se retirer. Une étincelle, allumée par une main criminelle, jaillit soudain sous la toiture de l'église et, en peu de temps, la charpente tout entière fut en feu. Les hautes flammes claires qui s'échappaient du toit, étaient, dit-on, visibles jusqu'à Nancy.

Alors, la clameur de la foule emprisonnée se fit effrayante : des cris de terreur fusèrent de toutes parts.

A grands coups de hache et de pique, les soldats enfoncèrent les portes de l'église. Puis, se ruant à l'intérieur, ils firent un épouvantable carnage.

Mais à l'autel de sainte Barbe, Dom Moye, bénédictin, achevait de dire sa messe. Quand il se rendit compte de la situation, il saisit le calice et courut se réfugier derrière le gros pilier de la tour Saint-Pierre.

Au milieu d'une panique et de hurlements indescriptibles, les soldats acharnés poursuivaient leur abominable massacre. De nombreux cadavres gisaient sur les dalles. Dom Moye se serrait étroitement contre le pilier.

Soudain, un grand Suédois barbu l'aperçut. L'épée haute, il bondit.

Mais au même instant, le pilier s'entr'ouvrit sur le moine, puis se referma aussitôt en l'engloutissant. Interdit, le soldat s'arrêta, le souffle coupé devant le prodige.

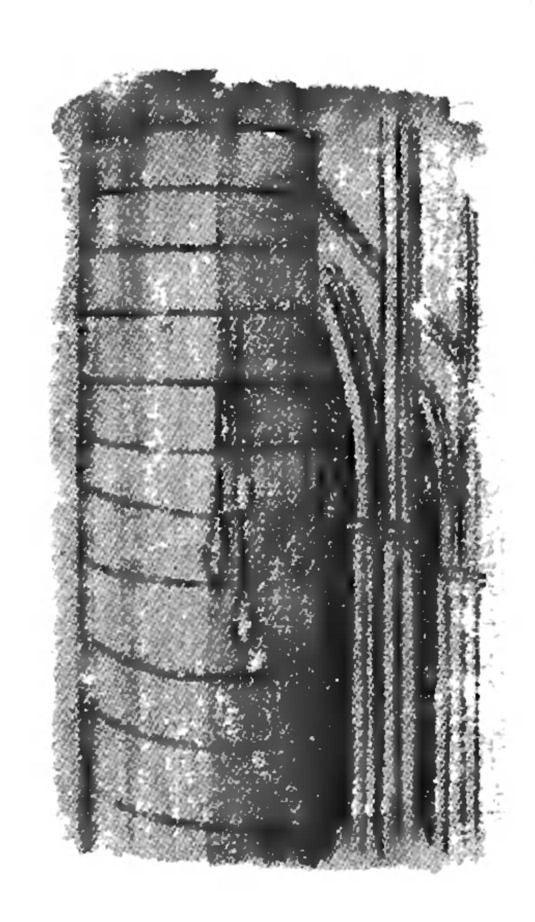
Il ne renonça pourtant pas à poursuivre sa victime, et frappa le pilier à grands coups, dans l'intention de le démolir. Mais son arme se brisa contre la pierre et furieux, il jeta ses débris, en proférant d'innombrables blasphèmes.

Ce pilier, qui renferme toujours le moine bénédictin échappé à la fureur des pillards, se voit encore à l'église de Saint-Nicolas-de-Port.

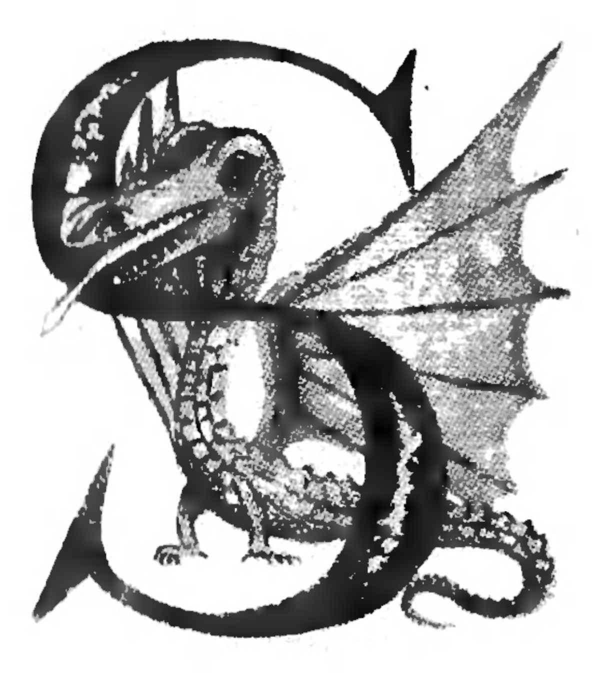
Quand on appuie l'oreille contre la pierre, on entend une plainte lointaine, que semble exhaler le pilier.

Et quand de graves menaces pèsent sur la Lorraine, quand de pénibles événements sont proches, ce pilier

suinte abondamment : on dit alors qu'il pleure. Ainsi, peu avant les guerres de 1870 et de 1914, on put voir de grosses gouttes couler le long de la pierre : les larmes que le moine emmuré verse à l'approche de nouveaux malheurs.



Le Graoully



I Tarascon posséda jadis sa Tarasque, Metz eut à peu près dans le même temps à souffrir des méfaits du Graoully.

C'était un monstre horrible et redoutable. Il avait l'allure générale d'un gigantesque crocodile. Son cou, allongé démesurément, se terminait par une tête aplatie. Sa gueule était énorme, armée de deux rangées de dents brillantes et acérées comme les dents d'une scie. Ses yeux ressemblaient à deux gros charbons ardents et sa langue pointue et triangulaire brillait comme la flamme d'une forge. Son haleine empestait l'atmosphère d'une odeur de soufre et de corne brûlée.

Le Graoully se déplaçait assez lentement sur des pattes plutôt courtes, munies de griffes tranchantes et effilées, tandis que sa queue se traînait dans la

poussière en formant de multiples ondulations. Des écailles rugueuses, allant du vert-olive au brun fauve, recouvraient tout son corps.

Mais ce qui rendait surtout ce monstre redoutable, c'étaient les deux ailes qui étaient fixées sur son dos et dont l'envergure dépassait de beaucoup ce que l'imagination pouvait suggérer. Car, malgré sa masse énorme, le Graoully pouvait voler parfaitement et on l'apercevait souvent dans les airs, planant à la manière d'une buse gigantesque, décrivant dans le ciel de Metz de larges cercles inquiétants. Il n'avait qu'un seul point faible : il craignait l'eau et ne s'approchait jamais de la Moselle.

Le Graoully était la terreur de tous les habitants de Metz et des environs. Sa nourriture préférée était la chair humaine et chaque jour, il lui fallait une proie vivante à dévorer.

L'épouvantable bête hantait ordinairement les abords de l'amphithéâtre romain, en compagnie d'un nombre incalculable d'autres reptiles, plus petits mais non moins effrayants. Depuis longtemps, les jeux du cirque qu'on y donnait à l'occasion des grandes fêtes avaient dû être interrompus.

Dans la campagne, les paysans hésitaient à s'aventurer dans leurs champs ou leurs vignes. Même le bétail ne sortait plus des étables. En ville, plus personne ne se sentait en sécurité. En effet, le Graoully, quand la faim le poussait, planait longuement en

rasant les toits, à la recherche d'une victime à dévorer. Les soldats ne pouvaient rien contre lui, car les flèches glissaient sur la carapace du monstre et les javelots se brisaient contre ses écailles aussi dures que des tuiles.

A sa vue, les gens s'enfuyaient dans les maisons, se cachaient sous les portiques, et comme le Graoully avait l'ouïe très fine malgré ses petites oreilles, les Messins effrayés chuchotaient :

– Taisons-nous ! Taisons-nous !

Depuis de nombreuses années déjà, le Graoully exerçait impunément ses ravages, quand un noble personnage du nom de Clément arriva à Metz vers la fin du deuxième siècle.

Clément venait de Rome, avec la mission de prêcher l'évangile nouveau et d'arracher le peuple de Metz au culte des idoles de bois et de pierre. Sa renommée était considérable, mais elle s'accrut encore en pays messin.

En effet, il fut bientôt l'auteur de prodiges étonnants. Comme il priait un jour sur les hauteurs de Gorze, d'où il dominait toute la vallée de la Moselle, l'empreinte de ses genoux resta gravée dans la pierre. Une autre fois, d'un geste de la main, il arrêta une meute furieuse qui poursuivait un cerf. Enfin, pour prouver l'origine divine de sa mission, il ressuscita la fille du gouverneur Orius.

Donc, Clément, que le peuple ne tarda pas à appeler

saint Clément, commença de prêcher sur les places publiques et les gens de Metz, touchés par son éloquence, l'écoutaient avec une vive attention.

– Puisque tu fais des choses si merveilleuses, lui dit un jour un vieux légionnaire, tu pourrais bien nous débarrasser du Graoully.

Saint Clément, mis au courant des innombrables méfaits de ce monstre, accepta aussitôt d'en délivrer la contrée.

Le lendemain matin, il se rendit du côté de l'amphithéâtre où le Graoully se tenait le plus souvent. Il partit seul, sans armes, refusant l'aide de quelques soldats qui lui avaient offert de l'accompagner.

Bouleversé par tant d'audace, partagé entre l'espoir et la crainte, le peuple regarda le saint homme s'éloigner. Les plus courageux le suivaient de loin. En foule, on s'assembla sur les remparts.

Mais, saint Clément s'avançait toujours, sans manifester la moindre appréhension. Son visage exprimait, au contraire, une étonnante confiance. Longuement, il explora l'amphithéâtre désert. A son approche, une multitude de serpents de toutes tailles s'enfuirent en sifflant horriblement.

Soudain, au détour d'une arche, le Graoully se dressa, formidable, prêt à bondir.

Saint Clément ne broncha pas. Il fixa froidement le monstre dans les yeux et étendit la main.

Le Graoully, surpris, parut hésiter, figé sur place, incapable de mouvement.

Alors, saint Clément, retirant son étole qu'il portait sur son surplis, la lança au cou du monstre immobile. L'étole s'accrocha aux écailles, s'enroula d'elle-même autour de la gorge de la bête. Saint Clément serra fortement le nœud ainsi formé et tint le monstre enchaîné, stupide, terrassé.

Puis, il le traîna jusqu'au bord de la Seille et le précipita dans l'eau profonde.

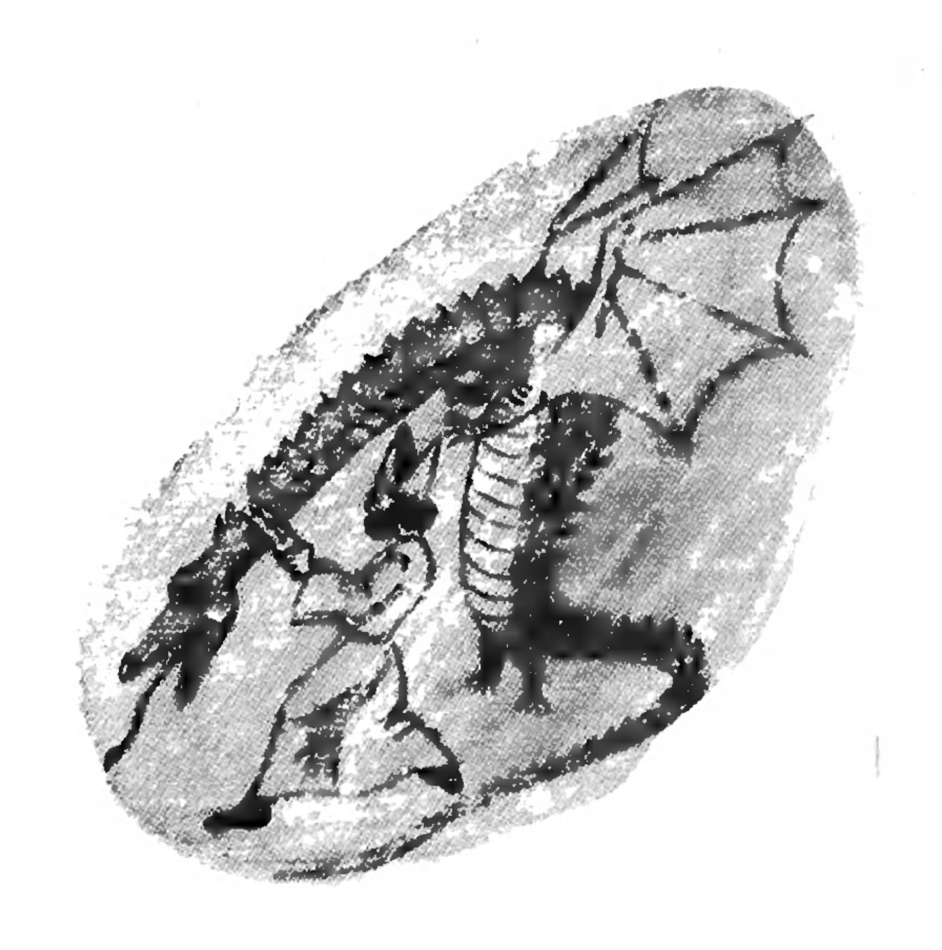
Un énorme remous secoua la rivière. Le flot se mit à bouillonner et le Graoully disparut pour toujours.



Pour perpétuer le souvenir de la mise à mort merveilleuse de l'horrible bête, les Messins organisèrent chaque année une solennelle procession, où l'image du Graoully était promenée à travers les rues de la ville au milieu des quolibets et des cris vengeurs de la foule. De passage à Metz en 1547, Rabelais décrit ainsi le Graoully : « Effigie ridicule et terrible aux petits enfants, ayant la tête plus grosse que le corps, avec larges, amples et horrifiques mâchoires, bien endentelées, tant en-dessus qu'au-dessous, lesquelles avec l'engin d'une petite corde, on faisait l'une contre

l'autre, terrifiquement, cliqueter. » (*Pantagruel,* IV-59)

La dernière effigie du Graoully est toujours conservée à la sacristie de la cathédrale de Metz.



L'aqueduc de Jouy-aux-Arches



quelques lieues de Metz, on peut admirer à Jouy-aux-Arches, sur la rive droite de la Moselle, entre Ars et Ancy sur la rive gauche, les ruines imposantes d'un aqueduc romain. Cet édifice, construit vraisemblablement au deuxième ou au troisième siècle de notre ère, était destiné à amener à Metz l'eau des sources de Gorze. A cet endroit, l'aqueduc enjambait le cours de la Moselle. Malheureusement, il n'en reste plus aujourd'hui que quelques arches délabrées de chaque côté de la rivière. Mais l'aspect de ces ruines majestueuses suffit à nous donner une idée de l'édifice complet. Celui-ci n'a pas pu résister aux coups répétés des invasions barbares.

Pourtant, l'histoire n'a pas retenu le nom du bâtis-

seur de cet aqueduc; l'époque exacte à laquelle celui-ci fut détruit nous est inconnue.

Voilà peut-être pourquoi l'imagination du peuple, vivement impressionnée par ces vieilles pierres, leur a prêté tout un passé de légendes et les a revêtues des draperies éclatantes de la fable. En voici deux :

Histoire du légionnaire Mettius

En ce temps-là, Metz, qui s'appelait Divodurum, était la principale ville de l'importante peuplade gauloise des Médiomatriques. Puissante cité, après avoir combattu les Romains, elle était devenue leur alliée fidèle. Peu à peu, les habitants de la ville avaient imité les coutumes et les usages de leurs anciens adversaires. En quelques années, Metz, à l'instar de Rome, s'était couverte d'édifices remarquables, temples, portiques, thermes, écoles où l'on enseignait le latin, et même d'un amphithéâtre où l'on donnait des jeux de cirque.

Les légions romaines qui allaient monter la garde sur la frontière du Rhin passaient régulièrement par la ville. Beaucoup d'entre elles s'y arrêtaient et y prenaient leurs quartiers de repos.

Or, le jeune légionnaire Mettius avait fait la connaissance de la belle Nasidia, fille d'un riche

propriétaire de la ville. Les jeunes gens s'étaient tout de suite aimés et ils se rencontraient dans une villa, située en bordure de la Moselle, en face du village de Gaudiacum (nom que portait alors Jouy-aux-Arches). Au reste, les alentours de Metz étaient à cette époque égayés de nombreuses maisons de campagne, où les nobles de la ville aimaient à se reposer ou à se divertir.

Un soir, pour rejoindre sa belle, le légionnaire Mettius prit le chemin de Gaudiacum, où il espérait trouver une barque pour franchir la rivière.

Mais on était au début du printemps et la Moselle, fortement grossie par la fonte des neiges, débordait dans la plaine, où ses flots jaunes et tumultueux charriaient des débris de toutes sortes.

Aussi, en arrivant à Gaudiacum, Mettius ne parvint-il pas à découvrir, tout au long de la rive inondée, la plus petite embarcation qui lui eût permis d'aller retrouver sa fiancée. Les unes avaient été emportées par les eaux en furie; les autres avaient été prudemment mises à sec et personne au village ne voulut lui prêter un bateau.

Remâchant sa déception, Mettius s'en allait tristement sur le bord de la rivière. De l'autre côté, Nasidia était là, qui lui faisait de longs signes d'amitié. Mettius songea un instant à traverser la Moselle à la nage. Mais l'entreprise lui parut vraiment téméraire, car le courant était trop violent, et agité de

tourbillons auxquels le meilleur nageur n'aurait pu échapper.

Il en était là de ses réflexions amères et déjà il s'apprêtait à rentrer, quand un inconnu, d'aspect sympathique, l'accosta :

– Salut à toi, noble Mettius!

– Salut à toi, étranger, répondit Mettius, un peu surpris.

– Que faut-il pour ton service?

– Par Hercule et tous les dieux, aurais-tu une barque à me prêter?

– Non. Je n'ai pas de barque, répondit l'inconnu. mais je puis faire beaucoup mieux pour toi. Je puis te construire, en une seule nuit, un vaste pont au-dessus de la Moselle.

Mettius le regarda, ahuri, se demandant si l'étranger ne se moquait pas de lui.

– Qui es-tu donc, toi qui me tiens un tel langage? lui demanda-t-il.

– Je suis Satan, le maître des dieux.

– Je ne connais pas de dieu de ce nom-là, répliqua Mettius. Ma mère m'a appris que Jupiter était le père des dieux. Je le crains et l'honore.

– Mon pouvoir est bien plus grand, poursuivit Satan. En veux-tu la preuve?... Si tu le désires, je bâtis pour toi un pont sur cette rivière au cours de cette nuit. Pour prix, je te demande seulement ton âme.

Comme tous les Romains, Mettius était superstitieux. Cette rencontre avec un individu qui se prétendait un dieu l'impressionnait.

– Soit, dit-il, après un court moment d'hésitation. J'accepte.

La nuit était tombée sur la campagne. Mettius fit un dernier signe à sa fiancée, et, retirant son manteau, s'étendit sur le sol où il ne tarda guère à s'endormir. Mais son sommeil fut lourd, peuplé de cauchemars affreux.

Pendant ce temps, Satan avait rassemblé en ces lieux toute une armée de démons. Les uns apportaient d'énormes quartiers de rochers; les autres entassaient en hâte des milliers de briques; d'autres maniaient la truelle avec une prodigieuse rapidité, cimentaient les matériaux et tout ce travail, qui eût demandé des années d'efforts, se faisait à une cadence extraordinaire.

Déjà, les hautes piles verticales s'élevaient au milieu de la rivière. Déjà, on voyait apparaître la voussure des arches. Et Satan, en personne, dirigeait cette multitude d'ouvriers, donnant des ordres brefs à celui-ci, réprimandant celui-là, passant de l'un à l'autre, partout présent, infatigable.

Mais tous ces diablotins au travail faisaient un tel vacarme que Mettius se réveilla. Il était environ trois heures du matin. Sa surprise fut immense quand il vit le chantier bourdonnant, les puissantes maçon-

neries s'élevant au-dessus des eaux. Il se frotta les yeux, se croyant encore la victime d'un rêve absurde.

Mais non. Mettius ne rêvait pas.

Le pont était bien là, aux trois quarts terminé. Des milliers d'ouvriers, comme d'infatigables fourmis, s'affairaient autour.

Alors, Mettius prit peur. Les termes de son marché lui revinrent à l'esprit. Il comprit toute la puissance de celui à qui il avait vendu son âme.

– Son âme?...

Mettius allait donc être obligé d'abandonner son âme à un maître aussi puissant, aussi redoutable? Il se leva, torturé par une subite angoisse.

D'un pas nerveux, il se mit à arpenter la rive, ne sachant quel parti prendre.

Mais en marchant, il dérangea un coq qui dormait sur la branche d'un buisson. Surpris, l'oiseau se réveilla, et croyant que c'était déjà le matin, il lança un joyeux : cocorico!... Aussitôt, tous les coqs de Gaudiacum et des environs, réveillés à leur tour, lui répondirent l'un après l'autre, devançant l'aurore d'une bonne heure au moins.

Alors, Satan tendit l'oreille. Trompé par ce chant qui marquait la fin de son empire, il crut, lui aussi, que l'aube pointait à l'horizon. Il vit son ouvrage inachevé et entra dans une épouvantable fureur.

Ivre de rage, il bondit sur l'œuvre en construction, donna dans les piles d'effroyables coups de pieds;



Un jour le duc Ferri, escorté d'un seul écuyer,... *Page 39*

saisissant les arches à bras le corps, il les ébranla de toute sa force herculéenne.

Dans un fracas indescriptible, les solides maçonneries s'effondrèrent et tombèrent par pans entiers dans la rivière, dont les eaux, sous la masse formidable, giclèrent à des hauteurs impressionnantes et refluèrent en gros bouillons jusqu'à Metz.

Il ne resta du superbe ouvrage que quelques arches de part et d'autre de la Moselle, que, dans sa hâte de s'enfuir, le diable n'eut pas le temps de détruire.

Ce sont ces arches qui existent encore aujourd'hui.

Histoire d'Azita, fille de Noé

Il y avait déjà plusieurs années que les eaux du déluge s'étaient retirées de la surface de la terre. De l'arche accrochée aux flancs du mont Ararat, Noé et toute sa famille étaient descendus, joyeux de fouler enfin le sol ferme.

Sem, Cham et Japhet, les trois fils du patriarche, s'étaient immédiatement mis à cultiver la terre encore humide, et, lassés de leurs longues pérégrinations, n'aspiraient qu'à une vie calme, au milieu de leurs champs et de leurs vignes.

Mais Azita, la plus jeune fille de Noé, était d'humeur

vagabonde. Au cours du séjour prolongé qu'elle avait fait dans l'arche, elle avait contracté le goût de l'aventure et des voyages. L'imprévu d'une nouvelle randonnée, pleine de hasards, à travers des terres toutes neuves, l'attirait irrésistiblement.

Azita, qu'accompagnaient plusieurs de ses neveux et nièces, se remit en marche, et, parcourant les continents et les océans, elle erra pendant quelques années encore, infatigable, insatisfaite, incapable de se fixer.

Mais un jour, elle arriva dans un endroit qui lui parut si agréable, si plaisant qu'elle comprit aussitôt que c'était là le lieu rêvé qu'elle cherchait depuis toujours. Elle décida de s'y établir.

C'était, en effet, un pays où tout promettait un délicieux séjour. Il y avait là une vallée assez large, au confluent de deux rivières, dont l'une s'appelait la Moselle et l'autre, la Seille. Des collines aux pentes mollement ondulées formaient un cirque amplement ouvert. Le climat paraissait d'une grande douceur. On y trouvait en abondance des prunes d'un jaune doré, tacheté de points rouges, si douces à la bouche qu'on croyait manger du miel : les fameuses mirabelles de Lorraine. Le sol était jonché d'autres fruits rouges, veloutés : les succulentes fraises qui, bien plus tard, devaient faire la renommée de Woippy.

Azita s'était fixée au cœur du pays messin.

En quelques années, elle se trouva à la tête d'un

peuple nombreux, qu'elle gouvernait avec sagesse et prudence. La région fournissait toute la nourriture nécessaire. Le blé et la vigne y croissaient facilement, dans la plaine et sur le flanc des coteaux. Les forêts environnantes regorgeaient de gibier, et le poisson abondait dans les eaux de la Moselle.

Ainsi, pendant longtemps, le règne d'Azita se poursuivit sans le moindre incident.

Mais une catastrophe imprévue s'abattit un jour sur ce peuple laborieux et paisible. Depuis plusieurs semaines, il pleuvait sans interruption sur toute la région. De gros nuages noirs déversaient sans cesse de véritables trombes d'eau, comme au temps le plus affreux du déluge. La Moselle, si sage à l'ordinaire, commençait à déborder dangereusement. Dans la vallée, l'eau montait d'heure en heure, et tous ceux qui avaient établi leur habitation à proximité de la rivière étaient obligés de fuir, abandonnant aux flots en furie leurs biens les plus précieux.

Azita crut que le déluge allait recommencer. Toutes les terreurs qu'avait engendrées l'affreux cataclysme, lui revinrent à l'esprit.

Le peuple fut encore plus prompt à s'affoler. De toutes parts, on accourait aux pieds de la reine, la suppliant de construire en hâte un nouveau vaisseau, une arche plus vaste encore que celle de Noé, afin que chacun pût y trouver un refuge.

Mais Azita réfléchit.

— Une arche, répondit-elle au peuple, ne pourra jamais vous contenir tous. Et puis, nous serons emportés loin de ces lieux que nous avons choisis et que nous aimons. Les retrouverons-nous à notre retour? Ce qu'il nous faut pour échapper à l'inondation, c'est un pont haut et solide. Nous nous y réfugierons tous et, quand les eaux se seront retirées, nous regagnerons facilement nos maisons.

Le peuple approuva d'une voix unanime la proposition d'Azita.

Et aussitôt, les travaux de construction commencèrent sur chaque rive de la Moselle. Dans une hâte fébrile, chacun apporta sa contribution à l'œuvre de salut. Pendant une semaine, on assembla des pieux, on éleva des murs, on construisit les arches du pont.

Mais un matin, la pluie cessa brusquement et le soleil reparut dans le ciel serein. Peu de temps après, la Moselle regagna son lit.

Le peuple, qui avait si courageusement entrepris ces immenses travaux, commença dès lors à les trouver bien pénibles. Les uns après les autres, les hommes inventèrent des prétextes pour se soustraire à la corvée. L'un affirmait qu'après l'inondation, son champ réclamait tous ses soins. L'autre prétendait que ses bêtes ne pouvaient plus rester enfermées à l'étable et qu'il devait les conduire au pâturage. Un autre se découvrait soudain une grave

maladie, ou un parent souffrant qu'il était dans l'obligation de soigner.

En quelques jours, le chantier bourdonnant, fiévreux d'une activité intense, devint désert, et les murailles restèrent abandonnées à leur sort.

Azita n'insista pas. Car le beau temps semblait revenu définitivement, et toute menace était écartée.

Les travaux demeurèrent donc inachevés. Et voilà pourquoi, on voit encore aujourd'hui les arches d'un pont gigantesque de chaque côté de la rivière.



La légende de Ferri III

Duc de Lorraine



ARMI tous les princes qui se sont succédé à la tête de l'ancien duché de Lorraine, c'est le duc Ferri III qui a laissé dans l'histoire, et surtout la légende, le souvenir le plus vivace. Ferri III régnait sur la Lorraine vers le milieu du XIIIe siècle.

C'était un homme réputé pour sa justice, sa bonté, son exquise charité. Le peuple le tenait en profonde affection, car il avait été le premier à octroyer en Lorraine des chartes de franchise aux petites cités, à rabaisser les privilèges des seigneurs, ses vassaux, sur lesquels sa puissance s'était fait particulièrement sentir. Ceux-ci le craignaient; beaucoup le haïssaient secrètement, car les mesures qu'il avait prises en faveur du peuple réduisaient leurs pouvoirs et étaient ressenties comme autant d'humiliations.

A deux lieues de Nancy, au château de Maxéville, vivait alors le comte Adrien des Armoises. Plus que tous les autres vassaux, celui-ci était animé contre son suzerain d'une haine irréductible. A plusieurs reprises, la justice de Ferri III avait dû sévir contre ses exactions et le voisinage avait achevé d'exaspérer les rapports des deux hommes.

Or, un jour, Ferri, escorté d'un seul écuyer, chassait dans la profonde forêt de Haye. Comme le soir tombait, le duc reprit le chemin de son palais de Nancy. Sans méfiance, l'âme en paix, il chevauchait en devisant joyeusement avec son écuyer.

Soudain, son cheval trébucha dans une corde qui avait été perfidement tendue en travers du sentier. Désarçonné, le duc perdit l'équilibre et s'abattit lourdement sur le sol.

Au même instant, dix hommes, le visage caché sous un masque, se précipitèrent sur lui, et, avant qu'il ait eu le temps d'esquisser un seul geste pour sa défense, il se trouva baillonné, ligoté solidement, la tête enveloppée dans un épais voile noir. Son écuyer vola à son secours; mais le malheureux périt, accablé sous les coups.

Puis, sans perdre une seconde, les mystérieux agresseurs emportèrent leur prisonnier, qui se débattait en vain sous ses liens, et le jetèrent brutalement dans un char posté à quelques pas du lieu de l'embuscade.

Et aussitôt, les chevaux démarrèrent dans un galop d'enfer.

Pendant des heures et des heures, le véhicule roula à vive allure. De temps en temps, il s'arrêtait; mais c'était seulement parce qu'il fallait changer les chevaux, et, après ce court arrêt, la cadence effrénée reprenait de plus belle, sans jamais se ralentir.

Enfermé dans la mystérieuse voiture, le duc tentait vainement de desserrer ses liens, d'enlever le voile qui lui couvrait les yeux. Ses efforts rageurs demeuraient hélas! inutiles. Il était surtout angoissé à l'idée qu'il ignorait où ses ravisseurs le transportaient. Il était persuadé que c'était bien loin, certainement en dehors de ses états.

Car le mystérieux véhicule roulait toujours, au même galop qui ne faiblissait pas. Pendant toute la nuit et tout le jour suivant, l'effroyable voyage se poursuivit, coupé seulement de très brèves haltes.

Enfin, vers le soir, l'attelage sembla soudain modérer son allure. Au bruit des roues sur des pavés, le duc comprit qu'on entrait dans une ville ou dans un château fort.

Peu d'instants après, en effet, le char s'immobilisa.

Alors, des bras invisibles tirèrent le duc de sa prison roulante. Il se sentit transporté à travers des couloirs, des salles, des escaliers dont la fraîcheur le fit frissonner; des portes grincèrent sinistrement.

Enfin, on le déposa sur le sol; on desserra légèrement ses liens et, sans avoir prononcé une seule parole, les ravisseurs s'enfuirent. Une lourde porte claqua sur ses gonds; un verrou gémit; des pas résonnèrent encore; puis, ce fut le silence.

Au prix de cruels efforts, le duc Ferri réussit enfin à se défaire complètement des cordes qui meurtrissaient sa chair. Il retira le voile qui l'aveuglait.

Alors, sa dramatique situation se révéla à lui dans toute son horreur. Le duc de Lorraine se vit au fond d'une tour carrée, haute de quinze coudées au moins, éclairée par une unique fenêtre, étroite, placée très haut, près de la toiture. Dans un coin avaient été placés à son intention un misérable grabat, une cruche d'eau et une miche de pain.

Le bon duc s'abîma dans un profond désespoir. Mais ce qui exaspérait sa douleur, c'était qu'il ne savait absolument pas en quel lieu il se trouvait et aux mains de quels ennemis il était tombé.

Inutile de décrire sa misérable existence au fond de ce sinistre cachot.

Il ne voyait jamais personne, pas même la main du geôlier qui lui apportait chaque jour sa nourriture à travers un double guichet.

Les jours, les semaines, les mois et même les années s'écoulèrent.

Le duc, dans son chagrin, crut qu'il allait sombrer dans la folie.

Rares étaient les bruits qui lui parvenaient du dehors. Parfois, il entendait des cloches qui lui semblaient être celles de sa bonne ville de Nancy. Mais comme il se croyait enfermé à cent lieues de sa capitale, il était persuadé qu'il s'agissait d'hallucinations auxquelles il eût été dangereux de s'abandonner.

Pendant ce temps, que devenaient son épouse, la duchesse Marguerite, et ses enfants, privés de soutien et de défense? Qu'était-il arrivé à son palais, sans doute pillé, à sa ville de Nancy, peut-être brûlée, à son bon peuple, réduit en esclavage? Le duc Ferri n'osait agiter ces torturantes questions.

Or, un matin, comme il était plongé dans un sommeil proche de l'agonie, il entendit soudain au-dessus de lui un grand bruit. Contre la toiture de son cachot étaient frappés des coups violents, que l'écho amplifiait étrangement. Parfois, un chant s'élevait, nettement perceptible entre les coups, bizarre et mélancolique.

Le duc sursauta. Ses dernières forces, usées par ses longs malheurs, se réveillèrent. Le cœur palpitant, il tendit l'oreille. N'était-ce pas une hallucination? En effet, il semblait au duc de Lorraine que son propre nom était mêlé aux paroles de la chanson.

Mais un rayon de lumière jaillit dans la tour

obscure, puis s'agrandit, s'élargit. Enfin, un homme apparut, juché sur une poutre maîtresse de la toiture.

Le duc Ferri se dressa, évitant les tuiles et les gravats qui tombaient et se brisaient sur le sol, haletant, bouleversé par l'émotion.

En haut, l'homme l'aperçut :

– Ah! par exemple, grommela-t-il, on ne m'avait pas dit qu'il y avait quelqu'un là-dedans!

Il arrêta son travail.

– Eh! là-bas, qu'est-ce que tu fais là? cria-t-il.

– Et toi? articula le prisonnier, qui retrouvait enfin l'usage de la parole.

– Moi?... Je suis Jean, le couvreur. Je répare des toitures. Et Dieu merci, l'ouvrage ne manque pas. Mais toi?...

– Moi?... Mais les mots s'étranglèrent dans sa gorge.

– Te voilà dans un piètre état! Qu'est-ce donc que tu as fait pour être ici?

– Moi... Je suis Ferri, duc de Lorraine, troisième de ce nom. Où suis-je?

– Ah! non, répliqua le couvreur, il ne faut pas me conter d'histoires. D'ailleurs, sais-tu bien ce que je chantais tantôt?... Eh bien! je chantais la complainte du duc Ferri, parti de son duché pour suivre une belle dame qu'il aimait.

– Par saint Nicolas, supplia le prisonnier, ne plaisante pas! Dis-moi donc, je te prie, où je suis.

— Puisque tu insistes, je peux te le dire : Tu es à Maxéville, chez le sire des Armoises.

A ce nom, le duc frémit de colère. En un éclair, il mesura toute la ruse dont il avait été victime. Pour lui donner le change, la voiture qui l'emportait avait tourné en rond dans la forêt de Haye pendant une nuit et un jour.

Pris de pitié, Jean, le couvreur, devint soudain très grave.

— Si tu es vraiment le duc de Lorraine, dit-il, peux-tu me le prouver?

— Tiens, voici mon sceau. Tu verras bien si je mens.

De plus en plus intrigué, le couvreur déroula un fil auquel le duc attacha sa précieuse bague. Alors, quand l'ouvrier, après avoir retiré le fil, tint le sceau de Lorraine entre ses doigts, tremblant, il s'écria :

— Par saint Gabriel, c'était donc vrai!... Monseigneur, mes plus humbles excuses de ne vous avoir pas cru sur parole.

— Écoute, dit le duc, dis-moi maintenant ce qu'est devenue la duchesse, mon épouse.

— Monseigneur, reprit avec respect le couvreur, la duchesse Marguerite est toujours à Nancy. Grâce au sire de Tillon, elle a réussi à tenir tête à une révolte de vos vassaux. Elle n'a pas cessé de pleurer votre disparition.

– Je vois que ton cœur est resté fidèle à la maison de Lorraine. Va porter cet anneau à la duchesse Marguerite. Dis-lui où je me trouve enfermé. Elle agira en femme avisée pour me tirer de là. Et tu sais aussi que le duc de Lorraine n'est pas un ingrat.

– Oui, sire. J'y cours. Au diable, la toiture des Armoises!

Quelques jours plus tard, une puissante armée lorraine se présenta devant le château de Maxéville. A sa tête, brandissant bien haut l'étendard rouge et or, chevauchait le sire de Tillon. Il se dirigea droit vers le pont-levis et demanda à parler immédiatement au seigneur des Armoises.

Plein d'appréhension, le félon apparut bientôt sur le chemin de ronde.

Alors, tandis que l'armée ducale cernait complètement le château, le sire de Tillon lui adressa cette proclamation :

– Au nom de la très haute et très noble dame de Lorraine, Marguerite, moi, Nicolas de Tillon, je t'ordonne de remettre sur-le-champ en liberté le puissant duc Ferri, troisième de son nom, qui est mon maître et le tien, et que tu retiens prisonnier par trahison et félonie. Et si, pour ton malheur, tu tardais à exécuter cet ordre, ton château serait immédiatement rasé, toi et tes gens passés au fil de l'épée.

Une immense clameur salua la fin de ce discours. Toute l'armée lorraine poussait son cri de guerre.

Le sire des Armoises comprit, la rage au cœur, que la partie était trop forte pour lui. Jamais il ne pourrait résister aux puissantes machines de guerre que les soldats manœuvraient sous les murs de son château.

Il fit donc baisser le pont-levis.

Les soldats du sire de Tillon se précipitèrent aussitôt et ils eurent vite fait de tirer le malheureux duc de son cachot.

Celui-ci, pleurant de joie, retrouva sa courageuse épouse, qui avait tenu à venir personnellement avec l'armée, et, sous les acclamations enthousiastes de tous ses soldats, il l'embrassa longuement.

Puis, ce fut le retour triomphal jusqu'à Nancy.

Mais une fois les premiers moments d'effusion passés, Ferri III dit aux gens de sa suite :

– Où est donc Jean, le couvreur, celui qui a porté la bonne nouvelle? Qu'on aille me le chercher bien vite.

Peu de temps après, l'ouvrier arriva au palais, rouge de confusion, mais aussi de fierté.

– Ah! voici notre ami Jean, le couvreur, dit le duc en l'apercevant. Viens ici, mon ami.

Puis, se tournant vers l'assistance, il ajouta d'un ton solennel :

– Messieurs, voici l'artisan de ma libération. Il a nom Jean, le couvreur. Désormais, il s'appellera Jean du Hautoy, puisque c'est du haut du toit qu'il m'a

apporté la liberté. Messire Jean du Hautoy, embrassez votre duc. Et je vous donne en fief la moitié des biens du sire des Armoises.

Tous les gentilshommes présents approuvèrent chaleureusement cette juste récompense, puis, pendant une semaine, Nancy et tout le duché de Lorraine furent en liesse pour fêter le retour de leur duc bien-aimé.



La Fée Polybotte

Légende gérômoise



E pays de Gérardmer a été de tous temps le séjour de prédilection des fées, des sotrés (1) et des elfes. Les sombres forêts de sapins cachaient leurs folâtres ébats et les mettaient à l'abri des curieux et des indiscrets. Les roches escarpées et les grottes profondes leur fournissaient des abris où ils élisaient domicile. Quant au lac, ses eaux ont toujours donné refuge à des ondines, que l'on voyait se baigner la nuit aux reflets moirés de la lune sur les vagues.

De toutes les fées qui vivaient dans les environs de Gérardmer, Polybotte était la plus puissante et la plus redoutée. Elle habitait la montagne de

(1) Sotré : lutin, génie, généralement bienfaisant.

Nayemont, dans une grotte, au cœur de la forêt de Martimpré. Elle avait mauvaise réputation, car sa méchanceté s'était exercée à plusieurs reprises aux dépens des paisibles Gérômois. Sa laideur physique était proverbiale. Aussi était-il rare qu'un habitant, à la recherche de bois mort, osât se hasarder dans les parages de la grotte qui était, affirmait-on, le vestibule de son palais.

Or un jour, un noble chevalier qui accompagnait le duc de Lorraine à une chasse à l'ours dans les environs de Gérardmer, s'égara dans l'immense forêt. A la nuit tombante, fatigué, son cheval fourbu, il avisa une anfractuosité de roc qui lui sembla un abri suffisant pour passer la nuit. Il décida donc de s'y reposer, avant de rejoindre ses compagnons, le lendemain. Mais c'était la grotte de la redoutable fée Polybotte.

A peine le chevalier en avait-il franchi le seuil, qu'il se vit soudain enveloppé d'une éblouissante clarté. Dans le fond de la grotte, les rochers semblaient s'entr'ouvrir sur une salle immense, aux resplendissants murs de cristal. Le sol était recouvert d'un gazon coupé ras, où l'on apercevait des fleurs splendides, qui embaumaient l'air d'un parfum capiteux, ensorcelant. Une musique vaporeuse, irréelle, paraissait jaillir des profondeurs de l'antre, sans que l'on pût distinguer les musiciens.

Surpris, le chevalier s'arrêta et, se passant la main sur les yeux :

– Par le Diable et par l'Enfer, s'écria-t-il, je ne rêve pas! Où suis-je donc?

Mais il était très brave et, résolument, il s'avança.

Alors, il vit venir à lui, du milieu de la salle, une vieille dame, de haute taille; sa tête ridée était ornée d'un diadème doré, serti de diamants et de pierres précieuses : rubis, opales, émeraudes, qui jetaient des feux étincelants. Une douzaine de nains la suivaient, portant sa longue traîne blanche. Deux elfes aux gestes harmonieux complétaient le cortège. C'était la fée Polybotte elle-même.

– Beau chevalier, dit-elle aussitôt d'une voix douce, soyez le bienvenu en mon domaine. Vous êtes mon hôte, et mon palais vous sera un gîte plus agréable que la roche dure. Entrez.

Le chevalier accepta. Son courage se piqua d'honneur. Il se réjouit de vivre une aventure merveilleuse, qu'il pourrait ensuite raconter à ses compagnons d'armes. Car c'était sa première rencontre avec une fée.

Polybotte lui indiqua un lit de gazon fleuri, où il s'étendit sans aucune crainte. Elle-même prit place en face de lui. Puis, elle fit apporter par ses nains des mets succulents, des boissons délicieuses, comme

l'étaient sans doute le nectar et l'ambroisie des dieux. Les elfes dansaient en rondes voluptueuses, aux accords d'une musique enivrante.

Mais les heures passaient vite. La fée déployait tous les trésors de son esprit pour ranimer la conversation et charmer son hôte. Ses yeux brillaient d'une flamme extraordinaire et se fixaient avec insistance sur le visage du chevalier. Son cœur se troublait, car l'amour y était né.

Le chevalier se sentit soudain très mal à l'aise. Malgré son prestige et sa gentillesse apparente, la fée n'avait aucun charme, et tout le fard dont elle avait enduit son visage ne parvenait pas à en masquer les rides et la laideur. Au surplus, le chevalier ne tenait pas à manquer à la fidélité jurée à son épouse.

Mais Polybotte, tout à fait éprise, croyant son pouvoir irrésistible, résolut de lui révéler son amour.

– Noble chevalier, dit-elle, l'aube va bientôt poindre derrière les grands sapins. Votre départ m'attriste, car en dépit de ma puissance, je suis bien seule et je m'ennuie souvent dans ce palais. Restez avec moi. Tous vos vœux seront exaucés, si vous consentez seulement à me donner un peu d'amour.

– Noble dame, répondit le chevalier, c'est un merveilleux rêve que le hasard m'a donné de vivre dans votre auguste demeure. Mais je ne puis rester chez vous. Ma femme m'attend dans mon château, et mes

compagnons d'armes m'accuseraient de trahison si je les abandonnais.

— Comment, insista la fée, la vie rude que vous menez a-t-elle donc pour vous tant de charmes, pour refuser une offre généreuse? Celle que vous mèneriez ici ne peut lui être comparée, puisque tous vos désirs seraient satisfaits.

— Hélas, reprit-il, je suis obligé de m'arracher à votre divin séjour. Mais je demeure à jamais votre serviteur dévoué.

— Va, dit alors la fée, et ses traits se durcirent soudain, avec une grimace de haine qui soulignait encore davantage la laideur de son visage. Va-t-en, puisque tu le veux ainsi! Mais, prends garde! La bise du matin est glaciale en cette saison!

Alors, le chevalier se leva et voulut s'enfuir. Mais au moment où il allait sortir de la grotte, un énorme bloc de glace se détacha de la paroi rocheuse et l'enveloppa tout entier, le transformant pour toujours en glaçon.

Ainsi Polybotte se vengea-t-elle de l'affront que lui avait infligé le vaillant chevalier.

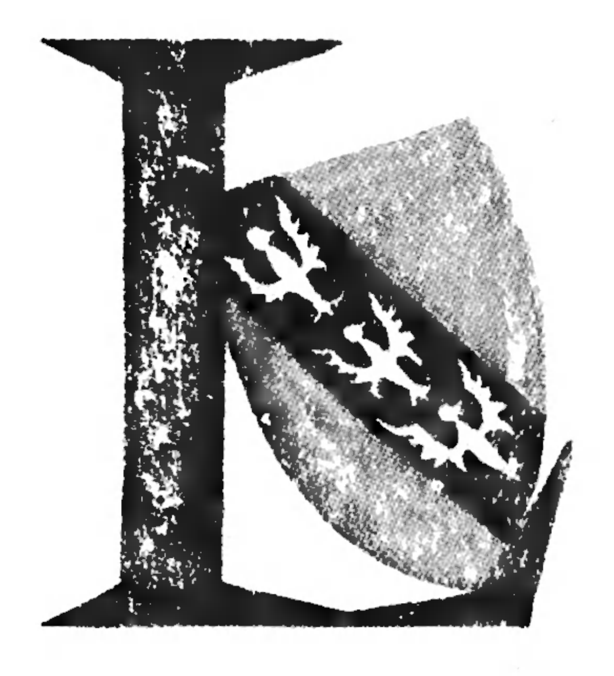
Aujourd'hui encore, quand le promeneur avide de paysages romantiques s'aventure dans ces endroits enchantés, il peut voir, dans la fente de Kertoff (1), de la glace à n'importe quelle saison de l'année.

(1) Kertoff, lieu-dit à proximité de Gérardmer.

C'est le bloc de glace que jeta jadis la fée sur le chevalier, et qui ne peut pas fondre, parce que la fée Polybotte l'a voulu ainsi.



Les Armes de Lorraine



ES armes de Lorraine sont constituées d'un écusson jaune, coupé en diagonale par une bande rouge, sur laquelle sont représentés trois oisillons, les ailes étendues, sans bec ni pattes. C'est ainsi que l'on traduit le langage héraldique : « écusson d'or à la bande de gueules chargées de trois alérions d'argent ».

Le blason de la ville de Nancy est coupé horizontalement dans son milieu. Dans la partie supérieure, figurent les armes de Lorraine. Dans la partie inférieure, couleur d'argent, s'épanouit un gros chardon « aux feuilles piquantes et à la fleur purpurine ». Le tout porte cette devise altière : « Nec inultus premor », c'est-à-dire, en traduction très libre : « Qui s'y frotte, s'y pique. »

Primitivement, les trois alérions ne figuraient pas sur la bande rouge.

Voici en quelle circonstance légendaire, ces trois oiseaux prirent place sur le blason de notre province :

Stanislas, le bon duc, s'employait activement depuis son arrivée en Lorraine à l'embellissement de sa chère ville de Nancy. Déjà, les grilles d'or de Jean Lamour, les fontaines de Vénus et de Neptune ornaient la Place Royale, ainsi appelée en l'honneur de Louis XV. Déjà, les portes monumentales de la cité étaient achevées. Car Stanislas, pour se consoler des malheurs de sa Pologne, avait décidé de faire de Nancy une ville superbe, digne de lui.

Mais il s'aperçut un jour que l'écusson de Nancy ne figurait pas sur la cathédrale. Il résolut de combler immédiatement cette lacune et de faire appel au talent du plus habile peintre lorrain.

Le chef-d'œuvre était presque terminé. Le chardon se détachait nettement, vert tendre sur fond blanc, et de loin on aurait pu le croire réel, tant il était reproduit avec art. Il ne restait plus qu'une dernière couche de peinture à donner pour parachever l'ouvrage, et, comme Stanislas était très méticuleux, il surveillait lui-même l'exécution de ce travail.

Or, on était en hiver et le peintre devait souvent interrompre sa besogne, car le froid rendait ses doigts gourds. Il descendait alors de son échelle et le duc s'entretenait familièrement avec lui, commentant

l'œuvre, au milieu d'une foule de curieux et de badauds.

Cependant, un rouge-gorge vint à voleter dans ces parages. A dire vrai, il habitait le quartier de la cathédrale, où sa gentillesse avait charmé les habitants, qui le nourrissaient de graines diverses ou de miettes de pain. Chacun sait que l'oiseau au cœur orangé est non seulement peu farouche, mais très curieux de nature.

Attiré par les belles couleurs fraîches, Jean Rouge-Gorge battit vivement des ailes autour du bel écusson, poussant de petits cris d'étonnement joyeux : c'était sa façon à lui d'exprimer sa satisfaction. En artiste, il admira beaucoup le superbe chardon; mais comme il n'avait pas faim, il jugea inutile d'aller voir de plus près s'il n'y avait pas quelque graine à becqueter. Aussi, sa curiosité satisfaite, Jean Rouge-Gorge s'éloigna-t-il, songeant qu'une petite promenade circulaire au-dessus de la ville réchaufferait ses membres engourdis et qu'il y découvrirait peut-être des choses encore plus merveilleuses à admirer.

Or, tandis qu'il voletait au-dessus des terrains vagues, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la Pépinière (1), il aperçut, grelottant sous la branche enneigée d'un buisson, trois chardonnerets. Les pauvres bestioles agitaient désespérément leurs ailes ébouriffées et leurs petits cris plaintifs disaient assez combien ils avaient faim et froid.

(1) La Pépinière : jardin public de Nancy.

Jean Rouge-Gorge eut pitié de leur détresse. Il s'approcha d'eux. Car il ne faut pas oublier que le rouge-gorge a la réputation d'être charitable; il aime la compagnie des malheureux, auxquels il apporte par son chant un peu de réconfort.

– Mes pauvres amis, dit-il aux trois chardonnerets, que faites-vous donc ici?

– Nous avons faim, répondit le plus hardi des trois. Nous n'avons pas mangé depuis deux jours.

– Ce n'est pas ici que vous trouverez quelque chose à vous mettre dans le bec! D'où venez-vous donc? Vous paraissez à bout de forces.

– Nous venons de la forêt de Haye, près de Toul.

– Nous avons parcouru en vain toute la campagne. Pas la plus petite graine à avaler. La neige a tout recouvert.

– Il ne faut pas désespérer, mes bons amis, reprit Jean Rouge-Gorge. Pourquoi ne faites-vous pas comme les pinsons et les moineaux, qui se rapprochent des habitations des hommes pendant la mauvaise saison? On ne vous refusera pas quelques graines que vous partagerez avec les volailles. Allons! Du courage! Vous reverrez bientôt le printemps.

– Mais tu sais bien, Rouge-Gorge, que nous ne mangeons que des graines sauvages. Nous n'avons pas découvert un seul chardon dans les champs.

– Oh! je connais un superbe chardon, moi, s'écria aussitôt Jean Rouge-Gorge. Il a poussé, je ne sais

comment, contre le mur de la cathédrale, juste au-dessus de l'horloge! Allez, vite, mes bons amis! Vous trouverez là de quoi faire un souper royal.

Puis, content d'avoir rendu un service, il s'envola pour rejoindre son nid.

Alors, les trois chardonnerets, avec l'espoir, retrouvèrent aussitôt leurs forces. Leurs petites ailes engourdies battirent avec vivacité l'air glacial, et, remplies de confiance, les trois bestioles prirent leur envol en direction de la cathédrale, dont elles apercevaient de loin les deux clochers.

Soudain, leurs petits cœurs bondirent très fort, car à l'endroit que leur avait désigné le rouge-gorge, ils aperçurent le superbe chardon.

Fous de joie, ils se précipitèrent. Mais, comme ils s'étaient un peu trop pressés et qu'ils avaient mal calculé leur élan, ils vinrent se heurter brutalement contre la bande rouge de l'écusson, encore toute fraîche.

Hélas! Leurs plumes délicates s'engluèrent dans la peinture, et les trois pauvres bestioles, n'ayant plus assez de force pour se dégager, restèrent collées contre l'écusson.

Sur le parvis de la cathédrale, le bon duc Stanislas assistait, surpris et émerveillé, à l'événement. Il donna aussitôt à son peintre l'ordre d'aller détacher les trois oiseaux prisonniers et décida que, pour

garder le souvenir de cet étrange incident, les trois oiseaux seraient désormais représentés sur le blason de Lorraine.

Enfin, c'est grâce à cet événement que le chardonneret est devenu l'oiseau national de la Lorraine.



La tour aux Puces

Légende thionvilloise



UITTANT les brumes de la vallée du Rhin et l'ennui de son immense palais d'Aix-la-Chapelle, Charlemagne aimait beaucoup séjourner à Thionville, dans un paysage moins austère, formé de collines aux pentes douces, qui s'en viennent mourir aux rives de la Moselle. La cité s'appelait alors Theodonis Villa, du nom d'un légionnaire romain qui l'avait fondée plusieurs siècles auparavant.

Charlemagne y avait fait bâtir un château agréable, sorte de résidence d'été, où il s'arrêtait souvent, en compagnie de son épouse Hildegarde. Il s'y reposait des soucis du pouvoir et des fatigues de ses guerres continuelles. Il était entouré d'une cour nombreuse : pairs, barons, leudes, etc... Et Thionville, en ce

temps-là, faisait figure de petite capitale au sein de l'immense empire.

Mais la distraction préférée de Charlemagne demeurait la chasse. Telle était d'ailleurs la passion dominante de toute la cour. Le cliquetis des armes, le hennissement des chevaux, les aboiements furieux des chiens, tout cela rappelait à ces hommes rudes la fièvre des veilles de bataille. La poursuite d'un sanglier à travers bois, les grands coups d'épieu assénés à la bête expirante, c'étaient encore des images qui flattaient leur humeur belliqueuse.

Aussi le grand veneur Eberhard, personnage important, devait-il entretenir une meute très nombreuse.

Le soir, quand la petite troupe rentrait, fourbue, mais satisfaite, c'étaient des cris joyeux autour des bêtes abattues. De grandes flambées étaient allumées en plein air, où rôtissaient les bêtes entières, et le menu peuple de la ville ne manquait pas d'avoir sa part de ces agapes impériales.

Mais un jour, l'empereur dut quitter Thionville. A la frontière, le roi saxon Witikund s'était de nouveau signalé et Charlemagne était, cette fois, décidé à en finir avec lui.

Alors, le palais de Thionville se vida de ses hôtes. Il y resta seulement quelques domestiques et les chiens de la meute, abandonnés à eux-mêmes, se répandirent dans les quatre coins de la ville.

Les habitants de Thionville commencèrent bientôt à se plaindre. En effet, les insecticides étant ignorés en ces temps lointains, les chiens étaient toujours couverts de vermine : les puces devinrent bientôt un fléau, qui s'abattit sur la ville comme un vol de sauterelles.

Tout le monde en était incommodé. On trouvait des puces partout. Plus personne ne pouvait dormir. Seuls, les vieux soldats paraissaient réfractaires au mal. Les chiens errants répandaient leurs désagréables parasites dans les rues, sur le seuil des maisons, dans les granges où ils se réfugiaient pour la nuit. Mais personne n'osait s'en prendre à la meute de l'empereur.

Quand Charlemagne revint, les notables de la ville s'empressèrent de lui porter leurs doléances.

– Sire, dit le plus âgé, il faut trouver le moyen de nous débarrasser de ces puces. Nous ne pouvons plus supporter ce fléau. Tout le monde en gémit.

L'empereur, qui espérait trouver à Thionville un peu de repos après ses campagnes, était bien ennuyé; il réfléchit. Il ne voyait pas de remède, ou plutôt, il avait bien compris que, pour conjurer ce mal, il suffisait d'abattre tous les chiens du palais et de la ville. Pourtant, il se refusait à faire le sacrifice de sa meute.

– Dorénavant, répondit-il, je veillerai à ce que mes chiens ne soient plus lâchés à travers les rues.

Ils resteront enfermés dans un enclos, dans une aile de mon palais.

Et il donna immédiatement à son grand veneur l'ordre d'agir dans ce sens.

Les bourgeois de Thionville, satisfaits de la sagesse de l'empereur, s'en retournèrent et, en peu de temps, toutes les puces disparurent de la ville, qui retrouva ainsi le calme.

Cependant, ce fut bientôt d'un autre côté que des plaintes s'élevèrent. En effet, parqués dans un enclos, les chiens, habitués à la liberté, faisaient un tel tapage que le palais tout entier résonnait de leurs aboiements : l'empereur lui-même en était gêné. Quant aux puces, elles trouvèrent une proie facile en la personne des valets et des servantes de la cour.

L'empereur était de plus en plus ennuyé de la persistance de ce mal. Pourtant, il ne se résignait pas à abandonner sa résidence de Thionville, à laquelle il demeurait particulièrement attaché.

Pour tenter de résoudre ce grave problème, il réunit le conseil de ses barons.

– Sire, n'écoutez pas les plaintes de ces manants, dit Eberhard, le grand veneur. Vous êtes ici pour vous reposer et vous distraire. Que ferez-vous sans vos chiens?

– C'est vrai, répondit l'empereur; mais je ne puis abandonner ces gens à leur sort.

– Sire, dit Odilon, un jeune baron qui savait un

peu de latin, permettez-moi de vous proposer un remède...

– Quel remède? interrompit brutalement Eberhard, qui craignait de perdre son poste à la cour si l'on supprimait la meute impériale. On a déjà tout tenté contre les puces. Il n'y a rien à faire.

– Parle, dit alors Charlemagne, en s'adressant au jeune Odilon.

– Sire, il faut construire une grande tour. Nous y enfermerons les chiens. De cette façon, les puces ne pourront plus se répandre au dehors et vous n'entendrez plus les aboiements qui troublent votre repos.

– Excellente idée, s'écria Charlemagne. Eh bien! Odilon, dresse-moi des plans, et tu seras mon architecte.

Sur la rive gauche de la Moselle, un peu à l'écart du palais impérial, on construisit une énorme tour, de forme octogonale, aux murailles épaisses, coupées de rares meurtrières et on y enferma les chiens de la meute.

C'est ainsi que les puces cessèrent de troubler le repos de l'empereur et des Thionvillois.



La tour aux Puces existe toujours à Thionville. Sa masse austère, ses créneaux sont d'un savoureux anachronisme à côté des bâtiments modernes qui l'en-



Il se retourna et vit une belle Dame qui ... *Page 67*

vironnent. Vestige d'un passé lointain, elle demeure comme le témoignage d'une époque révolue.

Dans l'histoire de la ville, la tour aux Puces n'a cessé de jouer un rôle défensif de premier plan. Occupée par les Espagnols en 1558, elle résista longtemps aux assauts des troupes françaises, avant de capituler. Elle servit également de prison, et elle était autrefois réputée pour la vermine qui grouillait derrière ses murs.

Voilà peut-être comment la légende, en s'emparant de ce dernier détail, a tenté d'expliquer son origine et son histoire.



Le ménétrier de Sanry



'ÉTAIT le jour de la fête patronale à Pange. La jeunesse du village avait organisé le bal traditionnel et invité l'unique musicien des environs, le Fifi de la Gogotte, un brave garçon de Sanry-sur-Nied, qui râclait passablement le violon.

De bon matin, le Fifi partit donc, son violon sous le bras, tout content de faire admirer son talent, et aussi avec l'espoir de rapporter à la maison un peu d'argent pour sa mère.

La fête dura deux jours et le Fifi joua presque sans s'arrêter : danses, contredanses, bourrées, menuets, branles du Barrois et rondes messines se succédaient dans un rythme endiablé. Jamais les jeunes gens de Pange ne s'étaient aussi follement divertis.

Le lundi soir, vers minuit, les poches bourrées de pièces de monnaie, le Fifi s'en retourna à Sanry. Mais la route était longue, et la nuit noire comme de l'encre. Alors, pour chasser l'ennui de sa promenade solitaire, le Fifi prit son violon, l'accorda et commença à jouer un de ses airs préférés. Les notes s'envolaient dans la nuit, comme les derniers échos d'une fête brillante.

Soudain, au détour d'un pré, il aperçut devant lui un superbe château. Les fenêtres étaient brillamment illuminées et l'on entendait la rumeur assourdie de conversations joyeuses. Le Fifi connaissait bien son chemin; ce n'était pas la première fois qu'il revenait de Pange à cette heure. Pourtant, il n'avait encore jamais remarqué de château à cet endroit. Il se frotta les yeux pour voir s'il n'était pas le jouet d'un mirage. Il s'arrêta, et l'air qu'il jouait expira sur une note inachevée. Il ne revenait pas de son étonnement.

Pour comble de surprise, il s'entendit tout à coup appeler par son nom :

— Hé Fifi ! Fifi !

Il se retourna, et vit une belle dame, vêtue d'habits somptueux, qui s'avançait vers lui.

— Tous mes compliments, Fifi, lui dit-elle. Tu es un excellent violoneux. Tu vas venir avec moi au château que tu vois là-bas, et tu feras danser toute la joyeuse compagnie. Et puis, si tu acceptes de faire

tout ce qu'on te demandera, tu seras très riche, très riche...

Le Fifi n'hésita pas une seconde. Tout ce qu'il désirait, c'était gagner beaucoup d'argent et il aimait bien jouer du violon. Il suivit donc la belle inconnue et, chemin faisant, il échafaudait déjà des projets magnifiques.

En arrivant au château, le Fifi fut véritablement émerveillé. Il y avait là des dames plus jolies les unes que les autres. Les messieurs étaient en habit de cérémonie. Quant aux salles, elles offraient un déploiement de richesses inouï : marbres et pierreries se mêlaient aux ors et aux boiseries rares.

L'arrivée du musicien fut accueillie par des transports de joie, car, malgré tout ce luxe, on devait un peu s'ennuyer dans ce château.

Sans se faire prier, Fifi attaqua la première danse. Aussitôt, ce fut un tourbillon échevelé. Flatté de jouer pour un si beau monde, et non plus pour des campagnards lourdauds et maladroits, le Fifi s'appliquait, donnant le meilleur de son talent, et son violon sonnait vraiment d'un éclat inaccoutumé. Danseurs et danseuses tournoyaient frénétiquement, semblant grisés par la magie de la musique.

Mais brusquement, tous les groupes s'arrêtèrent. Le musicien lui-même ne put achever sa phrase. Un homme était entré, suivi d'un page, tout vêtu de rouge et qui portait un gros livre ouvert. Traversant les

groupes figés dans un silence impressionnant, cet homme s'avança vers le Fifi.

– J'apprécie beaucoup ton art et je veux te récompenser, lui dit-il. Tu vois ce château et toutes les richesses qu'il renferme. Si tu acceptes mes conditions, tout cela t'appartiendra.

Le Fifi était au comble de la surprise. Sans hésiter, il répondit :

– Je veux bien. Dites-moi quelles sont vos conditions.

– Il faut d'abord, reprit l'homme, que tu t'engages à renoncer à Dieu et à l'Église. Ensuite, il faut que tu maudisses Jésus-Christ, sa mère et tous les saints.

Le Fifi n'avait pas une foi bien solide. Il ne put résister à la tentation d'être riche et, sans réfléchir davantage, promit tout ce qu'on voulut.

– C'est bien, poursuivit l'homme, mais il faut maintenant que tu signes ce registre. Prends une goutte de ton propre sang.

Le Fifi obéit. Avec une aiguille, il se fit une légère blessure au bras gauche. Un mince filet de sang s'en écoula. Il y trempa une plume que lui tendit le page et... comme il ne savait pas écrire, traça sur la feuille blanche une grande croix.

Au même moment, l'homme, ou plutôt le Diable, car c'était lui en personne, voyant ce signe insupportable, s'enfuit en hurlant d'horribles blasphèmes, et

tout son monde disparut avec lui, dans un épouvantable fracas.

Alors, le Fifi, mort de frayeur, se vit perché sur l'un des hauts peupliers qui se dressaient le long du chemin de Sanry.

Tout penaud, il descendit de l'arbre et rentra se coucher, jurant de ne plus jamais se laisser tenter par les richesses.



Le chariot d'Ormont

Légende vosgienne



'ORMONT, la montagne de l'or, dresse fièrement son dôme chevelu au-dessus de la coquette ville de Saint-Dié.

Autrefois, le sommet de l'Ormont était habité par tout un peuple de fées et de lutins. Ceux-ci avaient pour principal office de veiller sur un magnifique chariot, empli de pièces d'or d'une valeur inestimable. Mais ce char était aux trois-quarts immergé dans un petit étang peu profond, situé à quelques pas du sommet. On voyait seulement son timon, dont les ferrures dorées scintillaient de mille feux, dépasser légèrement le niveau de l'eau. Les lutins, propriétaires de ce trésor, avaient décidé que ce chariot et son précieux chargement appartiendraient à celui qui réussirait, à l'aide de deux bœufs blancs, à le tirer de sa fâcheuse position. Ils y avaient

ajouté une condition formelle : l'interdiction absolue pour le charretier de jurer, tant que dureraient les efforts des animaux. Les lutins savaient bien qu'ils conserveraient pendant longtemps encore la garde du chariot, car les paysans des environs ne pouvaient s'empêcher de jurer à tout propos, surtout quand ils conduisaient leurs bêtes. Peut-être aussi voulaient-ils leur donner une leçon, et les inviter à abandonner cette fâcheuse pratique, en mettant à un tel prix la possession du trésor.

En effet, à plusieurs reprises, des paysans de tous âges, attirés par l'espoir des richesses, avaient tenté la dangereuse entreprise; mais au dernier moment, leur détestable habitude les avait trahis.

Or un jour, Colin, un jeune paysan qui habitait du côté de Moyenmoûtier, se décida à tenter sa chance à son tour.

Il possédait dans son étable deux bœufs, à la puissante encolure, à la robe blanche comme neige de janvier, qu'il soignait avec affection. Il se promit bien de ne pas laisser échapper de juron fatal, et de ramener ainsi à sa ferme le merveilleux chariot.

Plein de courage et d'espoir, Colin montait donc les pentes de l'Ormont. De leur pas calme et puissant, les deux bœufs le suivaient, gravissant sans effort les sentiers de la montagne. Ceux-ci étaient d'ailleurs en excellent état, car il n'avait pas plu depuis plus de trois semaines.

Tout semblait donc favorable à Colin.

En arrivant au sommet de l'Ormont, le jeune paysan, assez ému, aperçut le timon du chariot qui se dressait à quelques pas du bord, comme le mât d'un navire englouti.

Cachés derrière les arbres, les fées et les lutins l'épièrent, le cœur battant et, voyant son air décidé et calme, chuchotèrent :

– En voilà un qui a bonne mine! Peut-être réussira-t-il?...

Colin se mit aussitôt à l'ouvrage. Il fit entrer ses bœufs à reculons dans l'eau peu profonde. Ayant à peine de l'eau jusqu'aux genoux, les bêtes obéirent docilement et Colin saisit le timon, le fit glisser sous le joug et l'attacha solidement.

Puis, il s'avança devant les bœufs et, les touchant légèrement de son aiguillon, leur cria :

– En avant! Hue! Ho! Ho!...

A la voix de leur maître, les bêtes tendirent tous leurs muscles. On entendit aussitôt un grincement de roues.

– C'est bon signe, pensa Colin.

L'attelage fit un pas en avant.

Cependant, le chœur des fées et des lutins s'était rapproché. Vivement intéressés, tous suivaient la tentative de l'homme. Les uns faisaient des vœux pour son succès. D'autres murmuraient :

— Que ferons-nous s'il réussit à tirer le chariot de là?...

Lentement, le chariot émergeait des flots. Colin, quoique tout occupé à diriger ses bêtes, ne pouvait se retenir de l'admirer. C'était, en effet, une pièce extraordinaire, où l'or des ridelles, des cercles des roues, et des rayons, voisinait avec l'ivoire et le bois précieux. Quant à son chargement, Colin ne pouvait encore l'estimer, mais en voyant les efforts que faisaient ses bêtes, il pensait fort justement qu'il était très lourd.

— Hue! Ho! Ho!...

Encore un pas en avant, puis un autre, puis un troisième et le chariot d'or fut complètement hors de l'eau.

Colin exultait.

Mais, dégagé soudain de la poussée des flots, le char se fit si lourd, si lourd que les bœufs refusèrent d'avancer.

Au surplus, les bords de l'étang, en pente assez fortement inclinée, étaient boueux et le sol humide se dérobait sous les pieds des animaux.

— Avance! Ho! Ho! Allez!...

Mais les ordres restaient sans effet.

Alors, Colin, s'approchant de ses bœufs, les encouragea, de la parole et du geste.

— Allez, mes bons amis, un petit effort. Ah! le bon foin qui vous attend à la ferme! C'est la der-

nière fois que nous travaillons! Demain, nous serons riches; nous n'irons plus à la charrue. Vous demeurerez au pâturage, pendant toute l'année.

Et les braves bêtes, comme si elles avaient compris ses paroles et senti l'importance de l'enjeu, s'accrochèrent désespérément au sol, tous les muscles bandés, le mufle baveux.

Mais si le chariot se déplaça sensiblement, ce fut pour s'enfoncer encore un peu plus dans la fange. Déjà, il s'était embourbé jusqu'à la hauteur du moyeu.

Colin commençait à s'énerver. Voyant que les bonnes paroles ne produisaient aucun effet, il saisit son aiguillon et en excita vivement ses bœufs. Sous la menace, ceux-ci tentèrent un ultime effort. Tout leur corps était en sueur et l'écume leur sortait des nasaux. Le chariot s'ébranla péniblement et se déplaça d'un mètre environ.

Mais Colin s'impatientait :

– Fainéants! Pendards! Gueux! hurlait-il à ses bœufs, épuisant ainsi tout le vocabulaire d'injures qui lui fût permis.

Mais ce fut peine perdue.

L'attelage exténué ne pouvait sortir de l'ornière, qui semblait se creuser sous lui.

Hors de lui, Colin s'agitait, piquant ses bêtes sans le moindre ménagement.

Et alors... le juron fatal, qui lui brûlait les lèvres

depuis cinq minutes, éclata soudain, comme un coup de tonnerre!...

Aussitôt, le merveilleux chariot s'évanouit brusquement.

On entendit encore le ricanement des méchants lutins, heureux d'avoir fait une nouvelle victime.

Nul ne sut, après cet événement, ce qu'était devenu Colin. On ne le revit plus dans son village. Peut-être a-t-il disparu, lui aussi, emporté par le tourbillon du chariot merveilleux.



Le pont des Menteurs

Conte lorrain



UTREFOIS, on franchissait la Meuse à Tilly, près de Verdun, sur un pont de bois dont la réputation était fâcheuse. En effet, ce pont passait pour s'entr'ouvrir sous les pas des menteurs, tandis que les flots de la Meuse, très profonde à cet endroit, engloutissaient aussitôt les malheureux.

Or, un jour, Jésus et saint Pierre se promenaient à travers la région : ils se rendaient en pèlerinage, de Benoîtevaux à Palameix.

A quelque distance de Récourt, Jésus dit à saint Pierre :

– Oh! regarde donc ce gros lièvre, là-bas!

– Bah! répondit saint Pierre, c'est peu de chose. Hier, j'ai aperçu dans la plaine un lièvre qui était bien aussi gros qu'un bœuf de quatre ans.

— C'est extraordinaire, en effet, reprit Jésus. Je n'aurais jamais cru qu'en Lorraine on trouvât du gibier de cette taille.

Les deux pèlerins s'avançaient toujours, et déjà se dessinait le cours sinueux de la Meuse, tandis que le pont de Tilly apparaissait au loin.

Jésus dit alors à saint Pierre :

— Vois-tu ce pont de bois sur lequel nous devrons passer? Dessous, il y a un abîme, où se noient infailliblement tous les menteurs qui osent tenter le passage.

En apprenant ce détail, saint Pierre pâlit; il se gratta derrière l'oreille et baissa la tête.

Les voyageurs se rapprochaient du pont. Alors, saint Pierre saisit Jésus à la manche et lui dit :

— Maître, il ne faut pas m'en vouloir si j'ai un peu exagéré tout à l'heure. Le lièvre dont je vous parlais... eh bien! pour être plus exact, je dois reconnaître qu'il avait à peine la grosseur d'un veau.

Jésus ne répondit rien, mais semblait presser le pas. Saint Pierre, de plus en plus pâle, suivait son maître à quelques pas, et ralentissait au contraire son allure.

Alors Jésus, le voyant attardé, se retourna et lui demanda :

— Eh! bien, mon ami, tu te sens fatigué?

— Non, Maître, reprit saint Pierre. Mais, c'est toujours la taille de ce fameux lièvre qui me préoccupe. Vous savez que je suis vieux et que je n'ai plus

de bons yeux. C'est pourquoi, plus je réfléchis, plus je crois que mon lièvre avait simplement la taille d'un ânon.

– C'est déjà fort admirable pour un lièvre, dit alors Jésus. Je crois bien que les chasseurs de Lorraine sont gâtés.

Jésus, sans le moindre égard pour son compagnon, pressait le pas. Saint Pierre, de plus en plus distancé, fixait d'un œil inquiet la Meuse, dont les eaux boueuses, grossies par une crue récente, tourbillonnaient avec un bruit sourd. Le pont était maintenant tout près, frêle construction de bois jetée au-dessus de l'abîme. Saint Pierre ne put plus contenir la frayeur qui le gagnait.

Alors, au moment où Jésus mettait le pied sur le pont fatal, saint Pierre se jeta à ses genoux.

– Maître, s'écria-t-il, je suis un misérable! Je vous ai déjà renié trois fois! Et maintenant, je viens de vous mentir trois fois : mon lièvre était à peine aussi gros qu'un levraut!

– Relève-toi, dit alors Jésus d'un ton paternel, et ne pèche plus.

Et il se mit à rire de la mine déconfite de son apôtre. Saint Pierre, se sentant pardonné, rit à son tour de bon cœur.

Et ensemble, les deux pèlerins franchirent le pont de Tilly sans encombre.

Le renard de Morlange



ITUÉ aux confins de la Lorraine et du Luxembourg, accroché aux flancs de l'un des derniers contreforts des Ardennes, avant la vallée de la Moselle, le village de Morlange, avec son château fort et son église abbatiale, jouissait jadis d'une importance considérable, dont il ne conserve de nos jours qu'un très pâle souvenir. Morlange appartenait alors aux puissants comtes de Bar, qui guerroyaient fréquemment contre leurs turbulents voisins, les comtes de Luxembourg. Aujourd'hui, le village n'est plus qu'un site calme et paisible, véritable oasis de paix champêtre, à quelques lieues des bruyantes vallées industrielles de Moyeuvre et d'Hayange, hérissées de leurs hauts fourneaux gigantesques et d'une forêt de cheminées y crachant sans cesse une épaisse fumée grise.

Autrefois, vivait à Morlange un seigneur irascible et cruel. Tous ses hommes le redoutaient; les paysans du village tremblaient à son approche et le seul bruit de sa voix, qui était terrible, les remplissait d'épouvante. Le comte de Morlange obligeait les serfs à effectuer des corvées toujours plus pénibles, soit pour réparer le château, après un combat contre les Luxembourgeois, soit pour le fortifier, en prévision de nouvelles attaques. Quand il allait à la chasse dans les bois de Justemont, il traversait sans égards les champs et les récoltes. Aussi, tous gémissaient-ils sous son joug implacable. Sa femme elle-même ne trouvait auprès de lui ni douceur ni affection. Le comte la traitait sans ménagement, si bien qu'elle commença peu à peu à se détourner de lui.

Or certain jour, le comte se promenait seul dans la forêt, quand il rencontra un pieux ermite qui priait sur le seuil de sa cabane solitaire. Apercevant son seigneur, le vieillard sortit de sa méditation et, animé d'un saint zèle, il s'adressa au comte :

— Sire, pénitence! pénitence!

— Que veux-tu, maraud?

— Sire, la justice de Dieu vous frappera, si vous ne consentez pas à vous corriger!

Interloqué, le comte ne sut que répondre.

— Sire, continuait l'ermite, délivrez les prisonniers que vous avez chargés de fers dans les oubliettes de votre château! Sire, n'exigez pas des paysans plus

de corvées qu'ils ne peuvent en supporter! Sire, respectez la comtesse votre épouse. Sire, la colère de Dieu est sur le point de s'abattre...

Mais il ne put achever. Outré qu'on ait osé lui adresser de pareilles remontrances, le comte lui lança :

– Tais-toi, vieux renard!

Et il frappa violemment l'ermite au visage. Celui-ci, enflammé d'une colère vengeresse, se redressa :

– Puisqu'il en est ainsi, dit-il, puisque tu as eu l'audace de m'insulter, de me traiter de renard, pour ton châtiment, tu vivras pendant six jours et six nuits, chaque mois, sous les traits de cet animal, jusqu'à ce que tu te sois amendé!

Or, le mois suivant, à la veille de la nouvelle lune, poussé par une force mystérieuse, le comte sortit de son château à la nuit tombante, et se rendit dans les bois. Là, il quitta ses vêtements, qu'il déposa dans une petite grotte, et, comme l'avait prédit le vieil ermite, il entra littéralement dans la peau d'un renard. Alors, pendant six jours et six nuits, il erra à travers les forêts et les champs, évitant les chiens qui aboyaient à son approche. Puis, au matin du septième jour, il retrouva ses habits et il redevint un homme. Il s'empressa de retourner aussitôt au château.

Les mois suivants, il dut subir la même humiliante métamorphose.

Cependant, la comtesse était très intriguée par ces

fugues qui se répétaient à intervalles réguliers. Un soir, alors que le comte était ivre, elle réussit à lui faire avouer son terrible secret. Le comte eut l'imprudence de lui révéler la cachette où, pendant qu'il prenait la forme d'un renard, il déposait ses vêtements. Or, seuls ceux-ci possédaient le pouvoir de lui restituer sa figure humaine.

Pourtant, malgré le châtiment cruel qui le frappait, le comte de Morlange ne songeait pas à changer de conduite. Il demeurait toujours aussi brutal et aussi méchant, et ses violences redoublaient même, car sa punition aigrissait encore son caractère.

Aussi, lassée de tant de mauvais traitements qu'elle subissait de la part de son indigne époux, la comtesse décida-t-elle de se venger. Un soir, pendant que le comte courait les bois sous la peau d'un renard, elle découvrit la cachette où il laissait ses vêtements. Elle s'en empara et en fit don à un galant seigneur du voisinage, Robert de Florange, qui lui faisait la cour depuis longtemps.

Alors, quand, au septième jour, le comte voulut reprendre sa forme humaine, il trouva la cachette vide : tout avait disparu. La rage au cœur, il s'éloigna donc et dut ainsi continuer à vagabonder à travers la campagne, son propre domaine, sous l'aspect de ce misérable animal, en butte aux pièges, aux poursuites des chiens, aux coups des chasseurs. Et cette épouvantable existence devait durer des jours et des

jours, car il avait perdu tout espoir de retrouver jamais ses vêtements.

Une épreuve si cruelle le fit malgré tout réfléchir. Peu à peu, son cœur endurci se transforma. Il se prit à méditer sur sa conduite passée et le regret de ses nombreuses fautes s'insinua dans son âme.

A quelque temps de là, le duc de Lorraine vint avec sa cour chasser dans les bois de Morlange. Soudain, il vit devant lui un superbe renard qui, au lieu de s'enfuir devant la meute déchaînée, courut se prosterner devant lui, avec un regard suppliant. Étonné et séduit, le duc écarta les chiens menaçants. Il épargna l'animal et l'emmena à sa cour à Nancy.

C'est ainsi que, métamorphosé en renard, le comte de Morlange arriva au palais ducal. Ses manières inoffensives, son espièglerie, sa gentillesse conquirent rapidement toute la cour, où il se conduisait comme un gros chat. On le laissait en liberté. Il courait dans toutes les pièces du palais, s'asseyait sur les fauteuils, mangeait à la table ducale comme un animal bien apprivoisé. Les dames raffolaient de ce renard extraordinaire, le caressaient, le cajolaient. Les enfants le taquinaient sans qu'il songeât à se défendre.

Le renard était de toutes les réjouissances et de toutes les fêtes de la cour. Mais un soir, parmi les invités, le comte reconnut soudain sa femme au bras

de son galant, le sire Robert de Florange. Celui-ci portait précisément les habits qui lui avaient été dérobés dans leur cachette, au fond des bois de Morlange.

Fou de colère, il bondit alors sur son rival, le saisit à la gorge et, à l'aide de ses griffes, lui arracha ses vêtements.

Alors, le comte de Morlange retrouva sa forme humaine, au contact de ces habits qui lui appartenaient. Il s'en recouvrit aussitôt, tandis que toute la cour poussait des cris de frayeur en constatant le prodige.

Et depuis ce jour, rentré sur ses terres de Morlange, le comte-renard mena une vie exemplaire, exempte de tout reproche. Il pardonna à sa femme son geste de vengeance et cessa de la maltraiter. Il laissa les paysans en paix, et ne chercha plus querelle à ses voisins.

En souvenir de son étrange aventure, les habitants du village le surnommèrent Renaut, nom que ses descendants se transmirent fidèlement.



Le pendu de Gérardmer

Légende gérômoise



U Moyen Age, une exécution capitale par pendaison était une sorte de spectacle tragique qui attirait toujours une grande foule. Un mélange d'horreur et de pitié, ainsi qu'une joie mauvaise de voir souffrir, parcouraient alors l'assistance en lui communiquant un étrange frisson.

Aussi, comme les pendaisons étaient rares à Gérardmer, toute la ville était-elle en effervescence, ce matin-là où l'on conduisait à la potence un pauvre bûcheron. Celui-ci s'était rendu coupable d'un vol de bois dans la forêt de Longemer.

Les rues étroites de la cité étaient noires de monde et, sur la grande place où se dressait le gibet, les curieux se pressaient en rangs serrés.

Soudain, un mouvement se fit dans la foule.

– Place! Place! criait le héraut. Laissez passer le cortège.

Les hommes d'armes à cheval ouvraient la marche. Puis venaient le prévôt et les échevins engoncés dans leurs manteaux. Enfin marchait le condamné, les mains ligotées, soutenu par le bourreau vêtu de rouge. Un moine suivait, portant une croix et exhortant le malheureux bûcheron à la prière et à la contrition.

Lentement, le sinistre cortège gravit les quelques marches de l'estrade où avait été installé l'appareil du supplice.

Alors, se tournant vers la foule, le héraut lut l'acte de condamnation. Un silence de mort régnait dans l'assistance.

Mais au moment précis où l'on s'attendait à voir le bourreau se saisir du condamné, le héraut poursuivit sa lecture :

– Par mesure de clémence extraordinaire, en tenant compte des bons antécédents du condamné, ordonnons qu'il soit sursis à l'exécution, à la condition qu'une jeune fille de la paroisse de Gérardmer consente à l'épouser sur l'heure en bonnes et justes noces. Que celles qui veulent de ce maraud s'avancent vers l'estrade.

Une grande stupeur s'empara de l'assemblée. Les gens se regardèrent, surpris d'un jugement si inat-

tendu, mais qui traduisait toute la clémence des juges.

Alors, on vit se glisser à travers la foule, une, puis deux, puis de nombreuses jouvencelles.

Car, il faut dire que, dans ce temps-là, les jeunes filles de Gérardmer étaient le plus souvent laides, difformes et négligeaient leur toilette. Les jeunes gens préféraient choisir une épouse dans les autres villages. C'est pourquoi bon nombre de jeunes Gérômoises désespéraient de trouver un épouseux. Beaucoup d'entre elles auraient été bien heureuses d'accepter pour époux ce condamné, qui, après tout, était un solide gaillard, peut-être victime d'un sort injuste.

Aussitôt donc, on délia le bûcheron. Et un bataillon serré de fiancées qui s'offraient à lui, se présenta devant l'estrade. Hélas! les unes étaient boiteuses, les autres bossues; certaines ne s'étaient pas lavées depuis un mois; quelques-unes seulement avaient rectifié en hâte la tenue de leur châle, mais de la paille dépassait de leurs lourds sabots, et leur jupon était fripé.

On fit défiler la première. Mais le condamné resta impassible. Malgré son désir d'échapper à la corde, il la laissa passer sans faire un signe. Toute confuse de dépit, celle-ci se retira.

La deuxième se présenta à son tour. Aussitôt, le condamné détourna la tête, car elle boitait horrible-

ment. Rouge de honte, elle s'enfuit et se perdit dans la foule.

Toutes les jeunes filles défilèrent ainsi sans que le condamné fît un geste pour échapper au châtiment.

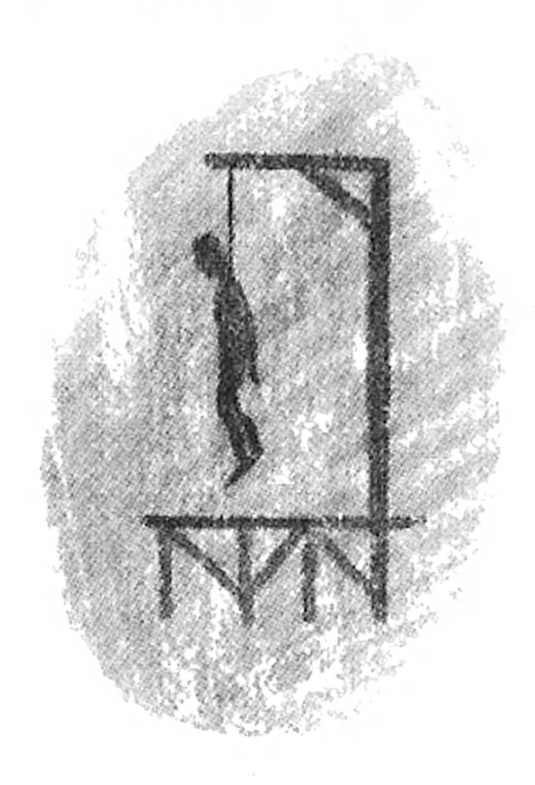
La dernière arriva enfin. Une affreuse bosse lui déformait le dos. A sa vue, le bûcheron hésita un instant. On crut qu'il allait se décider. Déjà quelques voix dans la foule l'encourageaient.

Mais l'homme, se retournant vers le bourreau, lui dit d'une voix forte, pour qu'il puisse être entendu de toute l'assistance :

« Reboutte-mé haut! Elles sont trop peuttes!» (1)

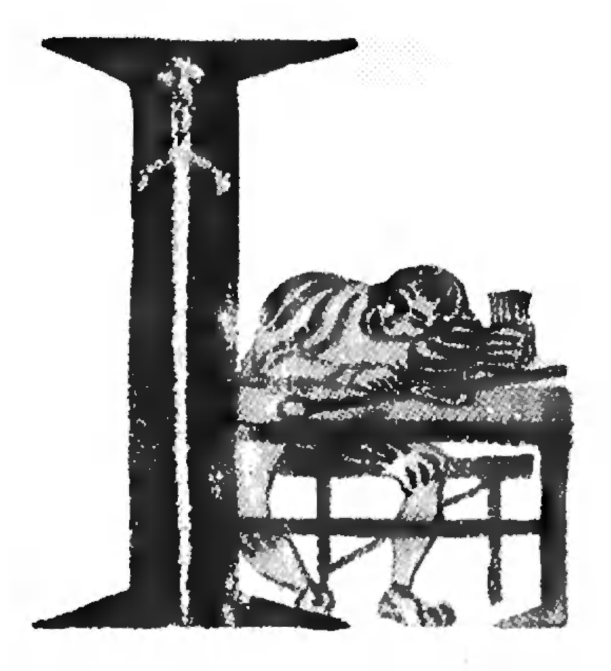
Alors, dans un silence général, le bourreau accomplit sa sinistre besogne.

(1) « Accroche-moi là-haut. Elles sont trop laides. »



L'Homme de fer

Conte populaire lorrain



L était une fois un vieux soldat nommé La Ramée. Celui-ci avait la fâcheuse habitude de s'enivrer. Comme son colonel lui en faisait un jour des remontrances, La Ramée, qui n'était plus maître de ses nerfs, le tua d'un coup d'épée. Le meurtrier passa aussitôt en conseil de guerre où il fut condamné à mort. Mais avant de regagner la cellule de sa prison, il sollicita de ses gardiens l'autorisation d'aller dans sa chambre chercher son sac. Les gardiens peu méfiants accédèrent à sa demande. Et La Ramée en profita pour s'enfuir par une fenêtre et s'échapper de la caserne. Il marcha pendant plusieurs jours, monta dans un bateau qui partait pour l'Angleterre. Dans ce pays, il était sûr de ne pas être rejoint par les soldats du roi de France.

Un soir, les membres rompus de fatigue, il passa devant une masure où il vit une pauvre vieille femme qui filait du chanvre. La Ramée lui demanda un gîte pour la nuit. La vieille eut pitié de lui; elle le fit entrer, lui servit une omelette et lui indiqua la grange pour se reposer.

Mais le lendemain matin, avant le départ de La Ramée, elle lui dit :

– Étranger, tu me sembles bien malheureux. C'est pourquoi, je te veux du bien. Je sais un secret qui peut faire ta fortune.

– Lequel? demanda La Ramée subitement intéressé par l'air énigmatique de la vieille.

– D'abord, as-tu du courage?

– Certainement, répondit La Ramée.

– Eh bien! continua la vieille, à quelques lieues d'ici, il y a un château enchanté. Entre bravement dans ce château. Dans la première salle, tu trouveras de l'or, dans la seconde, des lions, dans la troisième, des serpents, dans la quatrième des dragons, dans la cinquième, des ours, dans la sixième, des léopards. Traverse toutes ces salles sans manifester la moindre peur, sinon tu serais immédiatement dévoré. Entre alors dans la septième, où il y a une chandelle magique, gardienne d'un Homme de fer. Prends la chandelle, allume-la et emporte-la. Elle fera ton bonheur.

La Ramée remercia la vieille de son hospitalité et

de ses avis et, bien décidé à tenter sa chance, il se mit en quête du château enchanté.

Il le trouva rapidement et fit exactement ce que la vieille lui avait conseillé. Il parcourut les salles immenses, sans sourciller; son pas résonnait d'une étrange façon sur les dalles. Les animaux ne bougèrent pas, car ils voyaient que La Ramée n'avait aucune crainte.

Arrivé dans la septième salle, celui-ci s'empara de la chandelle qu'il trouva sur une table de marbre et l'alluma. Aussitôt, l'Homme de fer, le serviteur de la chandelle, apparut. La Ramée frissonna. Mais l'Homme de fer lui dit :

– Maître, que voulez-vous?

– De l'argent, répondit le vieux soldat.

L'Homme de fer lui présenta aussitôt une bourse garnie d'écus d'or; puis il disparut.

La Ramée empocha avidement le petit trésor, moucha la précieuse chandelle et la mit dans son sac. Puis, aussi crânement qu'il était entré, il sortit du château enchanté.

La Ramée se rendit ensuite dans la capitale de l'Angleterre. Il descendit dans le plus somptueux hôtel qu'il trouva, où il se fit servir royalement tout ce qu'il désirait, payant d'ailleurs avec beaucoup de largesse. Car, quand l'argent venait à lui manquer, il allumait la chandelle et aussitôt l'Homme de fer

apparaissait, lui apportant autant d'écus qu'il lui en fallait.

Or un jour, il appela l'Homme de fer et lui dit :

– Je désire que la princesse, la fille du roi d'Angleterre, soit ce soir dans ma chambre.

Son fidèle serviteur exécuta scrupuleusement cet ordre. A l'heure fixée, la fille du roi se trouva mystérieusement transportée dans sa chambre. La Ramée se mit à lui parler mariage. Mais la jeune fille, effrayée, ne voulut rien entendre et le vieux soldat, déçu, donna l'ordre à l'Homme de fer de la reconduire auprès du roi.

La jeune fille, encore tout émue, raconta son étrange aventure à son père.

– Il n'y a qu'un magicien ou un enchanteur qui soit capable d'un tel forfait, dit le roi, en colère. Contre son pouvoir, seule une fée peut nous protéger.

Il alla aussitôt trouver une fée célèbre pour sa bienfaisance et ses services.

– Hélas, lui dit-elle, nous avons affaire à plus fort que nous. Si un tel enlèvement se renouvelle, il n'existe qu'un seul moyen de repérer l'endroit où votre fille est transportée. Elle devra jeter du son devant la maison de son ravisseur. Ainsi, vous pourrez aisément découvrir le coupable et le châtier.

Le soir venu, La Ramée ralluma sa chandelle et répéta son ordre à son mystérieux serviteur :

– Je veux que la fille du roi soit dans ma chambre.

L'Homme de fer n'eut aucune peine à exécuter cet ordre; mais La Ramée n'obtint pas plus de succès que la première fois auprès de la jeune fille.

Pendant ce temps, l'Homme de fer souffla sur le son répandu sur le seuil de l'hôtel où habitait son maître, de sorte que le lendemain, le roi eut beau faire visiter par ses soldats tous les quartiers de la ville, il ne découvrit pas la trace de l'étrange ravisseur.

Fort ennuyé, le roi alla revoir la fée qui lui conseilla cette fois de répandre du sang. C'est ce que fit la jeune fille quand, le soir, elle se vit de nouveau transportée mystérieusement dans la chambre de La Ramée. Mais l'Homme de fer avait remarqué son geste et aussitôt, il versa du sang devant toutes les portes.

En désespoir de cause, le roi décida alors de mettre des gardes dans la chambre de sa fille.

Aussi, quand La Ramée, qui ne se décourageait nullement, appela l'Homme de fer, celui-ci lui répondit-il :

– Impossible, maître. La fille du roi est gardée.

– Ah! Tu ne veux pas y aller! s'écria alors le vieux soldat. Eh bien! j'irai moi-même.

Toutes les exhortations ne purent entamer sa résolution. Il se précipita au palais, grimpa quatre à

quatre les escaliers; mais les gardes se saisirent de lui et le jetèrent en prison.

Pendant de longs mois, La Ramée gémit au fond de son cachot obscur.

Un jour, alors qu'il désespérait de son sort, il aperçut par l'étroite fenêtre un de ses anciens camarades de régiment, qui avait déserté, lui aussi.

– Hé, l'ami! lui cria-t-il.

L'autre le reconnut et La Ramée lui raconta brièvement ses malheurs.

– Va me chercher ma chandelle, qui est restée dans ma chambre d'hôtel, lui demanda-t-il. Il fait terriblement sombre ici.

L'autre accepta de rendre ce petit service à un camarade malheureux et, par l'étroite jalousie, il lui fit passer la précieuse chandelle.

La Ramée s'empressa de l'allumer et l'Homme de fer fidèlement apparut.

– Coquin! Peureux! Misérable! lui cria La Ramée. Tu me laisses dans cet état!

– Maître, que faut-il pour vous servir?

– Tire-moi d'ici et rapidement.

L'Homme de fer fit sortir le soldat de prison avec autant d'aisance qu'il transportait au logis de La Ramée la fille du roi. La Ramée se retrouva bientôt dans son hôtel, avec une forte somme d'argent.

Aussitôt, donnant cours à ses projets de vengeance, il déclara la guerre au roi d'Angleterre.

Ce fut alors une bataille mémorable.

Avec cinq Hommes de fer, La Ramée mit en déroute les puissantes troupes du roi. Quatre cents soldats restèrent morts sur le terrain.

Le roi, qui était âgé, n'insista pas; il proposa la paix à La Ramée et lui donna sa fille en mariage.

C'est ainsi que La Ramée devint roi d'Angleterre.

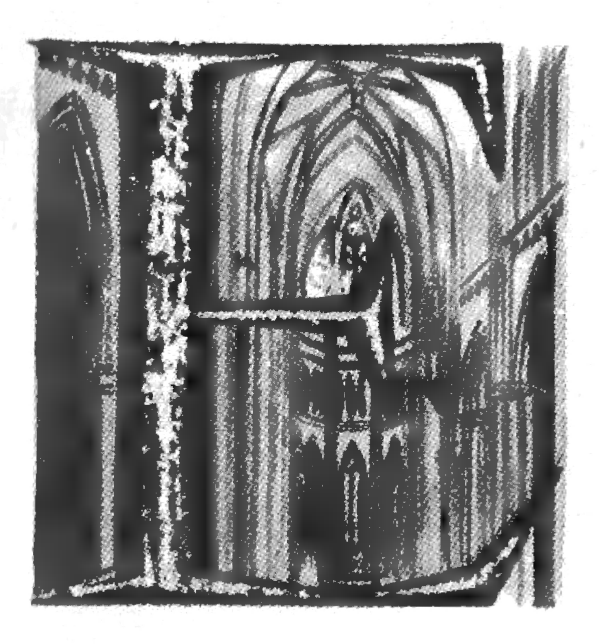




Un soir, les membres rompus de fatigue ...

Page 91

La légende de Pierre Perrat, architecte de la cathédrale de Metz



N ce milieu du XIVe siècle, la ville de Metz sentit la nécessité de posséder à son tour une grande cathédrale gothique qui lui permît de rivaliser avec les autres cités de France et de la vallée du Rhin. Une cathédrale, c'était, en ce temps-là, l'orgueil d'une ville, la manifestation éclatante de sa foi, mais aussi de sa prospérité matérielle.

Depuis plusieurs mois déjà, Pierre Perrat, à la demande de l'évêque de Metz, travaillait à établir les plans du nouvel édifice. Il avait déjà construit de nombreuses églises et les bâtiments les plus divers. Mais il se trouvait particulièrement flatté d'avoir été choisi pour une tâche aussi remarquable. Il estimait que la construction de cette cathédrale serait la

consécration de son génie, le couronnement de sa carrière.

Courageusement, il s'était mis à la besogne, et les plans jaillissaient avec une rare aisance de son esprit, puissamment stimulé par l'orgueil et l'amour de son métier.

Or, un matin, alors qu'il s'asseyait en face de sa planche à dessin, il sentit brusquement l'inspiration lui manquer. C'était en vain qu'il s'efforçait, s'appliquait à rassembler des idées naguère si nettes dans son esprit. Les puissantes ogives qu'il avait entrevues ne prenaient aucune forme sur le papier. Les piliers semblaient refuser la place qu'il leur avait assignée. Quant aux rosaces du transept, vivante dentelle de verre qu'il avait admirée dans son rêve, elles ne présentaient sur la feuille qu'un amas confus de lignes en désordre, sans grâce, ni beauté.

Le fusain n'obéissait plus et demeurait inerte dans sa main.

Pendant plusieurs jours, Pierre Perrat fut incapable de tracer le moindre trait valable. Il s'affligeait beaucoup de cette faiblesse soudaine, de cette impuissance subite à poursuivre l'œuvre ébauchée. Déjà, il se voyait déshonoré, obligé de renoncer à la grande entreprise de sa vie.

Or un matin, tandis qu'il était assis triste et rêveur devant sa feuille blanche, un inconnu s'approcha de la fenêtre ouverte.

– Eh bien! maître Perrat, dit-il, vous voilà bien soucieux, aujourd'hui!

L'architecte leva la tête, toisa l'étranger. Son premier mouvement fut d'inviter l'inconnu à passer son chemin et à s'occuper de ses propres affaires. Mais l'homme avait bonne mine; il était très bien vêtu, et paraissait éprouver une réelle sympathie à son égard. Pierre Perrat lui raconta donc son aventure, car il se trouvait dans un tel état de dépression que parler de son malheur semblait lui apporter un certain soulagement.

– Quoi? s'écria alors l'étranger. C'est pour une raison aussi mince que vous vous chagrinez! C'est bien peu de chose, en vérité!

Piqué au vif, Pierre Perrat répliqua :

– Comment? Seriez-vous donc architecte, vous aussi? Dans ce cas, montrez-moi votre savoir-faire.

L'homme ne se le fit pas dire deux fois. Il saisit le fusain. En quelques traits, il esquissa le plan des voûtes. Sous ses doigts prodigieusement habiles, les ogives s'élançaient avec une hardiesse incomparable; les rosaces apparaissaient d'une finesse et d'une élégance éblouissantes.

Pierre Perrat était au comble de la stupéfaction : ce que l'inconnu dessinait, c'était précisément ce qu'il avait aperçu dans son rêve, ce qu'il avait été incapable d'exprimer.

Quand tout fut fini, l'inconnu, d'un revers de sa

main, effaça son magnifique projet. Pierre Perrat faillit en pleurer de désespoir et supplia le mystérieux dessinateur de lui venir en aide.

— Très volontiers, répondit celui-ci; mais à une condition, qu'il vous sera d'ailleurs très facile de remplir.

— Laquelle?

— Je vous accorderai toute l'aide que vous souhaiterez, à condition qu'après votre mort, quand vous aurez été mis en terre, votre corps me soit livré, pour que je puisse en disposer comme il me plaira.

L'architecte sursauta. Avait-il affaire à un fou de génie? Cette condition lui parut si étrange qu'elle ne pouvait venir que d'un esprit quelque peu dérangé.

Mais déjà l'étranger tirait de son pourpoint un parchemin, sur lequel il se mit aussitôt à écrire. Puis, il le tendit à Pierre Perrat qui, après l'avoir lu et hésité quelques secondes, le signa. Que risquait-il en effet? Ce n'était pas son âme qu'on lui demandait, mais son corps. Ne devait-il pas mourir un jour, comme tout le monde? Et puis, pouvait-il se priver d'un collaborateur aussi précieux? La pensée de la cathédrale à bâtir emporta ses derniers scrupules.

L'étrange marché dûment rédigé et signé, l'inconnu disparut, promettant de venir régulièrement jusqu'à l'achèvement des travaux.

Aussitôt après son départ, Pierre Perrat reprit son fusain et, cette fois, tout redevint facile. Le lende-

main et les jours suivants, le mystérieux dessinateur fut fidèle au rendez-vous et, grâce à ses conseils et à son aide, Pierre Perrat acheva en peu de temps les plans de la cathédrale de Metz.

Il s'empressa de les présenter à l'évêque, qui fut enchanté de ce travail et félicita chaleureusement son architecte.

Peu de temps après, les travaux de construction commencèrent, surveillés par Pierre Perrat lui-même.

Quelques années plus tard, s'éleva, au cœur de la ville de Metz, cette splendide cathédrale de style flamboyant qui ne cesse d'enthousiasmer les amateurs d'art et s'harmonise si bien avec les lignes pures du paysage messin.

Pierre Perrat fut comblé d'honneurs.

Cependant, le mystérieux visiteur de jadis avait complètement disparu et l'architecte songeait parfois avec un sourire amusé au bizarre contrat qu'il avait conclu alors, et auquel il était redevable de toute sa gloire.

Les années passèrent. Pierre Perrat mourut presque centenaire en l'an 1400.

Pour honorer sa mémoire, le chapitre de la cathédrale décida que l'illustre architecte aurait sa tombe à l'intérieur même de l'édifice que son génie avait bâti, sous l'un des autels latéraux. Son cercueil fut scellé dans la pierre, au cours de grandioses funérailles, et

une inscription, que l'on peut encore lire aujourd'hui, fut gravée sur son tombeau, pour rappeler aux générations futures les immenses mérites de cet homme.

Mais à quelque temps de là, un soir, le sacristain allait fermer les portes de la cathédrale, quand il se trouva face à face avec un seigneur, à l'allure brillante et dégagée, qui l'aborda par ces propos étranges :

– Voulez-vous me remettre, s'il vous plaît, le corps de feu l'architecte Pierre Perrat?

Ahuri, le sacristain demeura bouche bée.

Mais l'inconnu répéta sa demande, avec une insistance plus grande.

– Le corps de Pierre Perrat? balbutia le sacristain ébaubi.

– Oui, exactement. Et je vous prierais de faire diligence, car le temps presse.

Cependant, le sacristain se ressaisit. Ce n'était pas la première fois qu'il avait à éconduire des rôdeurs, ou même à mettre la main au collet de quelque pilleur de troncs.

– Mais d'abord, dit-il, qui êtes-vous? De quel droit me faites-vous une telle demande? Et pour quoi faire?

– Pour faire ce que bon me semblera, répondit l'inconnu sur un ton assuré. Quant à mon droit, prenez ce parchemin et lisez ce qu'il contient!

Le sacristain, agacé, prit d'un geste nerveux le feuillet jauni que lui tendait l'étranger. Comme il faisait déjà sombre sous le porche de la cathédrale, il déchiffra avec peine un texte qui se résumait en ceci :

« Pierre Perrat, architecte, autorise le porteur
« dudit parchemin à se saisir de son corps, après
« qu'iceluy architecte, défunt et enseveli, aura été
« mis en terre. »

— Alors? Est-ce que ma réclamation est injustifiée?

— Non, non, répliqua le sacristain, qui avait retrouvé tout son sang-froid. Elle est, au contraire, tout à fait juste. Pourtant, monseigneur, pour vous donner satisfaction, il y a une légère difficulté...

— Laquelle? demanda l'autre d'un ton pressant.

— Voilà, reprit le sacristain et un sourire malicieux éclairait son visage, le texte du parchemin que vous me présentez dit « mis en terre ». Or, le corps de notre célèbre architecte repose sous l'autel, là-bas, à gauche. Il est donc dans la pierre... Je regrette beaucoup; mais je n'y peux vraiment rien... D'ailleurs, entrez, messire, et voyez vous-même.

Déjà, le sacristain entrait dans la cathédrale; il trempait sa main dans le vaste bénitier et tendait l'eau bénite au visiteur, quand celui-ci, furieux, lança un épouvantable blasphème et s'enfuit en vociférant horriblement, faisant claquer la porte avec tant de

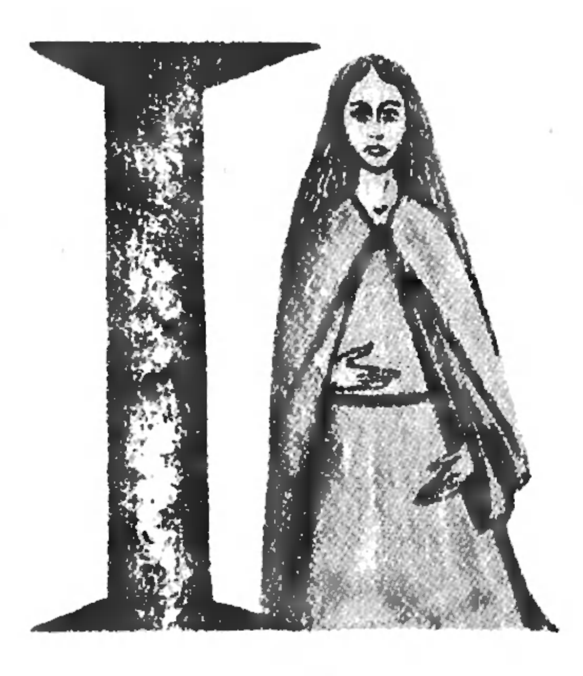
force que l'édifice entier en fut ébranlé et que la Mutte (1) sonna quelques coups.

Car, tout le monde l'a reconnu, le mystérieux dessinateur n'était autre que le Diable lui-même.

(1) La Mutte : nom de la plus grosse cloche de la cathédrale de Metz.



La Gueule-le-Loup



L était une fois une gentille princesse, nommée Jeanne de Vaudémont. Elle habitait à Nancy, au palais ducal, chez son oncle, le bon duc René.

Jeanne avait seize ans. Elle était très jolie et très aimable, insouciante et gaie. Comme ses ancêtres, les vaillants comtes de Vaudémont, elle n'avait peur de rien et son humeur intrépide donnait bien du souci à la fidèle gouvernante chargée de son éducation. Au palais, tout le monde l'aimait, des valets jusqu'aux hommes d'armes, pour sa fantaisie et sa grâce.

Un matin de mai, Jeanne, trompant la surveillance de ses dames de compagnie, s'échappa discrètement du palais ducal. Personne ne la vit sortir. Elle traversa, sans être reconnue, les rues de la bonne ville

de Nancy, et s'en fut du côté de Malzéville. Son intention était de profiter d'une belle matinée de printemps pour cueillir du muguet et respirer l'air embaumé de toutes les senteurs de la forêt rajeunie.

Jeanne était joyeuse, enfin libre de courir à sa guise, sans être surveillée par sa gouvernante et chaperonnée par quelque dame de la cour, revêche et bougonne. Car la vie d'une jeune princesse, en dépit des apparences, est rarement tout à fait heureuse.

Jeanne sortit de la ville. Elle marchait allégrement à travers les vergers en fleurs et, chemin faisant, elle chantonnait cette vieille ritournelle lorraine :

« Ç'ost lo mai (1)
O mi mai!
Ç'ost lo joli mwè de mai. »

Les paysans, occupés à leurs travaux printaniers, la regardaient passer, admirant, sans savoir qui elle était, sa grâce et sa fraîcheur.

Une vieille femme qui transportait une hottée de fumier, l'interpella :

— Où courez-vous donc, la belle?

— Je cours au bois, répondit Jeanne.

— Qu'allez-vous faire au bois?

— Je vais cueillir du muguet.

(1) C'est le mai
O mi mai (sans signification).
C'est le joli mois de mai.

— Prenez garde, fillette, continua la femme. Au bois, on rencontre le loup!...

— Je ne le crains pas, le méchant loup, dit-elle, rieuse, et elle poursuivit sa promenade.

Enfin, Jeanne de Vaudémont entra dans la forêt. C'était merveilleux. Les grands chênes et les hêtres agitaient doucement leur délicate frondaison vert tendre, comme pour saluer l'arrivée de la jeune fille. Les oiseaux dans les branches semblaient exécuter, de leurs chants joyeux, comme un délicieux concert d'accueil, où les trilles du merle répondaient au frais gazouillis du pinson et du chardonneret. Même le coucou, dont les appels assourdis se répétaient en écho plaintif, participait harmonieusement à la symphonie.

A terre, quel extraordinaire tapis! A travers la mousse et l'herbe tendre, d'innombrables clochettes blanches inclinaient, muettes de respect, leurs corolles de soie aux pieds de la princesse, tandis que leur parfum capiteux remplissait l'air d'effluves embaumés.

Ravie, émerveillée, Jeanne se livrait tout entière à son plaisir. Elle cueillait avec une joie fébrile, ivre de bonheur et de liberté.

Mais Jeanne ne prenait pas garde qu'elle s'enfonçait toujours plus loin au cœur de l'épaisse forêt. Tout était si beau autour d'elle qu'elle ne pensait plus ni à l'heure du retour, ni au chemin qu'elle suivait. Elle se trouva bientôt au milieu de taillis inextricables,

serrant contre son cœur son gros bouquet parfumé.

Soudain, la princesse tressaillit. Une étrange silhouette s'agitait derrière un arbre, et bientôt apparaissait à quelques pas d'elle un homme, qui la dévisageait avec un regard inquiétant.

C'était le sire Armand de Dieulouard, un seigneur félon, un brigand, que le duc René avait banni de ses terres pour le punir de ses innombrables forfaits. Et l'homme se cachait dans les bois, à la recherche d'un acte de vengeance contre son suzerain.

Reconnaissant le méchant seigneur, Jeanne de Vaudémont poussa un cri de terreur.

Mais déjà, le scélérat, qui avait, lui aussi, reconnu la jeune fille, s'avançait vers elle :

– Qu'est ceci? dit-il, avec un affreux ricanement. La propre nièce de notre duc de Lorraine, toute seule dans cette forêt!... Quelle imprudence!... Ha! Ha!... poursuivit-il du même ton mauvais. Belle demoiselle, vous êtes à moi, maintenant! Et je ne vous lâcherai que quand votre oncle m'aura payé une forte rançon et quand il m'aura rendu tous mes biens...

Atterrée, la petite princesse n'attendit pas la fin de ce sinistre discours. Elle jeta son précieux bouquet de muguet, et s'enfuit à toutes jambes à travers les taillis. Armand de Dieulouard se lança aussitôt à sa poursuite.

Hélas!... La malheureuse enfant ne pouvait courir bien vite... Ses fines chevilles se blessaient contre

les souches et les pierres. Ses vêtements s'accrochaient aux ronces.

– Saint Nicolas! A l'aide!... Sainte Vierge! Au secours!... criait-elle dans son désespoir.

Encore quelques pas, et elle allait être rejointe. Déjà, le brigand levait le bras pour la saisir...

Mais au même instant, un loup gigantesque surgit d'un fourré en face de Jeanne. La gueule béante, les crocs luisants, le poil hérissé, il était prêt à bondir.

Jeanne se crut perdue, prise entre le fauve et le brigand. Dans son affolement, elle trouva la force de s'écrier :

– Loup! O loup, mon ami!... Protège-moi! Défends-moi! Écarte ce méchant homme!...

Alors, ô merveille!... On eût dit que le loup avait compris cette prière : il laissa passer la jeune fille, sans lui faire aucun mal.

Mais de ses yeux où brillait une flamme de colère, il fixa l'homme. Celui-ci, interdit, eut une seconde d'hésitation. Aussitôt, tous poils dressés, l'animal se précipita. Il saisit le bandit à la gorge, sans lui laisser le temps de prendre son épée. Une courte lutte opposa le méchant seigneur et le loup. Le fauve eut rapidement le dessus. Il terrassa son adversaire, le laissant mort sur le terrain.

Puis, satisfait de sa victoire, content de sa bonne action, le loup vint auprès de la jeune fille. Il se frotta

longuement contre ses jupes, comme le ferait un gros matou flatteur.

Jeanne de Vaudémont, éperdue de reconnaissance, prit la grosse bête par le cou, passa ses doigts fins à travers la toison rugueuse, et déposa sur le front de l'animal un chaleureux baiser.

Enfin, confiante et rassérénée, la jeune imprudente reprit le chemin du palais ducal.

A l'endroit où Jeanne de Vaudémont avait été sauvée, grâce à l'intervention providentielle d'un loup, son oncle, le duc René, fit édifier un petit oratoire, qui prit le nom de chapelle de « La Gueule-le-Loup ».



La sorcière envolée



LLE s'appelait la Marguerite Frioule (1). Elle habitait à Corny, dans une masure vétuste, un peu à l'écart du village. Elle y vivait dans la pauvreté, et nul ne savait exactement d'où elle tirait sa subsistance, car elle ne possédait guère qu'un tout petit jardin autour de sa maison et une chèvre si maigre qu'on lui voyait toutes les jointures.

Souventes fois, le samedi soir, on voyait une fumée abondante, et toute noire, s'échapper de sa cheminée. D'autres samedis soirs, aucune fumée ne surmontait le toit, ce qui prouvait certainement

(1) La Marguerite : En Lorraine, dans le langage populaire, l'article précède régulièrement le prénom. Nous avons cru bon de maintenir cette forme pour conserver au récit son goût de terroir.

que la Marguerite Frioule était absente. Où pouvait-elle donc se trouver, à pareille heure, sinon au sabbat, en compagnie du diable, sur les hauteurs de Gorze, ou à Grégivaux (1), ou encore à Vallières, où l'on savait que se tenaient les réunions de la gent sorcière?

Au reste, son chat noir avait des yeux si étranges, il vous regardait d'une façon si bizarre qu'à n'en pas douter, il était l'inséparable compagnon d'une sorcière. Quant à sa chèvre, ses cornes avaient précisément la même forme que celles du diable qui, affirmait-on, avait bâti le fameux pont de Jouy et celui d'Ars, de l'autre côté de la Moselle. Aussi les gens du voisinage se signaient-ils craintivement, quand ils étaient obligés de passer devant sa porte.

Pourtant, personne à Corny n'avait rien de précis à reprocher à la Marguerite Frioule. Depuis plusieurs années, aucune vache n'avait été ensorcelée; pas un cheval n'était mort de langueur. Quant aux accidents survenus à des paysans ou à leurs animaux, ils pouvaient tous s'expliquer d'une façon naturelle. Sans doute, la Marguerite Frioule, pour détourner l'attention des gens du village, exerçait-elle ses maléfices ailleurs.

C'est pourquoi plusieurs bonnes âmes estimèrent qu'une telle situation ne pouvait se prolonger, et la dénoncèrent à l'autorité judiciaire.

(1) Lieu-dit, à quelques kilomètres de Metz.

Le procès ne traîna pas. Les juges la convainquirent facilement de sorcellerie et la Marguerite fut condamnée à être brûlée vive.

Rapidement, on éleva le bûcher sur la grand'place du village, où toute la population se rassembla pour assister à ce spectacle; car c'était la première sorcière que l'on brûlait à Corny, alors que la plupart des villages voisins avaient déjà vu griller la leur.

Mais avant de gravir le bûcher, la Marguerite Frioule se tourna vers les assistants et, d'une voix suppliante, demanda une dernière grâce avant de mourir :

– La dernière pelote de laine que j'ai filée, réclama-t-elle. Elle se trouve à côté de mon rouet. Je voudrais la tenir encore une fois dans ma main...

Sa voix était si plaintive qu'on n'osa pas lui refuser cette faveur, d'autant que la prière paraissait vraiment anodine.

– C'est bon! On va te la chercher, répondirent plusieurs voix.

On lui apporta donc sa pelote de laine. La Marguerite Frioule s'en saisit aussitôt, avec une joie non dissimulée.

Mais à peine l'eut-elle dans la main, que le fil se déroula avec une rapidité vertigineuse pour aussitôt s'enrouler autour de la sorcière qui, en un clin d'œil, fut ficelée du haut en bas comme une saucisse, et pft!... La Marguerite Frioule s'en-

vola dans les airs, et disparut derrière la colline.

Tous les assistants poussèrent un *ah!* de surprise et, furieux autant que déçus, s'en retournèrent à leur logis.



La légende de la linotte
Légende touloise



E pays de Toul produit un petit vin gris, qui monte vite à la tête et brille dans le verre comme un rubis.

C'est donc ce bon pays de Toul, plus spécialement le petit village de Lucey, que saint Vincent, patron des vignerons, décida un jour de visiter.

Il se promena longuement à travers les vignobles, remarqua avec satisfaction que les ceps étaient d'une belle venue et bien taillés, que les grappes s'annonçaient charnues et que la terre était bien labourée. Approuvant le travail de ses protégés, il se dit :

– Excellents, ces vignerons de Lucey! Ils sont dignes de ma protection.

Dans la campagne, personne ne l'avait reconnu. On le prit pour un voyageur ou un flâneur curieux.

Fatigué de sa marche, saint Vincent voulut se reposer. Il avisa une maison à l'entrée du village, frappa, mais personne ne lui répondit. Alors, le saint poussa la porte et entra.

Dans l'âtre, une flambée de sarments achevait de se consumer. Saint Vincent y jeta une nouvelle brassée, qui pétilla joyeusement.

Sur une étagère, il aperçut une cruche remplie de vin.

Un instant, il hésita. Devait-il se conduire avec tant de sans-gêne dans la maison d'un pauvre vigneron? Bah! il rendrait au centuple ce qu'il avait pris!

Saint Vincent se versa donc une belle rasade de vin, qu'il but par petites gorgées, humant le parfum délectable du cru.

— Fameux vin, se dit-il. Il vaut bien ceux d'Espagne et d'Italie.

Mais soudain, son attention fut attirée par le chant d'un oiseau grisâtre, qui s'était perché sur un échalas près de la fenêtre. Saint Vincent, attendri, écoutait sa mélodie et lui accorda un regard fraternel. Mis en confiance, l'oiseau, qui avait reconnu le saint, s'approcha et, par petits bonds successifs, poussa la familiarité jusqu'à se poser sur sa main.

De plus en plus émerveillé, saint Vincent contempla la terne livrée de l'oiseau, dont l'œil rond brillait de malice.

— Qui es-tu? lui demanda-t-il.

— Je suis la linotte de vigne, répondit l'oiseau. C'est moi qui réjouis le vigneron, courbé sur les ceps.

— Et que me veux-tu?

— Grand saint, gémit l'oiseau, je viens me plaindre auprès de toi d'une injustice. Depuis Noé, c'est moi qui veille fidèlement sur la vigne. Mais en récompense de mes bons et loyaux services, je n'ai pas encore reçu la moindre décoration. Regarde mon plumage. Il est d'un gris terne. Je n'ai pas la chance de porter le plastron orangé du rouge-gorge. Je n'ai pas l'éclatante cocarde du chardonneret. Le rouge-gorge, tu le sais bien, a été décoré par le Christ lui-même. Le chardonneret est l'oiseau national de cette province. Quant à moi, personne n'a songé à me distinguer.

— C'est vraiment fâcheux, répondit saint Vincent. Que faut-il faire pour toi, pauvret?

— Justice, dit la linotte, dont la voix s'enflait.

— As-tu soif? demanda saint Vincent. Viens boire un peu du vin de cette vigne que tu surveilles si fidèlement.

Saint Vincent tendit alors la cruche, et l'oiseau se pencha sur le bord. Il voulut plonger son bec dans le délicieux breuvage, mais il glissa, et sa poitrine alla effleurer la surface du liquide. Saint Vincent le rattrapa juste à temps et le tira de sa fâcheuse position.

Mais, ô prodige, la gorge de la linotte avait pris la couleur bleutée du vin et cela formait une collerette merveilleuse.

— Tu peux partir, maintenant, lui dit alors le saint. Tu as obtenu ta décoration.

Aussitôt, l'oiseau s'envola, remerciant le saint de sa bonté.

Et depuis ce jour, la linotte de vigne conserve cette belle tache lie-de-vin, qui la distingue de tous les autres oiseaux.



Le brochet du lac de Longemer

Légende vosgienne



NCHASSÉ dans l'écrin vert émeraude des sapins, au creux d'une profonde dépression, le lac de Longemer apparaît au voyageur qui le contemple des hauteurs de la Roche du Diable (1) comme un merveilleux bijou oblong, abandonné là par quelque fée bienfaisante, avant son départ de ce monde... C'est un site enchanteur, où l'on se plaît à rêver, où les heures s'écoulent lentes et sereines, en écoutant le léger clapotis des eaux auquel répond le bruissement du vent dans les aiguilles des grands mélèzes.

Mais le lac a encore une autre réputation : il est extrêmement poissonneux. Les truites d'argent re-

(1) Lieu-dit entre Gérardmer et le col de la Schlucht.

montent en bondissant les cascatelles de la Vologne (1) et se livrent dans ses eaux à des poursuites frétillantes, en compagnie des brochets, des perches voraces et de bien d'autres représentants de la gent aquatique.

Or Charlemagne, le grand empereur à la barbe fleurie, délaissant pour un temps les campagnes contre les Infidèles, s'en vint un jour avec ses pairs chasser dans ces parages. Mais séduit soudain par la transparence des eaux du lac, il décida de s'y arrêter et d'y pêcher.

Serfs et valets préparèrent aussitôt les lignes, et l'on vit ce spectacle inattendu : le fier empereur et ses preux chevaliers jetant leurs lignes à l'eau et attendant calmement le poisson.

Sarrasins, Infidèles, suppôts de Mahomet et de Satan, vous pouvez relever la tête. L'empereur des Francs se délasse et, pour un jour, vous oublie.

Rapidement la pêche s'annonça fructueuse. Brochets, perches et truites s'entassaient sur l'herbe de la rive et tout le monde était heureux de cette distraction, pour le moins inaccoutumée.

Soudain, Charlemagne sentit sa ligne tirée d'une façon si brutale et si puissante qu'il faillit la lâcher. Mais il s'arc-bouta; deux valets accoururent lui prêter main-forte. Et lentement, avec mille précautions pour ne pas casser l'engin, ils ramenèrent sur le bord

(1) Petite rivière, déversoir des lacs de Retournemer et de Longemer, affluent de la Moselle.

un énorme brochet. Celui-ci avait bien trois coudées de long et pesait autant qu'un enfant de six ans. Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait vu un poisson de cette taille.

Aussitôt, il se forma autour de l'empereur et de sa prise un grand rassemblement. Les pairs abandonnèrent leurs lignes à leurs valets, pour aller admirer le prodige.

Mais le brochet faisait des bonds gigantesques, et l'on craignait de le voir retourner à l'eau.

Alors, chacun des deux valets prit un épieu pour en assommer le monstre. Déjà, ils levaient le bras pour frapper quand l'empereur les arrêta.

Il appela son lévrier favori, qui le suivait fidèlement à la guerre comme à la chasse et détacha du cou de l'animal un magnifique collier de cuir, auquel pendait une clochette d'or qu'il avait fait forger par son plus habile orfèvre.

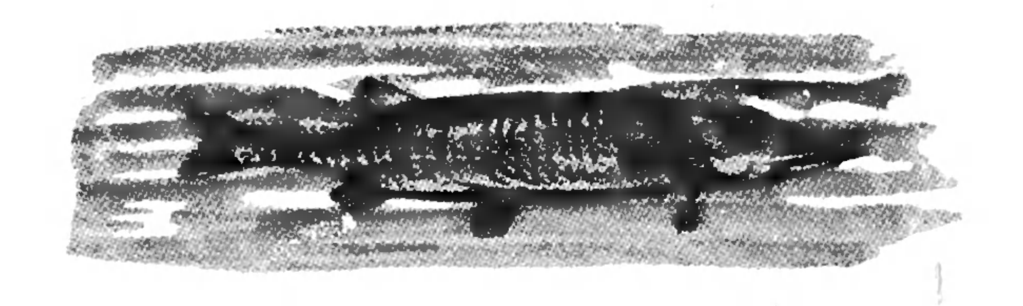
Puis il ordonna à quatre de ses valets de tenir solidement le poisson et, de ses mains, il attacha le collier et sa clochette sous les ouïes du brochet. Et il fit rejeter le poisson dans l'eau.

– Va, ajouta-t-il, l'Empereur des Francs fait grâce au Roi des poissons.

Le monstre disparut rapidement dans les profondeurs des eaux. Un remous prolongé agita la surface du lac, et ce fut le silence.

Alors, satisfait de son geste, Charlemagne ordonna à ses chevaliers de cesser la pêche.

Mais depuis ce temps-là, le voyageur qui s'attarde le soir sur les bords du lac de Longemer, entend parfois un léger carillon, semblant venir du sein des eaux. C'est le moment où, les premières étoiles se réverbérant dans l'eau, le brochet à la clochette d'or s'en revient à son rocher pour la nuit.



Le tonneau de saint Airy
Légende lorraine



AINT Airy, dixième évêque de Verdun, vivait au milieu de ce VIe siècle si troublé de luttes intestines, si proche encore des bouleversements causés par les invasions barbares.

Saint Airy avait comme parents de pauvres paysans des environs de Verdun. Mais on rapportait que sa naissance était advenue dans d'étonnantes circonstances. En effet, il était né dans un champ de blé, au cours du mois d'août, et une gerbe fraîchement coupée lui avait servi de première couche. Ses parents l'appelèrent Agericus, c'est-à-dire champêtre, et Agericus devint Airy en français. Le roi d'Austrasie, Thierry Ier, qui passait justement dans le Verdunois, tint à servir de parrain à l'enfant merveilleux.

Agericus grandit et, comme il était remarqua-

blement intelligent et studieux, on l'envoya à l'école que des moines avaient fondée près de la cathédrale.

Il fut ordonné prêtre et, en 554, fut sacré évêque de Verdun.

Ses qualités personnelles firent bientôt de lui l'un des premiers personnages de son temps, respecté des nobles et aimé du peuple. Venance-Fortunat, le dernier poète latin de ce siècle de décadence, Grégoire de Tours, le premier historien de notre pays, le tenaient en grande estime. Quant aux monarques de Neustrie et d'Austrasie, perpétuellement déchirés et divisés, ils réclamèrent à plusieurs reprises son arbitrage.

Childebert II, fils de Sigebert et de la célèbre Brunehaut, fut baptisé par saint Airy. Devenu roi d'Austrasie, il conserva toujours à l'évêque de Verdun un grand attachement, chargé de respect.

Saint Airy était déjà très âgé, quand Childebert II, escorté de tous ses guerriers francs, vint le voir en 590. Toute la cour d'Austrasie, alors établie à Metz, avait tenu à accompagner le roi pour saluer le célèbre évêque de Verdun.

Saint Airy reçut royalement Childebert et sa suite dans son palais épiscopal. Il fit servir à ses hôtes un grand repas, où les pièces de gibier arrivaient par quartiers entiers sur les tables.

Mais on était au mois d'août, en pleine canicule. Et les guerriers francs, après leur longue chevauchée sur des routes poussiéreuses, mouraient de soif. Le

vin coulait à flots des cruches dans les lourds hanaps d'or.

Childebert II, entretenant saint Airy des derniers événements de sa cour, voulait paraître spirituel et cultivé, malgré la lourdeur de son esprit. Saint Airy récitait au roi les derniers vers de Venance-Fortunat, dont il venait de recevoir le manuscrit. Une ambiance de franche gaieté, un peu rude et grossière, régnait parmi les convives.

Soudain, un serviteur s'approcha discrètement de saint Airy et lui souffla à l'oreille :

– Monseigneur, il n'y a plus de vin dans votre cave. Nous n'avions pas prévu une troupe aussi nombreuse. Que faut-il faire?

– Combien en reste-t-il exactement? demanda l'évêque.

– Un seul petit baril. Il faut bien le réserver pour le service de la messe, répondit le serviteur.

– Faites-le monter dans la salle du banquet, dit simplement saint Airy.

Deux échansons apportèrent alors le petit tonneau, qui ne contenait guère plus de vingt litres de vin.

Saint Airy s'approcha aussitôt du tonneau, se recueillit profondément, le bénit, puis il dit aux serviteurs :

– Faites-en servir à mes convives.

Les échansons obéirent. Des cruches innombrables

furent remplies, et l'on s'aperçut bientôt que le tonneau était intarissable.

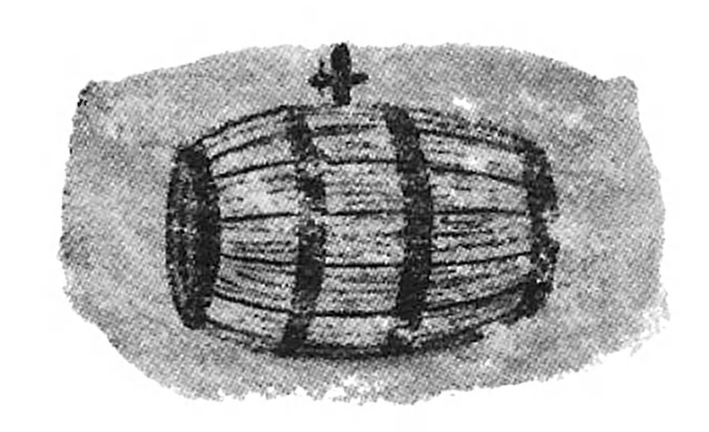
Tous les Francs burent à satiété, sans que jamais il ne s'épuisât. Et ce vin était encore meilleur que celui qu'ils avaient bu au début du festin.

Le roi et toute sa cour admirèrent le prodigieux tonneau, vantant bien haut les vertus de saint Airy.

Pour remercier le bon évêque de son hospitalité, Childebert II fit don à l'évêché des terres de Sampigny, Cummières, Charny et Harville.

Ce qui fit dire au peuple que le roi avait quitté l'évêché en laissant les tonneaux plus pleins qu'il ne les avait trouvés à son arrivée.

Quant à saint Airy, il fut dorénavant représenté accompagné de son miraculeux baril.



Bébé, nain de Stanislas



ÉBÉ naquit en 1741, au hameau de Champeney, dans les Vosges.

Ce n'était pas un nain de légende, issu de quelque conte de fée.

C'était bel et bien un petit garçon en chair et en os, mais si petit, si petit, que son premier berceau fut un sabot de son père, garni de laine fraîche. A sa naissance, il mesurait exactement huit pouces, soit vingt centimètres, et pesait une dizaine d'onces, c'est-à-dire 370 grammes environ.

Il était de conformation parfaite; toutes les parties de son corps minuscule étaient bien proportionnées et normalement constituées.

Tout le village accourut pour admirer le prodige. On crut qu'il ne vivrait pas. Mais à l'aide d'un

flacon muni d'un bec effilé, ses parents réussirent à lui faire boire quelques gouttes de lait de chèvre. C'est de cette façon-là qu'il s'alimenta pendant la première année de son existence. Quand il fut baptisé, sa marraine le porta à l'église sur un plat creux. Il reçut le prénom de Nicolas.

Ses premiers compagnons de jeux furent la chèvre qui lui servait de nourrice, et une oie qui semblait l'avoir pris sous sa protection, éloignant à coups de bec les chiens ou les chats s'aventurant à rôder près du minuscule berceau.

L'enfant se développait très lentement. A trois ans, il savait à peine marcher. Il parlait difficilement, et son vocabulaire demeurait très restreint.

A l'âge de cinq ans, il mesurait seulement 22 pouces, soit 56 centimètres.

Mais il était joli et mignon, doté de manières gracieuses et charmantes. Dans toute la contrée, on parlait de lui comme d'un phénomène.

Sa réputation s'étendit bientôt jusqu'au château de Lunéville, où le roi Stanislas de Pologne, devenu duc de Lorraine, avait réuni une cour brillante. Sa femme, Catherine Opalinska, désirait vivement connaître ce nain merveilleux, véritable poupée vivante. Stanislas pria donc le père de lui présenter son minuscule fils. Jean Ferry se rendit aussitôt à Lunéville, emportant l'enfant dans un panier où il s'était blotti, chaudement enveloppé de couvertures.



Sur son chemin, il rencontra un jeune garçon qui ... *Page 135*

Nullement impressionné, Jean Ferry franchit les grilles du château, traversa les vastes salles de marbre et déposa son panier aux pieds du souverain.

Croyant qu'on lui apportait des œufs ou une volaille, Stanislas demanda :

– Qu'est-ce qu'il y a là-dedans?

– Celui que vous avez voulu voir, sire : mon fils, répondit Jean Ferry.

Aussitôt, l'enfant montra le bout de son nez. Il était tout rose et de longues mèches blondes folâtraient le long de ses tempes. Il regarda le roi de ses yeux étonnés, rieurs et naïfs.

En le voyant si mignon, Catherine Opalinska s'écria, transportée d'admiration :

– Quel nain délicieux!

– Ton fils nous plaît beaucoup, dit le roi. Voudrais-tu nous le confier?...

Jean Ferry n'hésita pas longtemps. Il comprenait que son fils ne lui serait pas d'une grande utilité à la campagne.

– Sire, vos désirs sont des ordres, dit-il. Je consens volontiers à vous le laisser. Puisqu'il vous plaît, je suis sûr qu'il sera mieux ici qu'à la maison.

Jean Ferry s'en revint alors vers son village, son panier vide, espérant que sa femme se consolerait vite et qu'elle ne pleurerait pas trop. Son orgueil de

paysan était secrètement flatté, car il entrevoyait pour son étrange fils un brillant avenir.

Le joli nain fut présenté à toutes les dames de la cour et chacune s'extasia devant lui, lui découvrant mille grâces de jouet vivant. Mme de Talmont fut la plus enthousiaste. Elle offrit aussitôt de servir d'éducatrice au jeune nain.

— Soit, dit la reine, je vous accorde Bébé.

Par ce mot, Bébé venait de recevoir le surnom qu'il conserva toute sa vie.

Mais Mme de Talmont voulut faire de Bébé un page accompli. Elle lui fit donner des leçons de lecture, d'écriture, de musique et de maintien. Cependant, les résultats demeurèrent assez décevants. Jusqu'alors Bébé n'avait parlé que le patois. Il parvint assez vite à s'exprimer correctement en français. Il sut même battre la mesure et esquisser quelques pas de danse. Mais il ne fut jamais capable de lire ni d'écrire.

Bébé grandit lentement. Aux environs de sa quinzième année, il mesurait 78 centimètres.

Stanislas, âgé et aigri, s'amusait de sa pétulance, de ses caprices, de ses colères puériles. Il le gâtait follement, le comblant de toutes sortes de sucreries et de cadeaux.

Bébé logeait au château de Lunéville, où il disposait d'un appartement personnel, garni d'un mobilier à sa taille. Il possédait un carrosse miniature que tiraient deux chèvres blanches. Il évoluait li-

brement dans toutes les salles du château, sautant familièrement sur les genoux des dames, s'asseyant sans façons sur les fauteuils, grimpant sur les clavecins et les tables, amusant tout le monde par son inépuisable fantaisie.

Choyé de tous, Bébé était parfaitement heureux de sa vie de perpétuel enfant gâté.

Il participait à toutes les fêtes de la cour. On le voyait parfois tenir un bout de rôle, ou danser en compagnie de comédiens professionnels.

Il avait une grande passion pour les habits rutilants et les uniformes chamarrés. Il possédait une garde-robe très variée de costumes de toutes sortes, de jabots de dentelle, de perruques poudrées.

Son plaisir favori était de parodier, debout sur une table, les exercices militaires des grenadiers du roi, tandis que la cour tout entière battait des mains, gagnée par ses irrésistibles drôleries.

Un jour, il défila, sabre au clair, à travers les rues de Lunéville en fête, à la tête des gardes du roi.

Mais à l'âge de dix-huit ans, Bébé atteignit sa taille maximum : 91 centimètres.

C'est alors que tout changea pour lui et qu'il subit la plus cruelle humiliation de sa vie.

Au château de Lunéville, arriva un jour le nain polonais Brulawski, surnommé Joujou. Ce dernier faillit supplanter Bébé dans le cœur de Stanislas et de sa cour.

Joujou n'avait que 80 centimètres de haut et Bébé en conçut un vif dépit. Joujou était beaucoup plus intelligent; il parlait diverses langues; à l'encontre de Bébé, qui se mettait souvent en colère, il paraissait toujours gai, et brillait par la finesse de son esprit.

Bébé réserva à Joujou un accueil glacial. Son intelligence fruste lui désigna en ce nouvel arrivant un rival dangereux. Ses crises de jalousie devinrent alors très fréquentes, car tous les compliments qu'on adressait à Joujou lui paraissaient autant de sujets d'exaspération.

Stanislas, peiné des scènes violentes qui éclataient parfois entre les deux nains, en fit de sévères remontrances à Bébé :

– Vous n'êtes plus gentil, Bébé, lui dit-il. Joujou est toujours aimable, alors que vous paraissez perpétuellement de mauvaise humeur. Vous n'êtes qu'une petite machine.

Bébé ne répondit rien. Il accepta le reproche, mais il en fut profondément blessé et jura de se venger.

Il profita donc un jour, d'une absence du roi et de sa cour pour tenter de se débarrasser de son rival. Joujou était seul dans une vaste salle. Il s'amusait avec un toton. A quelques pas de lui, flambait un grand feu de bûches dans la cheminée de marbre. Bébé se glissa à pas de loup dans la salle, se pré-

cipita sur Joujou surpris et, le saisissant de toute sa force, il le jeta à terre, s'efforçant de l'entraîner dans l'âtre. Mais Joujou se débattit en poussant des hurlements tels que des laquais effrayés accoururent et séparèrent rudement les deux nains.

A son retour, Stanislas apprit la pénible scène. Il fit venir Bébé et lui infligea une correction exemplaire. Puis il l'obligea à demander pardon, en public, à son rival.

Contenant sa rage, Bébé obéit. Mais il avait perdu sa gaîté et son entrain.

Alors, pour éviter le retour de tels incidents, le nain Brulawski quitta bientôt le château de Lunéville.

Bébé redevint plus calme et sut rentrer en grâce auprès du roi et de sa cour.

Hélas, sa vie devait être bien courte. Il mourut quelques années plus tard, à l'âge de vingt-trois ans, en 1764, sans avoir retrouvé sa grâce première.

Une figurine en cire le représenta en grandeur naturelle, perpétuant ainsi sa mémoire.

Cette figurine est toujours exposée au Musée lorrain à Nancy.

Le petit berger

Conte populaire lorrain



L était une fois un roi et une reine qui n'avaient qu'une fille, la petite princesse Anne. Celle-ci était une enfant gâtée. Ses parents, qui l'adoraient, lui passaient tous ses caprices et toutes ses fantaisies.

Un jour, la princesse se promenait dans la campagne avec son père et sa mère. Soudain, au détour d'un chemin, elle vit un troupeau de moutons qui broutaient paisiblement l'herbe tendre d'un pré. Elle remarqua aussitôt un jeune agneau tout frisé, qui gambadait un peu à l'écart des autres. La petite princesse Anne s'approcha et passa sa main blanche dans la toison de l'animal. Elle voulut tout de suite le garder. Ses parents, qui ne savaient pas résister à ses désirs, achetèrent l'agneau. Le roi

donna deux beaux écus d'or à la bergère, qui le remercia vivement.

Tout heureuse, la princesse ramena son agneau au château. Mais dès le lendemain, elle voulut le conduire elle-même aux champs. Cette nouvelle fantaisie contraria ses parents, qui finirent pourtant par céder.

Plusieurs mois passèrent et l'agneau devint bientôt une superbe brebis qui, à son tour, mit bas un petit agneau. L'année suivante, il en vint d'autres et, au bout de quelques années, la princesse Anne posséda un véritable troupeau.

Mais passant tout son temps à garder son troupeau, au soleil et au grand vent, son teint devint hâlé comme celui des paysannes. Ses parents en furent vivement affligés, car une princesse doit conserver un teint blanc comme le lait et rose comme l'églantine de mai.

– Il nous faut absolument un berger, dit le roi.

Et aussitôt, il se mit à courir à travers la campagne. Sur son chemin, il rencontra un jeune garçon qui avait l'air très doux et très gentil.

– Où vas-tu, mon ami? lui demanda le roi.

– Je cherche un maître. Je m'appelle Jean-Louis.

– Veux-tu venir avec moi? Je suis le roi. Tu garderas le troupeau de moutons de ma fille, la princesse Anne.

— Cela dépend des gages que vous me donnerez, répondit le jeune homme, qui était finaud.

Le roi lui offrit vingt louis et le jeune homme, satisfait, le suivit.

— Maintenant, dit le roi à sa fille, tu n'auras plus besoin d'aller aux champs.

Mais la princesse, qui ne voulait pas se séparer de son cher troupeau, répondit :

— Mon père, permettez-moi d'aller conduire mes moutons le matin et de les ramener le soir à la bergerie...

— D'accord, répondit le roi; le matin et le soir, il fait frais aux champs, et le soleil ne te gâtera plus le teint.

Dès le lendemain, le petit berger partit avec le troupeau de la princesse. Le roi lui donna une gibecière contenant des provisions pour la journée : du pain, de la viande et une bouteille de vin.

Quelque temps après, par un beau matin de juillet, la princesse Anne, qui accompagnait toujours le petit berger, le conduisit avec son troupeau dans une très grande plaine, au bout de laquelle s'étendait un bois de chênes très touffu.

— Garde-toi d'entrer dans ce bois, lui dit-elle. Car il est habité par trois géants, qui sont très méchants.

— Je n'y entrerai pas, répondit Jean-Louis.

Mais dès que la princesse se fut éloignée, il avisa le premier sentier qu'il aperçut et s'enfonça dans la forêt. Il avait tiré de sa poche un petit sifflet et il sifflait joyeusement.

Soudain, il se trouva face à face avec un géant tout recouvert d'acier, qui lui cria d'une voix terrible :

– Que viens-tu faire ici, vilain drôle?

– Je me promène en gardant les moutons de la princesse Anne, répondit Jean-Louis, qui tremblait un peu.

Le géant le regarda fixement et lui dit :

– Qu'as-tu sur le dos, manant?

– Une gibecière, répondit le petit berger. J'ai dedans du pain, de la viande et du vin. En veux-tu?

Le géant accepta et mangea goulûment toutes les provisions de Jean-Louis. D'un seul trait, il vida la bouteille de vin.

Mais le petit berger savait que les géants ne sont pas habitués à boire du vin. En effet, dès que celui-ci eut avalé la dernière goutte, il s'étendit sur le sol et s'endormit d'un profond sommeil.

Alors, Jean-Louis tira de sa poche le couteau qui lui servait à tailler des sifflets dans les rameaux de sureau. Sans hésiter, il le planta dans la gorge du géant, qui mourut aussitôt.

Ensuite, le berger poursuivit sa promenade à travers le bois. Il découvrit bientôt dans une clairière

une grande maison toute d'acier; il y entra. Dans la cuisine et dans les chambres, tout le mobilier était d'acier : chaises, tables, lits, assiettes, tout brillait d'un beau poli métallique. Dans l'écurie, il trouva un superbe cheval, recouvert d'un splendide caparaçon d'acier. Jean-Louis était dans la maison du géant.

Le soir, quand la princesse revint chercher son troupeau, elle trouva le petit berger qui gardait paisiblement les moutons, comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé.

– Es-tu entré dans le bois? lui demanda-t-elle aussitôt.

– Non, ma princesse.

– Ah! tant mieux! J'étais inquiète à ton sujet. J'ai bien prié sainte Anne et saint Jean-Baptiste pour qu'il ne t'arrive aucun mal.

– Ma princesse, dit alors le berger, il a fait très chaud aujourd'hui. J'ai eu très soif.

– Si une bouteille ne te suffit pas, je t'en donnerai une deuxième demain matin. Mais ne dis rien à mon père.

Le lendemain, elle fit comme elle avait dit, et accompagna Jean-Louis dans la même plaine. Avant de partir, elle lui recommanda bien vivement de ne pas entrer dans le bois. Mais à peine avait-elle disparu à l'horizon, qu'il reprit le même sentier et s'enfonça bien plus loin encore dans la forêt inter-

dite. Soudain, il vit devant lui un géant encore plus effrayant que le premier et qui était tout habillé d'argent.

– Que viens-tu faire ici, vilain drôle? dit le monstre de sa grosse voix.

– Je me promène en gardant les moutons de la princesse Anne, répondit le petit berger, qui cette fois ne tremblait plus.

Le géant, irrité par le ton d'assurance de Jean-Louis, tourna autour de lui, comme s'il voulait le manger.

– Qu'est-ce que tu portes sur le dos?

– C'est une gibecière avec mes provisions pour la journée : du pain, de la viande, du vin. As-tu faim?

– Oui, grogna le géant, j'ai grand'faim.

Le petit berger tira son dîner de sa gibecière, et le géant mangea avec un tel appétit qu'on eût pu croire qu'il avait jeûné depuis huit jours.

– N'as-tu rien à boire? ajouta le géant.

Le petit berger lui tendit alors une des bouteilles, que le géant avala sans reprendre son souffle. L'autre bouteille y passa également et le géant s'endormit. Alors, le petit berger lui enfonça son couteau dans la gorge et continua sa promenade dans la forêt. Non loin de là, il découvrit la maison du géant qui était toute d'argent. Le cheval, à l'écurie, avait un splendide harnachement de ce même métal.

Le soir, la princesse, à son retour, lui demanda :

– Tu n'es pas entré dans cette forêt, au moins?

– Oh! non, ma princesse. Mais aujourd'hui, il a fait encore plus chaud qu'hier.

– Je te donnerai deux bouteilles, dit-elle. Avec celle de mon père, cela t'en fera trois. Cette fois, ta soif sera étanchée. Mais n'en souffle mot à mon père.

Le jour suivant, la princesse conduisit une nouvelle fois Jean-Louis et son troupeau dans cette même plaine. Elle lui renouvela ses recommandations. Le petit berger promit de ne pas entrer dans la forêt. Mais, aussitôt qu'elle eut tourné le dos, il s'empressa de lui désobéir. Il rencontra alors le troisième géant, qui était tout couvert d'or. La même conversation s'engagea entre eux. Le petit berger lui donna son dîner et ses trois bouteilles de vin. Comme les deux fois précédentes, le géant s'endormit profondément, dès qu'il eut avalé la dernière gorgée de vin. Jean-Louis le tua, comme il avait tué les deux autres et il se mit aussitôt à chercher sa maison. Il la repéra bien vite, car elle était toute d'or, et brillait au soleil au milieu d'une vaste clairière. Le petit berger fut émerveillé en voyant le magnifique mobilier d'or qu'elle contenait. D'or était le harnais du cheval et ses sabots étaient ferrés d'or.

Peu de temps après, le roi, qui voulait marier sa fille, organisa un grand tournoi, qui devait durer trois jours. Le vainqueur de la journée gagnerait un pot de fleurs. Le chevalier qui rapporterait au roi les trois pots de fleurs, épouserait la princesse Anne.

La veille au soir, celle-ci dit au petit berger :

– Viens demain matin et tâche de gagner le prix.

Au jour fixé, de nombreux seigneurs se présentèrent dans la lice. Le petit berger arriva tout recouvert d'acier, si bien que personne ne le reconnut. Il avait pris au premier géant l'écu qui protège et la lance qui atteint toujours son but. Le roi admirait sa splendide armure et son beau cheval :

– Quel beau chevalier! pensa-t-il. Je serais très heureux de lui donner ma fille.

Jean-Louis triompha aisément de tous ses rivaux. Mais la princesse était malheureuse :

– Ah! mon petit berger ne viendra donc pas! soupirait-elle.

A la fin des combats, Jean-Louis se retira avec le premier pot de fleurs.

Le soir, quand elle le vit, elle lui dit, fort triste :

– Pourquoi n'es-tu pas venu?

– J'étais bien malade. La chaleur m'a incommodé. Mais je m'efforcerai de venir demain.

Le lendemain, il revêtit une armure d'argent et, devant toute la cour réunie, il caracola fièrement.

— Quel noble seigneur! pensa le roi. Il a encore plus belle allure que celui d'hier. C'est à lui que j'aimerais donner ma fille.

Et comme la veille, Jean-Louis vainquit tous ses adversaires et remporta le second pot de fleurs.

Mais la princesse Anne était de plus en plus affligée et quand elle retrouva le petit berger, elle lui fit des reproches.

— Je n'oserais jamais me présenter au milieu de tous ces chevaliers, dit-il. Je ne suis qu'un garçon sans fortune.

— Je te prêterai des habits, dit la princesse.

— Merci, vous êtes bien bonne. Mais je n'en ai pas besoin. Demain, j'aurai le courage de venir.

Le jour suivant, il se présenta au château tout vêtu d'or. En le voyant, le roi fut ébloui.

— Jamais je n'ai vu aussi noble seigneur. Je voudrais bien qu'il eût ma fille.

Cependant, la princesse, qui ne voyait pas venir son berger, pria son père de retarder les combats.

On attendit une heure, puis deux, puis trois. A la fin, impatienté par l'énervement des chevaliers, qui ne comprenaient pas la raison de ce retard, le roi fit signe aux combattants d'entrer dans la lice. Les seigneurs s'affrontèrent avec fureur. Plus d'un roula à terre et fut piétiné par les chevaux. Ce fut encore

le petit berger qui défit tous les chevaliers et il s'éloigna avec le troisième pot de fleurs.

Le soir, la princesse Anne se rendit auprès de lui et, versant d'abondantes larmes, elle lui dit :

– Ce n'est pas bien à toi de n'être pas venu. C'était toi que je voulais épouser et voici que mon père va me donner à un autre.

Alors, le petit berger pria la princesse de l'accompagner le lendemain, comme à l'ordinaire, dans la plaine.

– Demain, je vous expliquerai, dit-il.

Le jour suivant, quand ils furent arrivés à l'endroit indiqué, Jean-Louis invita la princesse à pénétrer avec lui dans la forêt interdite. D'abord hésitante, elle finit par se laisser convaincre. Alors, le petit berger la conduisit à la maison du premier géant et lui présenta les trois pots de fleurs qu'il avait gagnés.

– Voici le gage de ma victoire, dit-il. C'est moi qui ai tué les trois géants.

Puis il lui fit voir les deux autres maisons, celle qui était en argent et celle qui était en or.

La petite princesse fut émerveillée par tous les trésors étalés sous ses yeux.

– Mon bon ami, soupira-t-elle, tu es désormais beaucoup plus riche que moi.

Ils s'en retournèrent bien vite devant le roi. Alors, quand celui-ci apprit les merveilleux exploits de son

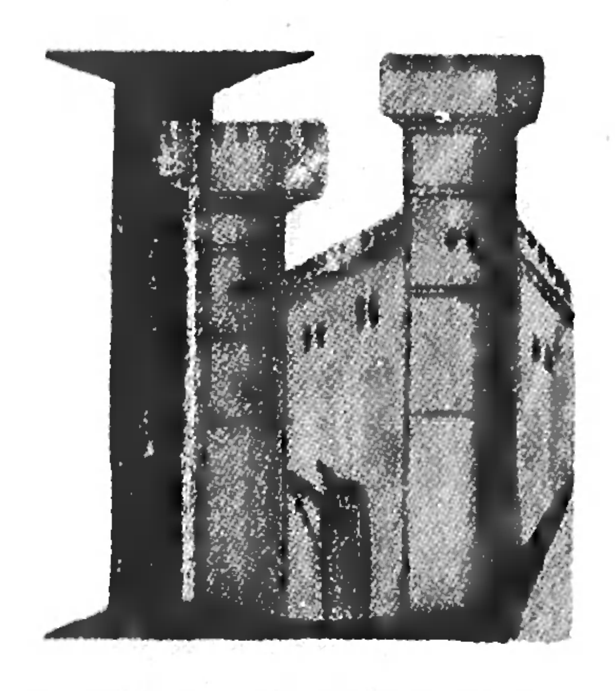
petit berger, il consentit avec joie à lui donner sa fille en mariage.

C'est ainsi que la belle princesse Anne épousa le petit berger Jean-Louis.



Lucie à la fontaine

Légende lorraine



E sire de Bréhéville habitait un manoir solitaire, qui s'élevait à quelques lieues au nord de Verdun. C'était un homme d'âge mûr, qui vivait retiré et paisible au sein de ses vastes domaines. Il était veuf. Mais il possédait une fille unique, Lucie, sur laquelle il reportait toute sa tendresse et toute son affection.

Lucie, d'ailleurs, comblait son père. Jamais celui-ci n'avait eu à lui faire le moindre reproche. C'était une charmante jeune fille de dix-huit ans. Comme toutes les autres jeunes filles de son âge, elle était insouciante et rieuse, gaie et coquette. Elle jouait admirablement du luth et, le soir, dans la grande salle du château, son père attendri écoutait les notes aigrelettes tinter sous ses doigts agiles de petite fée.

Le sire de Bréhéville n'avait qu'un rêve : marier sa fille à son ami et voisin, le baron Rambas de Jametz. Quoique le prétendant ne fût plus très jeune, Lucie avait docilement accepté l'idée de ce mariage et son père, ravi de tant de piété filiale, s'estimait le plus heureux de tous les hommes.

Lucie accompagnait souvent son père à la chasse. Elle aimait beaucoup chevaucher à ses côtés, mais ne frappait jamais la bête, se contentant de la réduire aux abois.

Or un jour, elle s'égara au milieu de taillis très épais. Elle appela longtemps. Mais les chasseurs, emportés par leur élan, s'étaient éloignés et la forêt demeurait silencieuse.

Lucie prit peur, se demandant comment elle parviendrait à rentrer au château.

Soudain, un jeune écuyer inconnu parut devant elle. L'étranger était de mine avenante; son allure fière et noble ne manquait pas de prestance. Un ample manteau pourpre flottait sur ses épaules. Un justaucorps noir moulait une taille svelte. Son heaume, surmonté d'un panache rouge, enserrait un visage aux traits nets et fins, qu'adoucissait un regard caressant.

La vue de ce noble étranger produisit sur l'esprit de Lucie une étrange impression.

— Où courez-vous ainsi, gente damoiselle? lui demanda-t-il.

– Je me suis égarée en chassant avec mon père. Pourriez-vous m'indiquer la direction à suivre pour sortir de ce bois et retrouver le château de Bréhéville? Je suis la fille de messire Gontran.

– Rien de plus facile, répondit l'étranger. Je suis Robert de Montfaucon. Si vous voulez m'accompagner, je vous reconduirai à votre père.

Un peu intimidée, Lucie accepta. Mais la route leur parut bien courte, car Robert s'étendait en propos spirituels et respectueux. Il savait raconter de belles histoires, qui captivaient l'esprit de la jeune fille.

Tout cela ne tarda pas à jeter la confusion dans le cœur de Lucie, qui n'avait encore jamais vibré d'amour.

Dès que les tours du château de Bréhéville se dessinèrent à l'horizon, Lucie invita Robert de Montfaucon à venir saluer son père.

– Impossible, dit simplement le jeune homme.

– Pourquoi? Cela ferait très certainement plaisir à mon père, insista-t-elle.

– Hélas, reprit Robert, vous ne savez donc pas que mon père est brouillé à mort avec le vôtre? C'est au sujet d'un tournoi, qu'ils ont disputé jadis dans leur jeunesse, à la cour du duc Ferri.

– Je ne savais pas cela, répondit la jeune fille rougissante.

Et Robert s'éloigna, laissant Lucie désolée et très malheureuse.

Rentrée au château, Lucie, songeant à son prochain mariage avec le sire de Jametz, résolut d'oublier cette aventure, qui n'aurait sans doute pas de suite.

Hélas! Elle se trompait, car quelques jours plus tard, par un merveilleux hasard, elle retrouva Robert de Montfaucon dans la forêt.

Alors, adieu toutes les sages résolutions! Les deux jeunes gens étaient plus épris que jamais.

Peu de temps après, Lucie poursuivait seule une superbe biche blanche. Mais soudain, son coursier s'emporta et, d'un bond, il allait entraîner la chasseresse dans un précipice, quand Robert surgit providentiellement et retint l'animal par la bride au-dessus de l'abîme.

Cet événement contribua encore à exalter la passion de Lucie pour Robert, qu'elle tenait maintenant pour son sauveteur.

Cependant, la date fixée pour son mariage avec le sire de Jametz approchait. Lucie tenta plusieurs subterfuges pour retarder la cérémonie. Elle prétexta diverses maladies et inventa d'autres motifs encore.

Mais le temps arriva où elle ne put reculer davantage. Il était impossible à son père de différer l'accomplissement des promesses solennelles qu'il avait faites.

Lucie, qui rencontrait toujours secrètement son cavalier, lui confia toute son infortune.

Celui-ci lui proposa aussitôt de l'enlever et de partir avec elle bien loin de ce pays austère, quelque part dans le sud, où ils pourraient cacher leur amour.

Et Lucie, vaincue, à bout de résistance, Lucie, la fille si obéissante à son père, accepta.

C'était au cœur d'une nuit lugubre et sans lune. Les douze coups de minuit s'égrenaient lentement sur le château de Bréhéville endormi. Une forme blanche se glissa, silencieuse et rapide comme un spectre, le long des escaliers, franchit la cour et, par une porte dérobée, se hâta jusqu'à la fontaine. C'était Lucie.

Au loin, on entendait se rapprocher le furieux galop d'un cavalier. Comme un éclair, il apparut soudain près de la fontaine où Lucie s'était cachée dans l'ombre.

Aussitôt, la jeune fille sauta en croupe et rapide comme le vent, le coursier s'enfuit, emportant les deux amants, qui ne purent échanger une parole tant leur émotion était violente.

Mais Gaspard, le vieux serviteur du château, ne dormait pas. Depuis un moment, il épiait le manège de Lucie. Il courut réveiller le châtelain et l'avertir de ce qui venait d'arriver.

Le sire de Bréhéville bondit sur son meilleur cheval et, dans une galopade effrénée, se lança sur les traces des fuyards.

Pendant longtemps, la poursuite resta indécise. Le cheval de Robert conservait une assez bonne avance. Mais celui du sire de Bréhéville paraissait plus frais et gagnait légèrement du terrain.

Ils atteignirent une vaste plaine marécageuse.

Peinant dans les flaques d'eau et les bourbiers, le cheval de Robert commençait à donner quelques signes de fatigue. Les coups d'étrier ne servaient à rien.

Derrière eux, le sire de Bréhéville redoublait son allure. Encore quelques toises, encore quelques coudées, il allait les rejoindre...

Lucie, égarée, ne savait plus que faire.

Déjà, le sire de Bréhéville levait son épée pour en frapper le ravisseur de sa fille. Mais Lucie, complètement affolée, ne le reconnut pas; elle crut que c'était un serviteur du château, qu'on avait lancé à ses trousses.

Alors, elle saisit la dague de Robert et frappa son propre père.

Le vieillard, touché à mort, tomba de son cheval et expira en quelques instants, maudissant sa malheureuse enfant qu'il avait trop aimée.

Sans un regard en arrière, les deux amants poursuivirent leur course folle. A travers les prés, les bois, les landes, les marécages, le cheval galopait toujours.

Ils arrivèrent bientôt en vue de la Roche-le-Bruly, une pierre sinistre qu'on disait avoir été jetée là par le Diable lui-même.

Alors, dans la nuit sombre, une lueur orangée attira soudain les regards de Lucie. Elle s'aperçut avec terreur que le corps de Robert paraissait lancer des éclairs. Des flammes se glissaient à travers les trous de sa visière; elles se faufilaient à travers sa cotte de mailles; elles léchaient les pans de son manteau; elles s'échappaient de la bouche du cheval.

Lucie jeta un cri d'épouvante. Elle glissa à terre et tomba à genoux sur le sol dur. Dans un réflexe de terreur, elle esquissa un signe de croix...

A ce signe, le spectre qui l'emportait grinça horriblement des dents, tandis que son visage menaçant disparaissait dans les flammes. Un seul mot s'échappa de sa gorge :

– Parricide!...

Puis il disparut à l'horizon.

Privé de ses habitants, le château de Bréhéville tomba bientôt en ruines.

Mais, tous les soirs, sur le coup de minuit, on pouvait voir une forme blanche, voilée, aérienne, l'ombre de Lucie, qui descendait le long des escaliers du donjon, traversait la cour et s'arrêtait près de la fontaine. Aussitôt, surgissait un cavalier noir qui l'emportait dans les ténèbres.

Elle rôdait quelquefois le jour, aux abords de cette fontaine dont elle était devenue la fée malheureuse, la Dame Blanche qui s'évanouissait à l'approche du voyageur.



La haute chasse

Légende lorraine



A Woëvre est une vaste plaine surélevée, comprise entre les côtes de Meuse et les côtes de Moselle. C'est un pays désespérément plat, monotone et triste. L'argile rouge, boueuse en toute saison, colle aux pieds. L'eau stagne un peu partout et les rares ruisseaux se traînent mollement, en des méandres compliqués, entre deux haies de saules tordus.

En toute saison, mais plus particulièrement en automne, le vent souffle et hurle au-dessus de cet immense plateau. Les nuées semblent se poursuivre par-delà l'horizon vide, comme poussées par une main diabolique.

En effet, c'est alors que passe, infatigable et maudite, la Haute Chasse du sire de Buzy, tandis que

résonnent les *taïaut!* sinistres et les déchirants aboiements des chiens.

Il y a très longtemps, vivait à Buzy un méchant seigneur, passionné de chasse et de plaisirs violents et brutaux. Accompagné de ses hommes d'armes et d'autres seigneurs du voisinage, le sire de Buzy parcourait inlassablement les prés et les bois de la Woëvre. Le sanglier et le chevreuil étaient abondants et les chasseurs avaient beau ne jamais rentrer bredouilles, ils ne se lassaient pas de poursuivre les bêtes.

Pour la chasse, le sire de Buzy délaissait son épouse, la blanche Iseult, qui s'ennuyait, toute seule au fond du sombre château. La noble châtelaine ne savait quel moyen trouver pour retenir auprès d'elle son turbulent époux. Elle souffrait de cet abandon; mais ce qui la peinait par-dessus tout, c'était l'impiété du sire, qui, le dimanche, préférait courir les bois plutôt que d'assister à aucun office.

Pourtant, le matin du jour de Pâques, elle tenta un nouvel effort auprès de son mari.

– Sire, dit-elle, c'est aujourd'hui le jour du Seigneur. Venez avec moi à la messe. Accordez-moi cette grâce et songez au salut de votre âme.

La noble dame sentait des larmes couler le long de ses joues; le ton de sa voix était si navré, si suppliant que le cœur du sire de Buzy s'attendrit.

Soit, dit-il. Je n'irai pas à la chasse aujourd'hui. Je vous accompagnerai à l'église.

Mais à ce moment, il se fit un grand bruit devant le château. On entendit des cris de toutes sortes, mêlés à des aboiements. La châtelaine tressaillit.

Ses appréhensions étaient d'ailleurs justifiées, car le nouvel arrivant était Philippe de Florange, un brigand, qui ne cessait de guerroyer contre les évêques de Verdun ou les comtes de Bar.

Salut! noble ami! lança Philippe de Florange et il sauta de son cheval.

Les deux hommes, que liait une longue amitié, s'étreignirent.

– Comment, dit Philippe, est-ce là un accoutrement pour un chasseur?

– Mon ami, dit le sire de Buzy, ce matin, je vais à la messe.

– Par exemple!... Serais-tu devenu bigot?

– Non. Mais je l'ai promis à dame Iseult!

– Ah! ça, alors? Je n'ai pas fait dix lieues pour que tu me plantes là, pour aller à la messe!...

Et se tournant vers la châtelaine :

– Noble dame, ajouta-t-il, allez à l'office et priez Dieu pour l'âme de votre époux.

Le sire de Buzy ne put résister à la tentation. Il s'arma aussitôt et, en compagnie de son ami, il partit.

Les cloches de Pâques sonnaient joyeusement sur

la campagne en fête. Les chasseurs ne les entendirent pas, tant leur passion était forte.

— Taïaut ! Taïaut !...

Ce cri couvrait le chant des cloches.

Soudain, à quelque distance du village d'Étains, le sire de Buzy aperçut à l'orée d'une forêt un superbe chevreuil, dont les bois étaient d'or massif et semblaient lancer des éclairs.

— Taïaut ! Taïaut !...

Toute la troupe s'élança aussitôt à la poursuite de l'animal. Les chiens furieux hurlèrent.

Alors, à travers les prés, les landes, les forêts, les champs, la course infernale commença. L'animal était d'une agilité surprenante et au moment où les chiens croyaient le réduire aux abois, d'un brusque écart il se dégageait et la chevauchée fantastique reprenait de plus belle.

Elle ne s'est jamais arrêtée, dit-on. Car on ne revit jamais plus le sire de Buzy et, les nuits de tempête, on l'entend encore passer dans les airs au-dessus de la plaine.

Malheur au voyageur solitaire qui ne trouve pas immédiatement un abri ! Il est alors infailliblement entraîné par la sinistre meute, qui poursuit sans relâche le chevreuil mystérieux.

La chasse au Darou

Coutume lorraine



ONNAISSEZ-VOUS le Darou? Certainement pas, surtout si vous habitez Brest, Marseille ou Perpignan. Pourtant, méfiez-vous de lui! Car, le jour où vous irez passer vos vacances en Lorraine, vous ne tarderez guère à vous ajouter à la liste déjà fort longue de ses victimes.

En effet, le Darou est un animal fantastique, qui hante encore nos forêts, rôde parfois le soir autour des habitations isolées et se risque même à pénétrer jusqu'au cœur des villages, quand quelque besoin le pousse. Le Darou n'est pas plus gros qu'un blaireau ou un dogue. Son pelage est noir, parsemé de quelques taches blanches. Il a de petites oreilles, très pointues, et ses yeux brillent dans l'obscurité comme la prunelle des chats. Au surplus, on le dit très rapide à la

course, capable de distancer un bon lévrier et il émet, quand il est en colère, une sorte de grognement voisin de celui du sanglier, ce qui signale immédiatement sa présence.

Mais rassurez-vous! le Darou n'a rien de commun avec l'effrayant loup-garou, dont les exploits sinistres, racontés à la veillée, terrorisaient les enfants. Au contraire, le Darou n'a jamais jusqu'à ce jour attaqué l'homme; c'est un animal d'un caractère plutôt craintif et timide.

En Lorraine, le Darou est l'objet d'une chasse particulièrement animée et pittoresque. Mais malgré l'acharnement des chasseurs, son espèce ne s'est pas encore éteinte aujourd'hui et il n'est pas jusqu'aux galopins des villages qui ne le poursuivent à l'occasion.

Voici, choisi entre mille autres, le récit d'une chasse au Darou.

Donc, ce soir-là, il y avait tout un groupe de jeunes gens qui s'étaient réunis au café Bernardin, à Chantraine, près d'Épinal. On voyait là le grand Jules Demangel, dégingandé et hâbleur, puis Charles Noël, un petit employé de banque, puis Pierre Chollot, l'instituteur, le plus rusé de la bande, puis d'autres encore. Mais surtout, il y avait là un nouveau venu, Yves Lagarde, tout frais arrivé de sa lointaine Bretagne pour oblitérer les timbres à la poste d'Épinal. C'était la première fois qu'il se joignait au groupe.

Les jeux de société allaient bon train, de même que les consommations en bière et boissons fortes. Le nouveau ne restait pas à l'écart et, comme il était sympathique, il ne tarda pas à se faire des amis.

La partie de belote semblait languir, quand soudain le grand Demangel se leva et proposa à l'assistance :

– Dites donc, les amis, si on allait chasser le Darou?... Il fait bon ce soir.

– Oh! chic alors!... lui cria-t-on, de toutes parts, tandis que les cartes étaient jetées pêle-mêle sur la table.

– Le Darou, demande alors Yves Lagarde, qu'est-ce que c'est?...

– C'est un petit animal de nos forêts, répondit l'instituteur.

Mais aussitôt, tous prirent la parole à la fois pour décrire au nouveau l'étrange animal et ses mœurs.

– Autrement dit, c'est un blaireau, remarqua Yves quand les explications confuses se furent apaisées.

– Si tu veux.

– C'est donc le nom que porte le blaireau ici?

– Oui, c'est ça!

– Alors, on y va?

– D'accord, mais je vous préviens que je suis médiocre tireur...

– Ça ne fait rien.

Charles Noël se leva et alla chercher le fusil de chasse de son père; les autres se munirent d'un gros bâton et l'instituteur apporta un sac.

– Un sac?... demanda Yves. Pourquoi faire?

– Pour emporter le Darou, parbleu!

Et, dans l'enthousiasme général, la petite troupe partit.

De toutes parts la forêt ceinture les collines aux alentours d'Épinal.

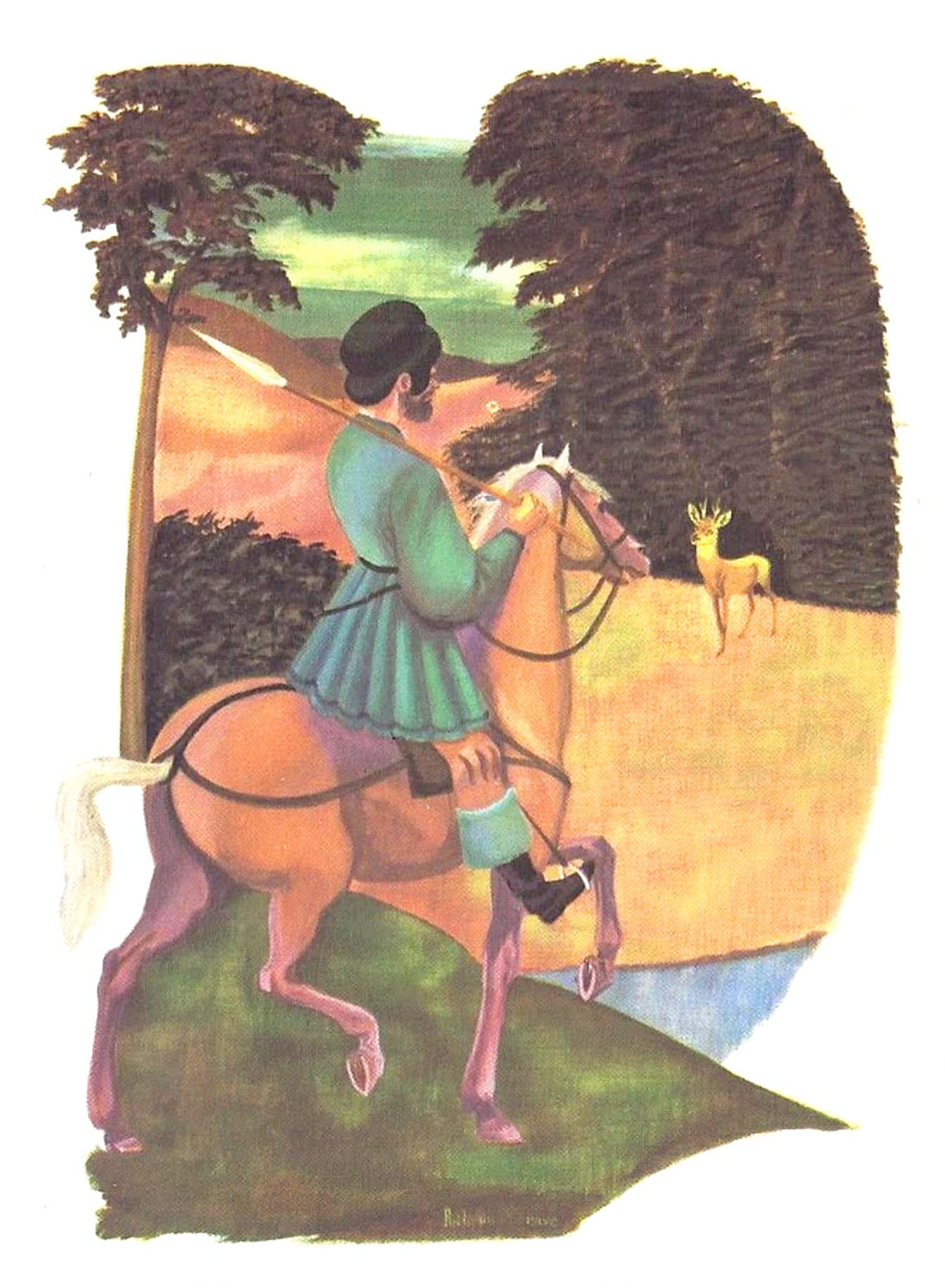
En cinq minutes, nos chasseurs étaient dans les bois. En file indienne, les hommes se suivaient sur le sentier rocailleux, parlant bas, scrutant attentivement les taillis et les futaies. Le vent sifflait à travers les aiguilles mouillées des sapins. Parfois une pomme, une cocotte comme on dit ici, se détachait de l'arbre et tombait sur le sol humide avec un bruit mat.

Yves tressaillait.

– Ce n'est rien, lui dit Noël qui le suivait. Le Darou fait plus de bruit que cela.

Pourtant, Yves était content. Cette expédition nocturne dans la forêt avait ses charmes. Cela valait bien la partie de belote dans un café.

Soudain, Pierre Chollot, l'instituteur, qui marchait le premier, s'arrêta. Du doigt il désignait quelque chose sur le sol, tandis qu'il faisait signe à ses camarades d'approcher sans bruit.



Soudain, le sire de Buzy aperçut à l'orée d'une forêt ... *Page 156*

— Regardez, dit-il à mi-voix, on dirait des traces...

Il se pencha sur le sentier et braqua le faisceau de sa lampe électrique.

— Pas de doute, dit Demangel, c'est bien le pied du Darou!

— C'est peut-être les traces d'un chien, risqua Yves Lagarde.

— Non! non! Je m'y connais, rétorqua l'instituteur du même ton que s'il corrigeait une faute d'orthographe. C'est le Darou. Il va falloir s'organiser, car il n'est pas loin. Toi, Demangel, tu vas partir par là avec Noël. Moi, je vais descendre vers Saint-Antoine avec Gaby. Et toi, Lagarde, comme c'est la première fois que tu viens avec nous, c'est toi qui tueras le Darou. Tiens, voilà le fusil de Noël et le sac...

— Mais... bredouilla Yves. Je...

— Pas d'histoires, reprit l'instituteur; pendant que nous rabattons la bête, tu te caches derrière un arbre et dès que tu la vois, tu tires, c'est compris...

— C'est que...

— Tu as fait ton service militaire, non?

— Si, dans l'artillerie. Mais, je vous disais que je tirais mal...

— Tu attendras que le Darou soit à quelques mètres... Du courage, on arrosera cela tout à l'heure.

Bien malgré lui, Yves dut accepter. Pour rien au monde, il n'aurait voulu qu'on le soupçonnât d'avoir

peur. Crânement, il saisit donc le fusil et le sac et, pour se donner du courage, il ajouta :

— Dans quelle direction pensez-vous que le Darou viendra?...

— Ça dépend, répondit Chollot. Cache-toi toujours derrière cette haie et tu verras bien. Nous l'aurons bientôt pris.

Yves rejoignit le poste d'affût que son camarade lui désignait derrière un buisson dégarni. Les autres s'éloignèrent silencieusement dans la nuit. Yves entendit encore leurs pas résonner, puis décroître. Enfin, ce fut le silence.

Un silence peuplé de toutes sortes d'échos, assourdis, étouffés, comme sortis d'un rêve.

Conscient de l'importance de son rôle, Yves, le cœur battant, surveillait attentivement les alentours. Mais un mélange de fierté et d'inquiétude envahissait son âme. Son œil allait de gauche à droite et son oreille s'efforçait d'interpréter le moindre bruit.

C'était une sombre nuit d'octobre. Les nuages couraient en lambeaux sous la lune, se refermaient, formaient des dessins bizarres, qui se défaisaient aussitôt. Le vent agitait des ombres muettes et fantastiques. Tantôt, il gémissait dans les cimes; tantôt, il mugissait au fond de la vallée.

Un craquement sec se fit entendre, puis un bruit

de feuilles froissées. Quelque chose s'agita au bout du sentier.

Yves redoubla d'attention, fixant l'ombre avec insistance.

La chose continua de s'approcher par petits bonds successifs.

– C'est ça, le Darou?... se demanda Yves. Est-ce le moment de tirer?...

Un croassement lui répondit et Yves aperçut un corbeau qui s'envolait, sans doute à la recherche d'un abri.

Dépité, Yves regarda dans une autre direction, et attendit. Il attendit encore un bon quart d'heure, sans oser bouger.

Pendant ce temps, que faisaient les rabatteurs? Yves commençait à trouver qu'ils tardaient bien à revenir. Pourtant, il se dit que la chasse à l'affût exigeait parfois une longue patience.

Résigné, il attendit encore.

Mais quelques gouttes de pluie commencèrent à tomber. Elles tambourinaient d'une étrange façon sur les feuilles mortes et les branches dépouillées.

– Que faire? se demanda Yves. Continuer l'affût ou rentrer seul? Dans ce cas, que diraient ses amis?

Mais un grincement plus sourd le tira de ses réflexions. Des branches craquèrent. Des pas résonnèrent sur le sol.

Une silhouette humaine se détacha bientôt à l'extrémité du sentier. Yves crut que c'était l'un de ses amis qui revenait le prévenir de rentrer, la battue n'ayant rien donné.

Mais l'inconnu s'avançait d'un pas décidé et, comme Yves se découvrait un peu :

– Hé, là-bas! Qu'est-ce que vous faites là?

Ces paroles résonnèrent dans la nuit. Yves, de plus en plus inquiet, résolut de tenter bravement sa chance. Mais l'homme bondit sur lui.

– Ah! coquin! Je te prends sur le fait!... Tu ne pourras plus le nier maintenant, gronda-t-il.

Dans la pénombre, Yves aperçut la casquette à visière du garde-chasse.

– Mais... je..., bredouilla-t-il.

– Flagrant délit! grondait le garde. Braconnage! Pose de lacets... Ton compte est bon. Ton permis! Montre-le-moi, si tu l'as!

Complètement ahuri, Yves essaya une excuse.

– Je chassais le Darou avec quelques amis. Je ne croyais pas qu'un permis fût nécessaire.

– Le Darou! Le Darou! hurlait le garde. Quelle est cette plaisanterie?

– Le Darou! Oui, enfin, le blaireau, si vous préférez!

– Procès-verbal pour braconnage et outrage à agent dans l'exercice de ses fonctions. Allons, mon gaillard.

Ton compte est bon. Allez! viens avec moi. Tu t'expliqueras à la mairie.

Au comble de la confusion, Yves Lagarde obéit et, tandis que le garde continuait de grommeler dans sa moustache, le jeune homme marchait la tête basse, se demandant comment il allait se tirer d'affaire.

La pluie tombait drue et ajoutait encore à la déconfiture du chasseur improvisé.

Bientôt, le garde et son délinquant atteignirent la lisière de la forêt et les premières maisons de Chantraine.

Mais soudain, le garde dit d'un ton toujours aussi bourru :

– Entre avec moi au café Bernardin. Je vais boire un rhum pour me réchauffer.

Yves ne voulut pas entrer. Il n'était pas fier de se retrouver dans ce café après sa déconvenue. Mais le garde insista et il poussa la porte...

Un immense éclat de rire monta aussitôt de la salle.

Yves aperçut... tous les rabatteurs, bien au chaud, qui se tenaient les côtes et risquaient de s'étrangler.

Le garde qui, comme de bien entendu, était de connivence avec eux, à son tour donna une grande tape sur l'épaule du jeune homme.

– Allons! l'ami, le Darou n'existe pas! Viens boire un coup! Tu l'as bien mérité!

Yves pardonna de bon cœur cette mystification à ses amis et tout se termina par des rires et des chansons.



La hotte du Diable

Légende lorraine



ES rochers solitaires, les pierres aux formes bizarres étaient, à l'époque gauloise, l'objet d'une vénération religieuse. C'était là que siégeaient les anciens dieux; c'était là qu'ils recevaient le culte et les hommages de leurs fidèles.

La pierre de Milly, près de Dun-sur-Meuse, en est l'un des rares exemples en Lorraine, terre trop souvent bouleversée par les invasions étrangères. Si l'on en croit les très anciens chroniqueurs locaux, cette pierre, sous le nom de « Petra Pertusa », pierre percée, aurait servi jadis de frontière entre la Neustrie et l'Austrasie.

Elle est également connue sous le nom de hotte du Diable, car l'imagination des chrétiens primitifs, substituant Satan aux dieux du paganisme, ou les

confondant dans la même réprobation, ne pouvait manquer de donner à ce rocher, naguère lieu de culte païen, une origine diabolique.

Cela se passait, en effet, dans les temps très reculés où les dieux du panthéon gallo-romain venaient juste de céder la place au Dieu unique des chrétiens.

Saint Saintin avait évangélisé Verdun; et saint Remacle, l'apôtre des Ardennes, avait eu bien du mal à chasser des forêts de la Woëvre tous les Satyres, Priapes, Dryades et Walkyries qui y avaient élu domicile depuis des temps immémoriaux.

Satan, impuissant, voyait ainsi ses forteresses tomber l'une après l'autre. Il ne savait plus où se réfugier. Il n'osait plus s'approcher des lieux sanctifiés par la foi nouvelle.

Mais il est tenace et ne voulait pas avouer sa défaite. Il résolut donc de tenter un suprême effort en vue de reconquérir son ancien royaume.

Il en voulait tout particulièrement aux moines de saint Remacle, qui s'étaient installés à Stavelot, en pays wallon, et qu'il accusait de tous ses malheurs. Il décida de les anéantir.

Il arracha une montagne de granit, y fixa un gros anneau d'airain et la chargea dans une hotte sur ses épaules. Il descendit la vallée de la Meuse, évitant Verdun, dont l'accès lui était interdit depuis l'arrivée de saint Saintin. Son intention était de broyer

le monastère de Stavelot sous l'énorme masse de rocher.

Le « Roi enfumé » cheminait lentement, ployant sous le fardeau qui lui écrasait les épaules. Mais la colère et la certitude de porter un coup décisif à ses ennemis décuplaient ses forces.

Cependant, son passage répandait partout la flamme et le soufre. Il défrichait ainsi par le feu les endroits qu'il traversait, grillant des prairies marécageuses, incendiant des forêts impénétrables. Il opérait ainsi « le brûly », rendant sans le savoir de précieux services aux futurs habitants de ces contrées.

Mais saint Remacle fut averti du péril qui menaçait son monastère et, sans hésiter, résolut de s'opposer aux funestes desseins du diable.

Vêtu de la bure, armé de son bâton de pèlerin, il partit à sa rencontre. Sur le dos, il portait une hotte, dans laquelle il avait jeté pêle-mêle toutes les vieilles sandales de ses moines.

Il rejoignit bientôt le diable dans la région de Stenay.

Épuisé par sa longue marche et par le poids de sa charge, le démon avait jeté le rocher à terre et s'était assis dessus. Son front ruisselait d'une sueur phosphorescente et son haleine sentait le soufre brûlé. Il scrutait attentivement l'horizon, cherchant son itinéraire.

Bientôt, il aperçut un vieillard à la chétive allure, qui boitait et portait une hotte dont le poids paraissait l'écraser. C'était saint Remacle. Mais Satan ne le reconnut pas.

Quand il fut à portée de la voix, Satan se leva et s'avança vers lui :

— Salut, vieillard étranger!

Saint Remacle, sans se démonter, lui rendit son salut.

— Où vas-tu donc comme cela? demanda le diable, qui voulait engager la conversation pour savoir l'endroit exact où se trouvait le fief de ses ennemis.

— A Rome, répondit saint Remacle.

— C'est bien loin, en effet.

— Et toi, où te rends-tu? Tu parais tout rompu de fatigue, poursuivit le saint.

— Je vais à Stavelot. Mais, dis-moi, vieillard, est-ce encore loin?

— Mon pauvre ami, c'est loin, très loin encore. Moi qui te parle, j'en viens. Eh bien! regarde ma hotte. J'ai usé toutes ces chaussures depuis que je suis parti de cette ville.

— Comment! dit le diable, en voyant le nombre impressionnant de sandales qui s'entassaient dans la hotte du voyageur. C'est donc si loin?

— Hélas, oui, répondit saint Remacle.

A ces mots, le diable comprit qu'il n'atteindrait jamais le monastère avec son fardeau. Une terrible

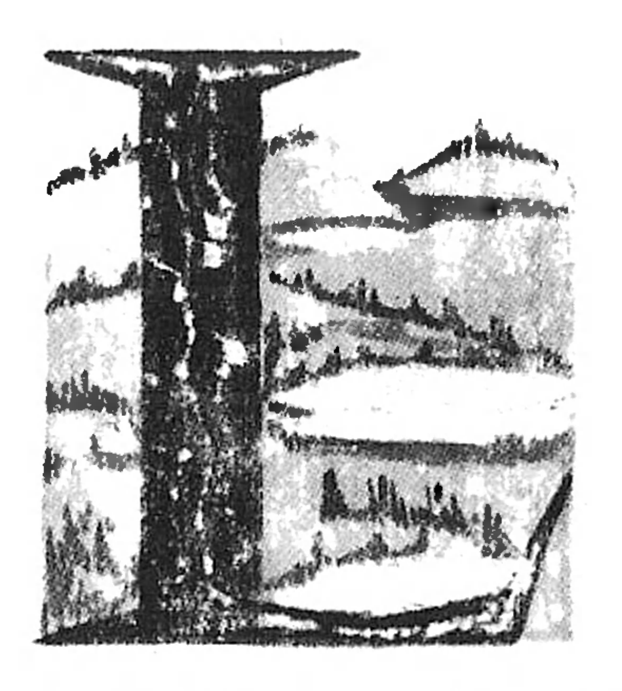
colère s'empara de lui. Dans sa rage, il saisit le rocher, en détacha l'anneau, et lança l'énorme masse dans les airs. La pierre décrivit dans le ciel une immense parabole jusqu'au-dessus de l'horizon et elle alla retomber bien loin de là, au milieu de la plaine de Dun.

C'est ce qui lui valut son nom.



La légende du lac de la Maix (1)

Légende vosgienne



A chaîne des Vosges est parsemée dans toute son étendue de lacs nombreux et variés, blottis au creux d'étroites vallées, parfois suspendus au-dessus de précipices, toujours merveilleusement poétiques dans leur ceinture de roches et de sapins. Les gens du pays leur ont donné le nom de « mer », c'est-à-dire « la mare ». Mais, il ne faudrait pas croire qu'il s'agit là d'une expression péjorative car, dans la bouche de ces montagnards qui, pour la plupart, n'avaient jamais vu l'océan, ce terme imagé, impropre, correspond à une certaine vision du réel et prend figure d'éloge discret, mais sensible.

(1) La Maix : orthographe fantaisiste pour « La Mer », prononcé « la Mé » en patois vosgien.

Certains lacs vosgiens sont universellement célèbres, comme ceux de Gérardmer, Longemer, Retournemer. Ils ont la majesté et la dignité sereines des rois. Les autres sont plus sauvages et plus âpres, comme le lac Noir et le lac Blanc, à la limite de l'Alsace. Les énormes rochers qui les dominent semblent les écraser de leur masse cyclopéenne tout en leur imprimant leur couleur. Ils ont la rudesse et la force des héros.

Le lac de la Maix est de beaucoup le plus modeste. Il a quelque chose de féminin, une grâce plus discrète, qui invite à la mélancolie et au recueillement. Dans la vallée de Celles, à côté de l'émeraude splendide du Donon, il semble une opale translucide, sur laquelle, en été, flottent les nénuphars, baisers oubliés des nymphes.

Comme les autres lacs vosgiens, le lac de la Maix date de l'époque glaciaire et c'est vraisemblablement à un glissement de terrain qu'il doit sa formation.

Mais l'imagination populaire lui a donné une origine beaucoup plus poétique et plus terrible.

Autrefois, à l'endroit où se trouve maintenant le lac, s'élevait une petite chapelle.

Un vieux moine nommé Regnier avait établi dans cette solitude montagnarde son ermitage. Cela se passait vers l'an 1070.

Bientôt, d'autres solitaires, fuyant les vanités du monde, étaient venus se joindre à lui, pour s'associer dans la prière et la contemplation. N'ayant pour

témoins que les arbres et les montagnes, la petite communauté religieuse devint rapidement florissante.

Tous les ans, à l'occasion de la Fête-Dieu, un pèlerinage avait lieu autour de cet ermitage. Les gens y accouraient parfois de fort loin. Il en venait de Senones, de Saint-Dié, de Baccarat; il en venait même d'Alsace, qui n'hésitaient pas à effectuer une longue marche à travers la montagne.

Mais en peu de temps, les intentions des moines et des pèlerins évoluèrent.

C'était plutôt pour s'amuser que pour prier que l'on se réunissait nombreux autour de la chapelle.

Pendant l'année, les moines négligeaient souvent leurs offices, bâclaient leurs prières et passaient la plus grande partie de leur temps en ripailles, beuveries et autres plaisirs grossiers. Ils donnaient l'exemple d'un scandaleux désordre dont les gens de bien s'indignaient.

Une année, le pèlerinage de la Fête-Dieu battait son plein. Les gens y étaient venus encore plus nombreux que les années précédentes.

Sous l'ombre fraîche des sapins, la mousse était tendre. Le soleil filtrait à travers les épaisses frondaisons.

Dans une clairière, un bal champêtre retenait la majorité des pèlerins. On dansait à perdre haleine, et tandis que les lourds sabots frappaient gaillarde-

ment le sol, les âmes étaient toutes à la joie et à cent lieues de la prière.

A quelques pas de la chapelle, des marchands s'étaient installés, présentant sur leurs éventaires des petits pains, des rafraîchissements et les objets les plus divers. On se serait plutôt cru à la foire qu'à un pèlerinage. Car tout le monde se pressait, s'amusait, riait.

Les plus âgés des pèlerins, ceux que leur âge empêchait de danser, s'étaient assis par groupes et, déballant leurs provisions, devisaient joyeusement, jouaient aux cartes, négociaient même l'achat ou la vente d'un veau, d'un bœuf, d'un cheval.

Tout ce peuple s'était rassemblé là comme pour une agréable partie de campagne. Et les moines, se mêlant à la foule, accroissaient encore le tumulte et le désordre.

Cependant, la cloche de la chapelle sonna l'office. Mais son tintement aigrelet ne parvint pas à dominer le bruit des musiciens et des danseurs, les cris et les rires.

Personne n'y prit garde.

Un vieux moine monta donc seul à l'autel. Un petit enfant de chœur le suivait et au fond de la chapelle n'était agenouillée qu'une vieille paysanne de Luvigny.

Au dehors, le vacarme joyeux redoublait. Personne ne songeait à se déranger pour assister à l'office. Les danseurs continuèrent à tourbillonner, les mar-

chands firent des affaires d'or et les joueurs de cartes s'acharnaient à leurs parties.

C'est alors que la colère de Dieu s'abattit sur ce peuple indigne.

Au moment où le prêtre élevait l'hostie, il se produisit soudain un fracas épouvantable, mêlé à des hurlements de terreur.

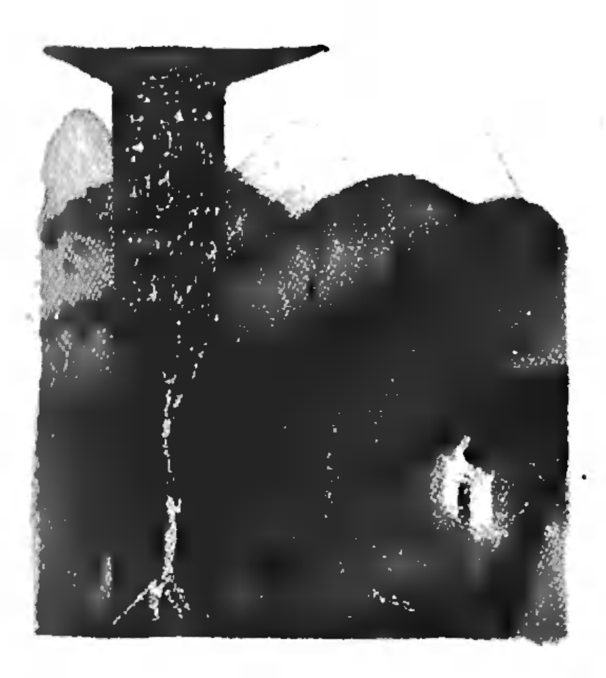
En effet, la terre venait de s'entr'ouvrir; une grande crevasse s'était formée, engloutissant tous ces faux pèlerins. Le gouffre béant fut aussitôt envahi par les eaux, qui s'y précipitèrent avec fureur et tous les danseurs furent transformés en poissons.

Le lac de la Maix était né.

Le pèlerinage de la Maix a encore lieu tous les ans pour la Fête-Dieu. Mais il se déroule maintenant dans des conditions vraiment religieuses. Et beaucoup de ceux qui le fréquentent régulièrement affirment que chaque année, au moment de l'élévation, on entend encore les appels désespérés des malheureux danseurs, accompagnés par les accords assourdis d'une musique diabolique.



La côte Barine



ES environs de Toul sont hérissés de collines escarpées, plus ou moins hautes, qui apportent une note originale au milieu du monotone vallonnement du plateau lorrain. L'une des hauteurs s'appelle le mont Saint-Michel. Or, au pied de cette montagnette, se dresse une colline beaucoup plus petite, de forme géométrique presque régulière, tapissée de pampres et piquetée d'échalas : c'est la côte Barine.

Dans des temps très anciens, le mont Saint-Michel était appelé le mont Bar; mais on ne trouvait nulle part trace de la côte Barine dans les environs de Toul.

Le mont Bar était, à cette époque lointaine, un endroit funeste et très mal famé. En effet, c'était là

que se réunissaient toutes les sorcières de la région. Sur le sommet de la montagne se tenait le sabbat, que Satan en personne venait présider. Les sorcières arrivaient, à la tombée de la nuit, de tous les coins de la Lorraine, chevauchant soit un long balai, soit un énorme bouc noir. Elles se livraient en ce lieu à d'innombrables festins, où le crapaud rôti constituait un mets de choix. Au cours des rondes infernales qui leur succédaient, elles poussaient de tels hurlements qu'on les entendait jusqu'au fond de la vallée, et parfois même depuis Toul. Aussi, ces soirs-là, les braves gens apeurés n'osaient-ils point sortir de leur demeure, de peur de rencontrer l'un de ces êtres hideux et malfaisants.

Cependant, Gérard, évêque de Toul, ne pouvait tolérer plus longtemps de telles manifestations à quelques lieues de sa propre cathédrale. Pour empêcher les sorcières de se réunir sur le mont Bar, il songea à consacrer cette montagne à saint Michel, qui avait déjà mis en déroute les esprits infernaux, et décida qu'elle s'appellerait dorénavant le mont Saint-Michel.

La cérémonie de consécration se fit un dimanche, en grande pompe. Tout le peuple du Toulois avait gravi la montagne maudite pour accompagner son évêque, dont les grands gestes bénisseurs retiraient au diable la possession de ces lieux, les mettant sous la protection du prince des archanges.

Qui fut donc bien attrapé le lendemain? Ce fut messire Satan et toute sa horde de sorcières, qui n'osèrent plus fouler aux pieds ce sol, désormais protégé par le grand saint. Aussitôt, les sinistres réunions cessèrent et, pour se retrouver, les sorcières furent obligées d'aller beaucoup plus loin, jusque dans les Vosges, où leurs assemblées étaient encore nombreuses dans les vallées inhabitées.

Pendant une semaine, le Diable, fou de colère, tempêta, jura, vociféra, proféra à l'encontre de l'évêque et des gens du Toulois d'inutiles menaces. Rien n'y faisait. Il était définitivement dépossédé de son fief.

Mais chacun sait que le Malin n'abandonne pas facilement la partie, qu'il ne s'avoue jamais vaincu, et que son esprit est fertile en ruses de toutes sortes.

Il résolut aussitôt de se venger de l'évêque et de lui jouer un tour de sa façon.

– Ah! maudit évêque! ricana-t-il. Tu me prends ma montagne! Mais tu ne la garderas pas longtemps!...

En effet, Satan avait mis au point un formidable plan de vengeance.

Une nuit, pendant que tout était endormi dans la vallée, il escalada la montagne. Sur son dos, il portait une hotte immense que les diablotins, ses esclaves, lui avaient tressée avec de l'osier résistant. A la main, il tenait une pioche et une énorme pelle, dont l'acier avait été trempé au feu même de l'enfer. Satan avait

décidé de démolir la montagne et d'en jeter les débris dans la mer.

Arrivé au sommet, Satan se mit au travail. A grands coups de pioche, il entama la croûte superficielle. Son puissant outil s'enfonçait profondément dans le sol encore friable, détachant des quartiers de rochers, des monceaux de terre et de pierraille. Puis, dès qu'il avait démoli un coin de la colline, il jetait, à lourdes pelletées, ces gigantesques décombres dans sa hotte. Il travaillait avec un grand entêtement, puisant dans son désir de vengeance un surcroît de forces. Les coups terribles assénés par son outil emplissaient la vallée de grondements effroyables, comme ceux d'un tremblement de terre.

— Quelle tête va faire l'évêque, demain matin, se dit-il en prenant un court instant de repos, quand il verra que sa montagne a disparu!...

Cette idée suffisait à exciter en lui une volonté fébrile, rageuse, de détruire, de détruire vite tout ce domaine qui ne lui appartenait plus.

Satan avait complètement démoli le sommet. Mais il s'attaquait maintenant à la couche profonde, beaucoup plus dure et plus compacte. Sa pioche, au contact de la roche interne, commençait à s'émousser et le travail allait bien plus lentement, malgré ses efforts inouïs.

Car démolir une montagne, même pour le diable, est une entreprise énorme, gigantesque...

Les heures s'écoulaient. Et Satan, qui croyait en avoir terminé pour minuit, avait à peine rempli sa hotte au tiers environ, quand un long filet blanchâtre à l'horizon indiqua l'approche de l'aurore.

Alors, une hâte fiévreuse s'empara de lui. Il frappait la montagne à coups redoublés, lançait dans sa hotte des pelletées rapides. La sueur ruisselait sur tout son corps. Son haleine, desséchée par l'effort, aurait enflammé un morceau de papier à trois mètres de distance.

Soudain, dans une ferme de la vallée, un coq, plus matinal que les autres, lança son premier cocorico. Un autre lui répondit et bientôt toute la campagne retentit de leurs appels joyeux.

Pressé d'en finir coûte que coûte, le diable se rua sur sa pioche.

Mais ce fut inutile. Car un rayon de soleil, pur et joyeux, jailli des profondeurs de l'horizon, l'atteignit soudain en plein visage. Surpris, ébloui par cette clarté à laquelle il n'était pas accoutumé, le diable laissa tomber son outil, clignant des yeux, aveuglé comme une chauve-souris réveillée au milieu de l'après-midi. Au même instant, les cloches de la cathédrale de Toul égrenèrent les premières notes de l'Angélus.

Satan, la rage au cœur, comprit qu'il s'était laissé surprendre. Son règne était fini. Il ne lui restait plus qu'à fuir en toute hâte.

Alors, sans perdre une seconde, il s'attacha au dos la lourde hotte, chargée des débris de la montagne, et, aussi vite que ses longues jambes pouvaient le porter, il dévala la pente.

Hélas! en arrivant au pied de la montagne, emporté par son élan, il trébucha sur un échalas et, de tout son long, il s'aplatit sur le sol rocailleux. Avec un grondement de tonnerre, sa hotte déversa aussitôt l'invraisemblable monceau de décombres qu'il y avait accumulés.

Tout penaud, une énorme bosse au front, les genoux et les mains écorchés, Satan se releva, puis, sans demander son reste, sans prendre le temps de ramasser sa hotte, il s'enfuit.

Ainsi, le contenu de la monstrueuse hotte du diable, renversée là, donna naissance à la côte Barine.



Saint Pierre à Revigny

Conte lorrain



AINT Pierre, patron de Revigny-sur-Ornain, fut, une année, invité par les marguilliers de cette paroisse à assister à sa propre fête. Pour répondre également à leur prière, Jésus avait accepté d'accompagner son apôtre sur la terre.

Donc, les deux hommes cheminaient lentement à travers la campagne et, pour chasser l'ennui d'un long voyage, ils bavardaient joyeusement, devisant de mille sujets divers. Soudain, saint Pierre dit à Jésus :

— Maître, vous avez bien de la chance! Vous savez tout. Vous pouvez tout. Vos moindres désirs sont satisfaits et rien ne se produit dans l'univers sans votre permission.

— Je ne suis pas aussi heureux que tu le supposes, répondit Jésus d'un ton las. En effet, je suis attristé

de ne jamais pouvoir exaucer toutes les prières qui me sont adressées. Il m'est impossible, malgré toute ma bonne volonté, de contenter tout le monde. N'as-tu pas entendu tantôt, à Laimont, ces deux femmes qui me priaient avec une égale ferveur? Eh bien! l'une souhaitait de la pluie, demain toute la journée, pour arroser ses légumes! L'autre réclamait un beau soleil, pour sécher sa lessive!... Alors, comment faire?

— Vous pouvez toujours vous arranger, répondit saint Pierre et trouver le moyen de contenter chacune à son tour. N'importe, ajouta-t-il, je voudrais bien être le Bon Dieu, ne fût-ce que quelques instants.

— Soit, dit alors Jésus. J'y consens volontiers. Prends donc ma place, jusqu'à ce soir à sept heures. Je serai soulagé d'un immense fardeau.

— Merci, Maître, vous êtes tellement bon.

Il allait être midi et les deux hommes apercevaient les premières maisons du village.

Soudain, à un détour du chemin, apparut la mère Colette, l'aubergiste du bourg, tout affairée, qui menait paître ses trois vaches. Mais comme la brave femme devait retourner à son auberge pour traiter ses clients, elle se contenta de pousser les bêtes dans un pré en disant :

— A la wate de Diû! (1)

(1) A la garde de Dieu.

Jésus entendit ces paroles et, se tournant vers son apôtre :

– Tu as compris? demanda-t-il. Cette femme vient de confier son troupeau à la garde du Bon Dieu. Or, c'est bien toi qui tiens ce rôle en ce moment?... Alors! mon ami, il faut y aller; il te faut veiller sur ces bêtes.

Tout penaud, l'apôtre dut s'exécuter et, tout en maugréant contre sa déveine, il se planta au bord du pré où les trois vaches étaient entrées.

Cependant, Jésus poursuivit sa route, se rendit au village, entra dans une auberge où il se fit servir un copieux repas, s'amusant intérieurement de la déconfiture de son compagnon.

Celui-ci, à son poste de garde, ne laissait pas de rouler dans sa tête de sombres pensées et de méditer sur les inconvénients du pouvoir.

– Ah! si seulement j'avais eu un autre vœu à exaucer!... soupirait-il, tandis que la faim commençait à le tenailler.

Vers cinq heures, la mère Colette, son ouvrage à l'auberge terminé, vint reprendre ses vaches et saint Pierre, délivré de sa corvée, s'éclipsa sans se faire remarquer. Il se hâta de rejoindre Jésus.

Mais le repas était desservi et l'apôtre dut se contenter de quelques rogatons pour apaiser sa faim. Sa piteuse déception était si forte qu'il en oubliait la formidable puissance dont il était investi.

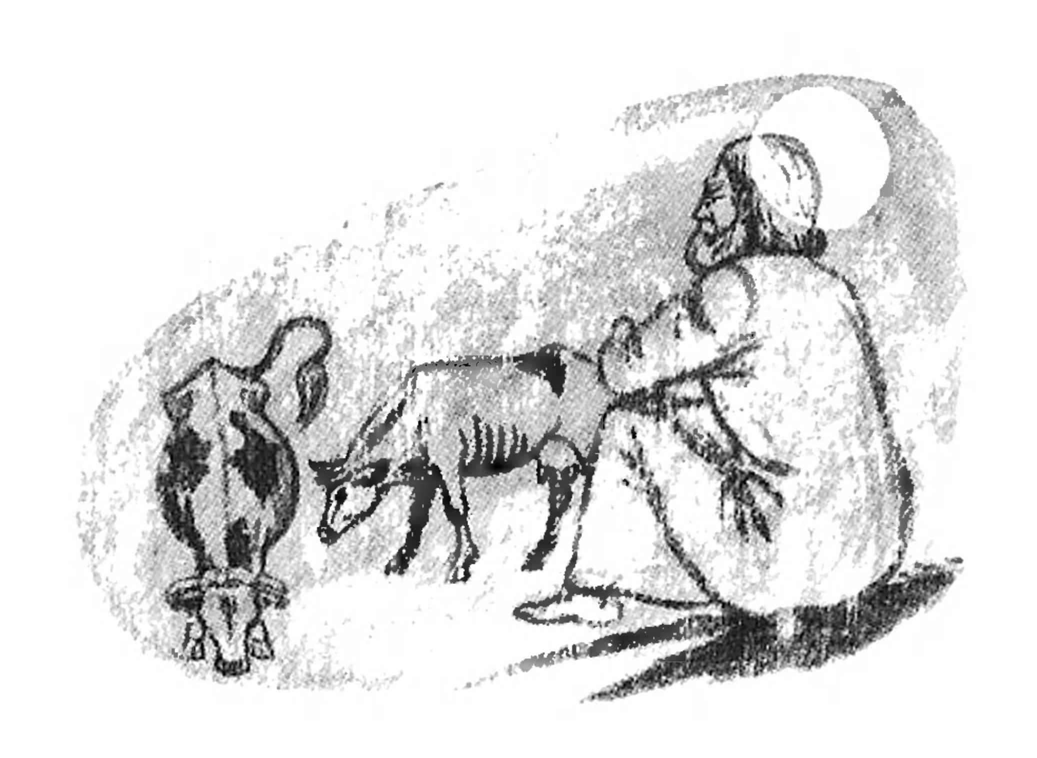
— Alors, l'ami, lui dit Jésus d'un air ironique, comment s'est passé l'après-midi? Était-ce agréable d'être le Bon Dieu?

— Maître, dit saint Pierre, ne vous moquez pas de moi.

— Nenni! reprit Jésus. Tu en as encore pour deux heures...

— Non, Maître, supplia saint Pierre. Reprenez votre pouvoir et rendez-moi votre affection.

Puis, oubliant son aventure, l'apôtre, accompagné de Jésus, se rendit à l'église du village, où ils furent reçus avec de profondes marques d'honneur.



Le bossu au Sabbat

Légende lorraine



'ÉTAIT au temps lointain où les sorciers et les sorcières se réunissaient dans la nuit du samedi pour leur sabbat traditionnel.

Dans la région de Gondrecourt, ces réunions nocturnes en compagnie des esprits infernaux avaient lieu sur la côte des Fées, un endroit sinistre et désert, situé à proximité de la forêt de Vau.

Or, une nuit, certain bossu du village de Dainville, Mathieu Collesson, qui revenait de la foire de Gondrecourt, s'égara dans la campagne obscure. Pendant des heures il marcha, ne parvenant pas à retrouver son chemin. Soudain, il aperçut au loin des lumières tremblotantes qui brillaient dans les ténèbres. Il crut d'abord que c'était un feu de

bûcherons ou encore la lampe d'une ferme isolée et se dit qu'il y trouverait un abri pour la nuit.

Il hâta donc le pas; mais bientôt, il crut entendre des chants. De plus en plus intrigué, il accéléra encore son allure, malgré sa bosse, qui le gênait dans la plupart de ses mouvements. Les syllabes qui lui parvenaient, emportées par le vent, étaient extrêmement bizarres. Les mots qu'il saisissait ne paraissaient appartenir ni au patois, ni au français. Quant à la mélodie, elle s'égarait parfois sur des notes suraiguës, pour retomber presque aussitôt dans le grave et le terrible.

Pour arriver plus vite, Mathieu s'avançait à travers les taillis, écartant des mains les branches dont les épines accrochaient ses vêtements.

Soudain, s'offrit à lui un spectacle qui le remplit d'étonnement.

Au centre d'une petite clairière, il y avait un grand feu de bûches, analogues aux «bûles» (1) de la Saint-Jean, qui lançait vers le ciel de hautes flammes claires. Un homme, grand et mince, tout de noir vêtu, se tenait à quelques pas du foyer, appuyé sur une sorte de tabouret. Et autour du feu, se trémoussait une foule de danseurs et de danseuses, aux mines sinistres, aux allures échevelées, vociférant une sorte de litanie.

(1) Feu de joie de la Saint-Jean.

Mathieu Collesson venait de percer le mystère du sabbat.

Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, hurlaient en chœur les sorciers et les sorcières.

Sans penser à mal, notre bossu fit chorus et ajouta naïvement :

– Vendredi, Samedi, Dimanche !...

La ronde infernale aussitôt s'arrêta, comme figée de stupeur.

Celui qui paraissait le chef s'approcha du bossu et lui dit :

– Que viens-tu faire ici, manant?

– Rien, dit Mathieu Collesson; j'ai vu de la lumière, et comme je me suis égaré, j'ai cru pouvoir trouver un gîte pour passer la nuit.

Mais l'autre le dévisagea avec insistance. Son air naïf et ahuri parut lui convenir.

– Allons, dit-il, avance un peu. Veux-tu être des nôtres?

– Hélas! gémit le bossu, je le voudrais bien. Vous avez l'air de joliment vous amuser, ici. Mais comment pourrais-je danser comme vous, avec l'affreuse bosse qui pèse sur mes épaules?...

– Ce n'est que cela qui t'arrête? lui fut-il répondu. Eh bien! approche, mon ami, et tu verras...

Gauche et un peu intimidé, le bossu s'avança au milieu de l'assistance, qui ne le quittait pas des yeux. L'homme en noir appliqua alors son doigt sur la

bosse et prononça quelques mots étranges. Aussitôt la bosse disparut, comme escamotée par la main d'un habile prestidigitateur et Mathieu Collesson se trouva aussi droit qu'un lansquenet du Roi. Il se confondit aussitôt en remerciements chaleureux. Mais l'homme en noir lui donna l'ordre de se joindre à la foule et de participer à la cérémonie que son arrivée avait troublée.

Au petit matin, quand tout fut terminé, Mathieu, le cœur en fête, rentra chez lui. Sa femme, la brave Mélanie, ne put en croire ses yeux quand elle vit la métamorphose de son époux. Mathieu lui conta l'affaire en détail, lui recommandant bien de n'en rien dire.

Mais la nouvelle de la guérison de Mathieu se propagea dans le village comme une traînée de poudre. Au couaroïl (1), toutes les commères du voisinage interrogèrent Mélanie. Celle-ci refusa d'abord de donner des explications; mais pressée de questions, elle répondit à l'une que son époux était allé à Nancy voir un fameux astrologue; à l'autre, que c'était saint Nicolas qui l'avait guéri après une neuvaine, à une troisième, que Mathieu avait fait une chute de voiture, qu'il était tombé sur le dos et que cela avait suffi pour redresser son échine. Mais à la vieille Félicité Grandjean, dont le mari était affligé de la même infirmité, elle avoua la vérité.

(1) Couaroïl = réunion de village, bavardage.

Félicité s'empressa de rentrer chez elle.

– Eugène, cria-t-elle en ouvrant la porte, tu as vu ce qui est arrivé au Mathieu?... Il n'a plus de bosse!...

Et elle lui raconta comment la guérison s'était produite; puis, elle ajouta d'une voix pressante :

– Il faut aller au sabbat, comme lui. Et on te guérira.

– Ah! non, par exemple, répliqua Eugène. Je n'ai pas envie de m'encanailler avec les sorcières.

– Vas-y, une seule fois! Après, tu seras guéri et libre.

– Non! Et non! protesta le mari. Je ne tiens pas à rôtir sur un bûcher comme le Colas de Neufchâteau ou la Nini (1) Vuillaume de Void! Je préfère conserver ma vie et ma bosse!...

– Dis tout de suite que tu as peur, s'emporta Félicité. Ah! Sainte Vierge! Quelle bêtise j'ai faite le jour où j'ai épousé un bossu!

Piqué au vif par le reproche de sa femme, Eugène promit. Il s'informa du lieu où se tenait le sabbat et, au jour indiqué, il se dirigea vers la côte des Fées.

Il arriva, comme l'autre bossu, en plein milieu de la cérémonie.

– Bonsoir, l'honorable compagnie, lança-t-il d'une

(1) Nini = Eugénie ou Mélanie.

voix forte. Je viens pour entrer dans votre fameuse société.

Aussitôt, un immense éclat de rire salua ses paroles.

— Tu es fou! pauvre homme! lui dit l'homme en noir. Comment oses-tu songer à faire partie de nos rondes avec ton horrible bosse?

— Ma bosse ne fait rien à la chose, répliqua Eugène, un peu décontenancé. Vous pouvez bien me l'ôter, comme vous l'avez ôtée au Mathieu Collesson.

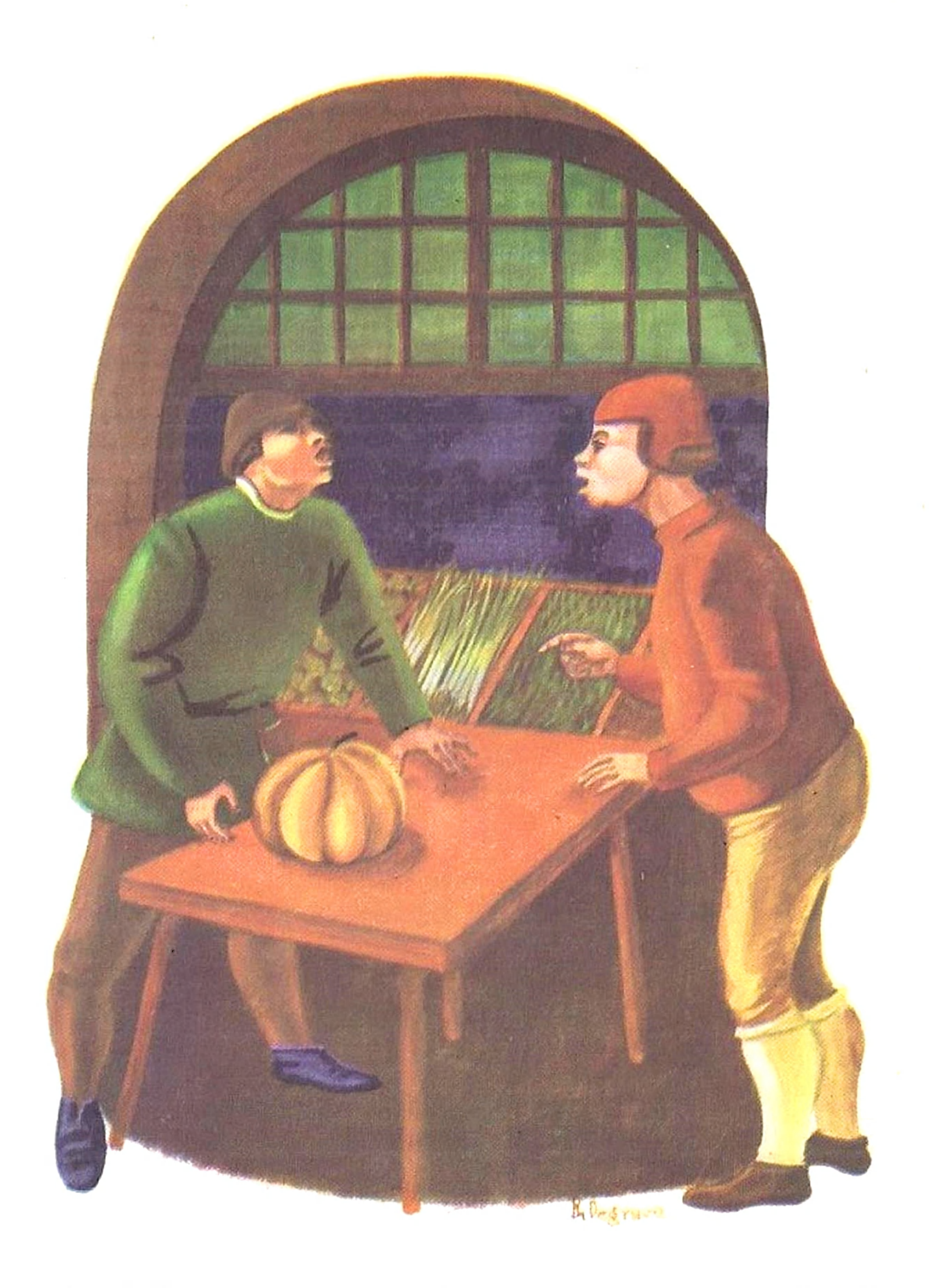
— Nous ne sommes pas médecins, ricana l'homme en noir. Mais approche, manant.

Les sorciers sont parfois capricieux. Le ton de ce nouveau bossu leur déplut fort. Ils comprirent qu'il n'était pas sincère, que sa démarche était purement intéressée.

Mais Eugène Grandjean fit bonne contenance; il s'avança au milieu de l'assistance, espérant que, malgré ce rude accueil, il serait guéri.

Alors, l'homme en noir, qui n'était autre que le Diable lui-même, s'approcha du bossu, fit quelques signes sur sa poitrine et lui ajusta sur les côtes une nouvelle bosse, celle-là précisément qu'il avait enlevée à Mathieu Collesson. Puis, il le renvoya auprès de sa femme.

Un formidable ricanement salua son départ. Furieux, bossu par devant et par derrière, Eugène



C'est un œuf de jument, répondit-il ... Page 195

s'en fut cacher sa honte, tandis que résonnaient dans la nuit les éclats de rire des sorciers.

Rentré au logis, il administra à sa femme une correction sévère, ce qui ne l'empêcha pas de devenir la risée de tout le village.



L'œuf de jument

Conte lorrain



NGEVILLERS est un petit village du nord de la Lorraine, situé à proximité de la frontière luxembourgeoise. On y parle un dialecte fort panaché, où les mots français se greffent curieusement sur le fonds luxembourgeois. Est-ce en raison de leur jargon bizarre, absolument incompréhensible en dehors du canton? Toujours est-il que les habitants d'Angevillers avaient jadis la fâcheuse réputation de benêts et de sots.

On les désignait d'ailleurs sous le sobriquet collectif de « Bouillons de Lièvre », parce qu'un lièvre, traversant un jour à la nage la mare du village, toutes les ménagères s'empressèrent d'aller puiser de l'eau

à ladite mare pour faire cuire leur soupe aux choux avec du bouillon de lièvre!...

Le Nickel (1) Dorten était un brave Angevillois, ni plus sot ni plus malin que les autres. Il n'était pour ainsi dire jamais sorti de son village et, quand il vint pour la première fois à Thionville, il crut qu'il avait mis le pied dans la capitale d'un empire. Il flâna d'abord dans la rue de Paris, s'extasiant aux devantures des magasins et remarquant, en bon paysan, que tout y était bien plus cher qu'à Angevillers. Il déboucha ensuite sur la place du Marché, bordée de ses antiques arcades.

Or, à l'étalage d'un marchand de légumes, il aperçut un énorme fruit jaune, rond comme une roue de charrette : c'était une citrouille.

Le Nickel contempla un bon moment ce fruit qu'il n'avait encore jamais vu. Et comme le marchand sortait de sa boutique, il lui demanda :

– Qu'est-ce que c'est que ce fruit-là?...

– L'épicier comprit aussitôt à qui il avait affaire.

– C'est un œuf de jument, répondit-il avec le plus grand sérieux.

– Un œuf de jument?!... répéta le Nickel ébaubi. Pas possible!... Et il peut en sortir un poulain?...

(1) Nickel : Nicolas en dialecte luxembourgeois.

— Certainement. Pour le faire éclore, il suffit de le tenir au chaud près de vous, dans le lit, pendant quinze jours.

Le Nickel ne possédait pas de cheval. Depuis longtemps, il souhaitait en acheter un; mais ses modestes ressources ne lui avaient pas permis de réaliser ce rêve. Un grand espoir envahit son âme simple.

— Ça vaut cher? demanda-t-il.

— Un écu de cinq francs, dit le marchand.

Bien que la somme lui parût énorme, le Nickel n'hésita pas une seconde. Il paya, emporta sa précieuse acquisition, et se hâta de regagner Angevillers.

— Qu'est-ce que c'est que cela?... demanda la Sidonie, sa femme, quand elle le vit revenir tout essoufflé.

Le Nickel lui expliqua l'affaire et ajouta qu'il se proposait de couver l'œuf de jument lui-même. Éberluée, la Sidonie le laissa faire.

Il soupa copieusement, se mit au lit, plaça l'œuf entre ses jambes pour qu'il fût bien au chaud et tira le plumon (1).

Pendant deux semaines, il ne bougea pas de son lit où il se fit servir tous ses repas. Sa femme, tout en gémissant du surcroît de travail qui lui incombait, acceptait bravement la situation. Elle finit toute seule d'arracher les pommes de terre pendant que son époux couvait patiemment son œuf.

(1) Plumon : édredon.

Mais les deux semaines passèrent, et rien ne sortit de l'œuf. Le Nickel consentit encore à couver deux jours supplémentaires.

Mais rien, toujours rien. Pas le plus petit bruit à l'intérieur de l'œuf, comme lorsque le poussin frappe de son bec la coquille fragile.

Le Nickel commença de s'inquiéter :

– Si par hasard, il m'avait vendu un œuf niot (1)? se demanda-t-il.

Il envoya aussitôt sa femme à Thionville, pour prendre conseil du marchand.

– L'œuf est parfaitement sain, assura celui-ci, souriant. Cependant, il se peut que la coquille soit un peu trop dure. Pour la briser sans faire aucun mal au poulain, il faudrait, par exemple, la faire rouler doucement du haut d'une colline un peu rocailleuse.

La Sidonie rentra au logis et rapporta à son mari le conseil du marchand. Le Nickel se leva en hâte, s'habilla, plaça précautionneusement l'œuf dans un grand chavant (2) et prit le chemin de la côte Saint-Michel. Une bonne vingtaine de villageois l'accompagnaient, curieux d'assister à l'éclosion du poulain.

Arrivé au sommet de la côte, le Nickel tira le précieux objet de son panier et le posa sur la pente, où il ne tarda pas à rouler. Haletant, le front moite

(1) Niot : stérile.
(2) Chavant : panier.

de sueur, il suivait les évolutions de son œuf, tandis que les Angevillois s'étaient postés sur le trajet qu'il devait emprunter. Tous étaient prêts à intervenir pour saisir le poulain.

Mais la citrouille dégringola d'abord d'un mouvement uniforme, rebondissant contre les pierres, entraînant au passage les cailloux. Puis, sa vitesse s'accéléra et ce fut alors un véritable boulet qui dévala la pente, particulièrement raide.

Hélas! une souche se trouvait par malheur sur son passage! Elle la heurta de plein fouet et sous la violence du choc, elle se fendit en plusieurs morceaux qui s'éparpillèrent à cinq mètres à la ronde.

Au même instant, un lièvre, qui gîtait derrière la souche, s'enfuit en faisant des culbutes spectaculaires.

Tous se précipitèrent.

Le Nickel criait :

– Houni! Houni! Du côté de Beuvange! Rattrapez-le!... Vite, rattrapez-le!

Mais le lièvre était bien trop leste, et il eût fallu un solide épagneul pour le rejoindre. Seulement, aucun Angevillois n'avait songé à se faire accompagner de son chien!...

Toute poursuite se révéla donc inutile.

Alors, navré, entouré des braves Angevillois

compatissants, le Nickel s'en retourna confier sa déception et sa peine immense à sa fidèle Sidonie.
Il n'osa pourtant pas renouveler l'expérience et se résigna, bien malgré lui, à ne jamais posséder de cheval à l'écurie.



Le champ du Diable

Légende vosgienne



U début du siècle dernier, vivait au Mourot, petit hameau à l'écart du Tholy, dans les Vosges, une vieille femme, toute décrépite, et que la rumeur publique accusait de sorcellerie. On assurait qu'elle était capable de jeter des sorts, qu'elle ramassait toutes sortes de plantes pour en composer des philtres et autres breuvages magiques. On l'accusait même d'avoir transformé une jeune fille en lièvre, la fameuse bête de Bouvacôte, qui parcourut longtemps les montagnes dominant la vallée de Cleurie, épouvantant les chasseurs eux-mêmes. Les jeunes gens qu'inquiétaient les conscriptions de Napoléon venaient trouver la sorcière, qui leur donnait le moyen magique pour tirer le bon numéro.

Mais son frère Coliche (1) ne valait pas mieux qu'elle. Ancien soldat des armées de la Révolution et de l'Empire, il avait découvert en Allemagne, au cours du pillage d'un couvent, un vieux livre rempli de formules magiques, et de recettes de toutes sortes pour provoquer ou conjurer les sorts. Il avait rapporté à son retour son précieux bouquin et le cachait soigneusement au fond d'un vieux bahut dont il conservait toujours la clef.

C'était un grimoire, en effet, que possédait Coliche, un livre fort ancien et renfermant la plupart des secrets de la magie. Il s'en servait à tous propos et, bien entendu, sa sœur profitait abondamment de la science qu'il contenait.

Autour de sa maison, Coliche possédait un petit bien. Mais il était peu travailleur et préférait vivre de sa maigre pension. Un de ses champs, qu'il ne cultivait plus depuis longtemps, était envahi par des pierres et des cailloux de toutes grosseurs entraînés par les torrents de la montagne.

Au printemps, il décida de transformer ce champ en pré mais, au préalable, il fallait le débarrasser de tous les cailloux qui l'encombraient. Un matin, Coliche se mit à l'ouvrage. Mais les pierres étaient très lourdes. Il y avait même des quartiers de roche entiers qui avaient glissé des sommets. Au bout

(1) Coliche : Nicolas en patois vosgien.

d'une demi-heure, Coliche s'arrêta, le front trempé de sueur.

– Jamais je n'en finirai, se dit-il. Retournons à la maison.

Il rentra donc chez lui, et l'idée lui vint aussitôt de se faire aider dans sa besogne. Il prit son grimoire et, découvrant la page contenant la formule pour appeler les esprits infernaux, il lut à voix haute :

– Satanas, Baralipton, Cosinus, Abracadabra!...

Aussitôt, le diable en personne lui apparut.

– Que faut-il, maître, pour votre service? lui demanda-t-il.

– Je veux, répondit le vieux troupier, que tu m'enlèves toutes les pierres qui traînent sur mon champ du côté de Bouvacôte.

– Bien, maître, cela sera fait immédiatement.

Et le diable, aussi silencieusement qu'il était venu, disparut. Seule, une légère odeur de soufre attestait encore son passage dans la maison.

Il se rendit aussitôt à l'endroit indiqué, rassembla en un clin d'œil une légion de diablotins et le travail commença. Les pierres ramassées étaient entassées sur le bord du champ, où elles formaient comme de petites murettes. Sur le terrain, mille bras s'agitaient, poussaient les rochers les plus lourds, enlevaient les cailloux, fouillaient le sol pour en extraire le gravier, si bien qu'en une demi-heure le champ fut aussi propre et aussi net que les emblavures de la plaine.

Mais pendant ce temps, que faisait Coliche? Hélas! Il ne regardait pas, les bras croisés, les diablotins faire son ouvrage; il était plongé dans son grimoire. Il en tournait fébrilement les pages, cherchant la formule magique pour renvoyer les esprits infernaux dans les profondeurs des ténèbres. Mais il avait beau s'efforcer, il ne trouvait pas. Alors, la peur le prit; il saisit son livre, le tourna en tous sens, s'énerva, s'inquiéta. La feuille contenant la précieuse formule manquait toujours.

Il se précipita alors sur le bahut, fouilla dans tous les tiroirs, retourna toutes sortes d'objets, regarda sous les meubles. Hélas! la page restait introuvable.

Il était penché sur un autre livre quand Satan, après avoir terminé sa tâche, entra.

Coliche pâlit, car le Diable avait un air menaçant. Tout de suite, il donna des preuves d'impatience, réclamant son salaire, et se mit à chercher noise à Coliche.

Complètement désorienté, le vieux troupier ne pouvait que bafouiller des paroles inintelligibles. Il essaya en vain de se rappeler la formule. Mais de crainte de déclencher une nouvelle catastrophe, en se trompant de mots, il restait là, bouche bée.

Alors le diable, qui ne voulait pas retourner en enfer sans butin, se fâcha tout rouge et appliqua sur la joue de Coliche une gifle retentissante. Son

intention était de le mettre à mort, pour pouvoir emporter son âme.

Mais le Coliche était un brave. Il n'avait pas eu peur des Autrichiens à Austerlitz; il avait nargué les Cosaques à la Bérésina. Il n'eut pas peur du diable, fût-il Lucifer en personne.

Ce fut alors une belle bagarre. Les coups échangés furent terribles. Toute la vallée en résonna. Tout le mobilier de la pièce fut saccagé. Coliche brisa une chaise sur les reins du diable. Plusieurs fois, il roula à terre; mais se relevant aussitôt, il porta à son adversaire de si rudes coups que le diable s'en alla rouler dans l'âtre et se brûla le derrière sur les tisons.

Mais malgré sa force prodigieuse et tout son courage, Coliche ne pouvait avoir le dessus avec un tel adversaire. Il comprit bientôt que la partie était inégale. Il se résolut donc à battre en retraite, tout en portant au diable des coups terribles.

C'est ainsi qu'en reculant, il sortit de sa maison. Mais dans la rue, le diable, pressé d'en finir, se jeta sur lui. Coliche évita sa charge et se réfugia derrière un arbre.

A ce moment, Diaude (1) Mougin, un villageois du Tholy, vint à passer.

— Va vite chercher le curé du Tholy, lui cria Coliche. Sinon, je suis perdu.

(1) Claude.

Et la bataille reprit, avec plus d'acharnement encore. Le diable, sentant que la victoire était à sa portée, pressait le pauvre troupier, qui se débattait tant qu'il pouvait. Les deux antagonistes roulèrent au fossé. Coliche saisit une brique et en frappa violemment le diable; mais celui-ci, insensible à la douleur, tenait le pauvre homme à terre et il allait l'étrangler, quand le curé du Tholy, tout essoufflé, arriva.

Armé de son seul goupillon, le curé jeta quelques gouttes d'eau bénite sur les combattants. L'effet sur le diable fut foudroyant : il se sauva, en poussant un beuglement plus épouvantable que celui de mille taureaux.

Dans sa fuite, il tira par la queue une vache, qui s'écrasa au fond d'un précipice. Cette vache appartenait à Diaude Mougin, qui était allé chercher le curé.

Mais, depuis cette bagarre mémorable, que l'on se raconta encore longtemps dans toute la vallée de Cleurie, de Saint-Amé à Julienrupt, le champ de Coliche s'est appelé le champ du Diable.

La légende de saint Arnould



I la Bourgogne et le Bordelais s'ennorgueillissent à juste titre de leurs grands crus, la Lorraine est la patrie de la bière. Son tempérament réfléchi, sérieux, ennemi du bavardage inutile, s'accommode parfaitement de cette boisson plus sage, qui rafraîchit et désaltère pendant les jours de canicule, sans jamais énerver. Cette spécialité régionale, réputée dans toute la France, la Lorraine la doit à saint Arnould, patron des brasseurs.

Cependant, rien au préalable ne destinait ce saint à présider à la fabrication du délicieux breuvage doré. Rien dans sa vie qui laissât seulement supposer un rapport quelconque entre saint Arnould et les antiques brasseurs de cervoise.

En effet, saint Arnould était né à Lay-Saint-Christophe, en 582. Il descendait d'une ancienne famille de leudes, c'est-à-dire de hauts dignitaires de la cour d'Austrasie. Il devint le premier ministre du roi Clotaire II, puis resta en fonction sous son successeur Dagobert, popularisé par la fameuse chanson que chacun sait. Saint Arnould se fit remarquer par une sage administration des affaires publiques d'Austrasie et une parfaite justice à l'égard du peuple.

Cédant aux supplications pressantes de toute la population de Metz, il devint évêque de cette ville en 614, tout en continuant à s'occuper des intérêts du royaume.

Mais avec l'âge, il se sentit irrésistiblement attiré vers la vie monastique et, malgré les avis de Dagobert, qui ne tenait pas à se séparer d'un ministre aussi précieux, saint Arnould se retira bientôt auprès de saint Romaric, le fondateur de Remiremont dans les Vosges, où il avait créé deux monastères fameux sur le Saint-Mont (1). C'est là que saint Arnould mourut, après une vieillesse passée entièrement dans l'austérité, le jeûne et la prière.

Cependant, après sa mort, les gens de Metz décidèrent de transporter ses restes dans leur ville, afin de donner à leur évêque vénéré une sépulture digne de lui, à côté de saint Clément.

(1) Le Saint-Mont : colline des environs de Remiremont.

Gaëric, son successeur à la tête de l'évêché de Metz, les évêques de Toul et de Verdun, un grand nombre d'ecclésiastiques et une foule très nombreuse vinrent en procession à Remiremont chercher solennellement les reliques du saint.

Après de grandioses cérémonies à l'abbaye du Saint-Mont, les restes de saint Arnould furent retirés du sarcophage de pierre où ils reposaient et placés dans une châsse couverte d'or et de pierreries.

Puis le cortège reprit la route de Metz.

A la nuit tombante, la procession fit halte auprès du village de Charmes, à mi-chemin environ entre Épinal et Nancy.

L'évêque de Metz alla frapper à la porte du seigneur du lieu, un nommé Nothon, qui le reçut avec beaucoup d'empressement.

– Hélas! lui dit-il, je peux bien vous offrir un abri pour passer la nuit, dans les dépendances de mon domaine. Je peux aussi vous donner à tous de quoi manger. Mais je n'ai rien à vous proposer à boire. Il ne me reste qu'un petit baril de mauvaise cervoise...

L'évêque remercia le seigneur de son hospitalité, et fit entrer ses gens dans la cour du château, où l'on prépara en hâte un repas.

Mais tous ces hommes avaient marché pendant une longue journée. En route, ils n'avaient pas cessé de chanter des hymnes et des cantiques à la gloire

du saint dont ils transportaient les précieux restes. Leurs gosiers étaient donc particulièrement altérés, et ne leur offrir que de l'eau claire était indigne d'eux.

L'évêque de Metz était bien embarrassé. Que faire?

L'évêque de Verdun eut une idée : il se rappela le miracle du tonneau de saint Airy qui, en une circonstance à peu près semblable, avait désaltéré un peuple entier. Il se concerta aussitôt avec ses collègues de Metz et de Toul. Ensemble, ils décidèrent de prier pour l'intercession de saint Arnould.

On transporta l'unique baril de cervoise auprès de la châsse du saint, et tous les assistants se recueillirent.

Alors, ô prodige, le petit fût se révéla, lui aussi, intarissable! Et tous burent à satiété un breuvage qui avait une saveur encore plus rafraîchissante. En effet, à l'orge, saint Arnould venait de mêler harmonieusement le houblon, cette plante amère, qui transforma complètement l'aigre cervoise que fabriquaient les Gaulois et les Francs.

C'est pourquoi, en souvenir de ce grand bienfait, les travailleurs de toutes les brasseries de Lorraine adoptèrent saint Arnould pour leur patron.

La Bique et les sept Biquets

Conte populaire lorrain



ANS un petit village de la Meuse, vivait jadis une bique qui avait sept biquets. Elle les aimait bien et se donnait beaucoup de mal pour les élever convenablement. Les biquets étaient sages, mais très étourdis.

— Nous n'avons plus de farine et plus de pain, leur dit un jour la bique. Il faut que j'aille au moulin faire moudre mon grain. Pendant mon absence, faites bonne garde et n'ouvrez la porte à personne. Car le loup rôde aux alentours et il pourrait vous manger.

— Sois sans crainte, maman, répondirent en chœur les sept biquets. Nous tiendrons la porte bien close.

— A mon retour, ajouta la bique, je vous montrerai ma patte blanche. Vous me reconnaîtrez à ce signe.

Et la bique partit.

Mais le loup, qui guettait derrière la maison, avait entendu ces paroles. Il courut tremper sa patte dans de la chaux et revint en hâte.

– Ouvrez-moi la porte, mes petits biquets, dit-il en imitant la voix nasillarde de la bique.

– Ce n'est pas maman, répondirent les biquets.

Mais le loup insistait.

– Montrez-nous patte blanche, dirent-ils alors.

Aussitôt, le loup tendit sa patte toute blanche de chaux et la porte s'ouvrit. A la vue du loup, les biquets effrayés se sauvèrent, aussi vite qu'ils purent, dans tous les coins de la maison. Mais le loup réussit à en attraper deux, et les croqua sur-le-champ.

Quand la bique revint, elle fut désolée en apprenant la mort de deux de ses enfants. Elle pleura beaucoup et recommanda aux cinq biquets qui lui restaient d'être plus prudents et de bien regarder la patte avant d'ouvrir.

Peu de jours plus tard, elle dut s'absenter une nouvelle fois pour aller chercher du bois dans la forêt.

– Surtout, dit-elle, gardez-vous bien d'ouvrir au loup.

Mais dès qu'elle fut partie, le méchant loup arriva et présenta sa patte qu'il avait bien enveloppée de farine, de sorte que les petits crurent que c'était leur mère. Ils ouvrirent la porte, le loup se précipita à l'intérieur et dévora trois biquets.

A son retour, la bique versa d'abondantes larmes quand elle apprit ce nouveau malheur. Elle maudit le loup et s'abîma dans un profond chagrin. Elle aurait bien voulu ne plus laisser seuls les deux derniers biquets qui avaient échappé à la voracité du loup.

Mais à quelques jours de là, elle fut obligée de sortir une troisième fois pour aller chercher des œufs dans une ferme voisine, car elle voulait faire une galette. Avant de partir, elle fit mille recommandations à ses enfants.

Alors, le loup survint pour la troisième fois et, montrant une belle patte blanche, il réussit encore à se faire ouvrir la porte. Il dévora gloutonnement les deux derniers biquets.

Quand la bique revint, plus de biquets! Elle poussa des cris affreux en voyant sa maison vide. Une voisine accourut pour la consoler, mais rien ne pouvait la distraire de sa douleur.

Le loup, qui l'entendait, eut l'audace de venir frapper une fois encore à la maison, car il aurait bien voulu manger aussi la bique elle-même.

– Ouvrez-moi la porte, lui cria-t-il.

– Non! Méchant loup, vous avez dévoré tous mes enfants. Que le diable vous emporte au plus profond de l'enfer!

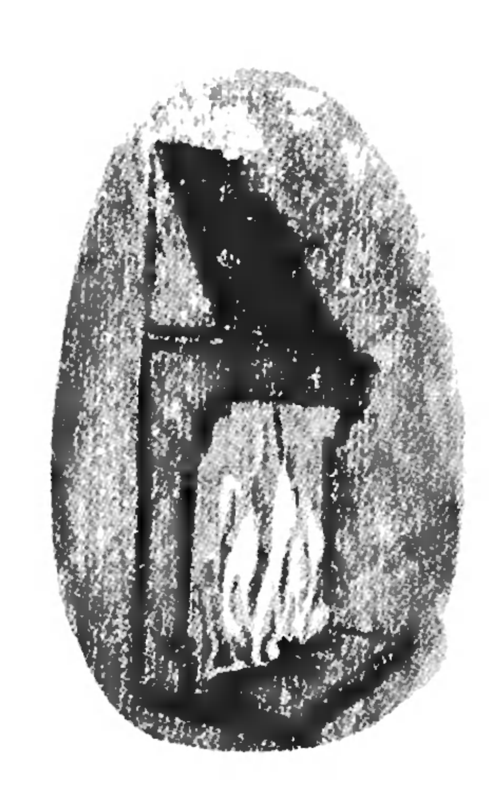
– Ouvrez-moi, répétait le loup.

– Non! Je n'en ai pas le temps. Je fais des gâteaux. Passez par la cheminée, si vous en voulez!

– Oui, dit le loup.

Alors, pendant que le loup grimpait sur le toit, la bique s'empressa de jeter dans l'âtre une bonne brassée de fagots. A l'aide du soufflet, elle attisa le feu.

Le loup, qui s'était engagé dans la cheminée, fut incommodé par la fumée. Il glissa et tomba au milieu de l'âtre. Il fut brûlé et mourut presque aussitôt. Il recevait ainsi le châtiment de ses nombreux forfaits.



La touffe d'herbe et le taureau gourmand

Conte lorrain



'EST encore Angevillers qui fut le théâtre d'une aventure aussi cocasse.

L'église du village était un édifice fort ancien, dont les murs décrépis étaient sillonnés de profondes lézardes en zig-zag. Dans ces fentes, il poussait toutes sortes de plantes, et même quelques arbustes accrochaient leurs racines tordues aux interstices de la pierre. Au printemps, on pouvait apercevoir, de la voûte du chœur à la base du clocher, une curieuse floraison de pissenlits et, en été, les coquelicots y croissaient presque aussi abondants qu'au milieu des blés, éclaboussant les murs gris de minuscules gouttes de sang.

Or, cette année-là, une grande sécheresse sévissait sur toute la contrée. Il n'avait pas plu depuis deux mois. Le soleil implacable grillait la campagne en-

flammée et l'herbe roussie et rare couvrait les prés comme une mousse désséchée ou la laine d'un tapis. Aussi les animaux souffraient-ils de la disette, et maigrissaient-ils à vue d'œil.

Au sommet de la tour du clocher, juste à la base de la pyramide d'où s'élance la flèche, on aperçut un jour une splendide toquée (1) d'herbe, d'un vert agressif qui semblait narguer la pâleur des plantes de la terre. Comment avait-elle pu se maintenir aussi verte à pareille hauteur? C'était là un problème qui échappait à la science des braves Angevillois.

Pourtant, dans tout le village, cette toquée d'herbe provoqua un grand sujet de discussion.

– Qui profitera de cette herbe?... demandait l'un.

– C'est un scandale de la laisser là-haut par une année de sécheresse, disait l'autre.

Et déjà, chacun se découvrait d'excellentes raisons pour se l'approprier et des jalousies naissaient.

Dans le souci de maintenir la bonne entente entre tous ses concitoyens, le maire décida de réunir le conseil municipal pour trancher l'affaire.

Ce fut alors une séance mémorable, dont on conserva longtemps le souvenir à Angevillers. Le maire laissa d'abord la parole à son adjoint et à divers conseillers. Mais leurs projets étaient vagues, et risquaient de faire des mécontents.

(1) Toquée : touffe, plant.

Alors, du ton d'un homme sûr de lui, le maire commença :

– Cette herbe, mes chers collègues, est à tout le monde, puisqu'elle a poussé sur un bâtiment communal. Elle n'appartient à personne en particulier. Voici donc la solution que je vous propose dans l'intérêt de tous. Notre commune possède un magnifique taureau pour le service des étables. Ce taureau est, lui aussi, à tout le monde; mais il n'appartient à personne. Il est donc juste que ce soit lui qui mange la belle toquée d'herbe qui a poussé sur le clocher de notre église.

Les dix conseillers municipaux d'Angevillers béèrent d'admiration en écoutant le raisonnement de leur maire. Sa proposition fut aussitôt votée à l'unanimité.

Mais le conseil n'était pas encore au bout de ses peines.

– Comment faire brouter au taureau communal une herbe à pareille hauteur?

Telle était la grave question qui retint les délibérations des conseillers pendant deux longues heures.

Finalement, après sage et mûre réflexion, on décida que l'on attacherait au cou du taureau une longue corde de chanvre. Puis, à l'aide d'une poulie que l'on fixerait à une poutre de la charpente, on hisserait l'animal jusqu'à ce qu'il fût en mesure de saisir dans sa gueule la fameuse toquée d'herbe.

Au jour fixé, toute la population d'Angevillers se rassembla autour de l'église pour assister à l'exécution du projet.

Six robustes gaillards, choisis parmi les plus solides du village, tiraient la longue corde.

– Ho! Hisse! Ho! Hisse!...

Lentement, le pesant animal commençait son ascension. Déjà, il avait dépassé la hauteur du porche, et tout Angevillers encourageait ses héros du geste et de la parole.

Mais, soudain, le taureau se mit à rouler des yeux énormes; il agita désespérément sa grosse queue, tandis qu'un beuglement s'étranglait dans sa gorge. Sa langue pendit démesurément le long de son mufle baveux.

Alors, toutes les bonnes gens d'Angevillers, se félicitant de l'idée géniale de leur maire, se dirent, désignant d'un grand geste le taureau et la touffe d'herbe :

– Regardez donc! Quel gourmand! Il tire la langue! Il croit qu'il a déjà l'herbe sous le mufle!

Hélas! Le pauvre animal était mort, étranglé.

Mélusine



U-DESSUS de la riante vallée de la Zorn, s'élevait autrefois le château de Lutzelbourg avec ses remparts altiers, ses tours à créneaux et son donjon formidable. C'était une forteresse célèbre, redoutée à plus de trente lieues à la ronde. De ces énormes bâtisses, orgueil de tant de seigneurs, il ne reste aujourd'hui que quelques ruines délabrées, à travers lesquelles circule encore parfois, pendant les chaudes nuits d'été, une forme blanche, aérienne, plaintive : le fantôme de Mélusine.

La comtesse de Lutzelbourg était une femme gaie, enjouée, volontiers moqueuse. Ses railleries étaient redoutées des serviteurs et des chambrières. Parmi la noblesse des alentours qui fréquentait le château,

ses traits d'esprit, souvent acerbes, n'avaient pas manqué de lui créer quelques ennemis.

La comtesse se plaisait à parcourir les vastes forêts qui entouraient le domaine de Lutzelbourg. Un jour, au détour d'un sentier, elle rencontra soudain un vieil ermite chenu, tout couvert de haillons, sale, hirsute, qui ramassait quelques baies sauvages pour sa nourriture. En apercevant cet être sordide, la comtesse ne put réprimer un éclat de rire :

– Que fais-tu là, homme des bois? lui dit-elle. Viens donc faire un tour au château. Je te confierai au barbier du comte!... Tu en as grand besoin!...

Mais le vieux se redressa sous l'apostrophe :

– Vous aimez à rire, belle comtesse, gronda-t-il. Prenez garde, car je pourrais vous apprendre à rire, moi...

– Bien sûr, reprit la comtesse toujours aussi moqueuse, si tu t'engageais dans quelque confrérie de jongleurs, tu obtiendrais encore un meilleur succès!...

– Malheureuse! s'écria alors l'ermite, je te maudis! pour ta punition, je t'annonce que l'enfant que tu attends sera transformé, chaque samedi, en poisson! De cette façon, tu n'auras plus envie de te moquer de ton prochain.

Puis, il s'éloigna, et disparut à travers le taillis.

Effrayée, la comtesse pâlit sous la menace. Son

rire se glaça sur ses lèvres et, pleine de confusion, elle s'en retourna en toute hâte au château. Mais elle se garda bien de parler de cette rencontre effrayante à son époux.

Peu de temps après, l'enfant vint au monde. C'était une fille, mignonne et potelée, qui reçut le prénom de Mélusine.

Les premiers jours se passèrent normalement. Mais la pauvre mère, qui n'avait pas oublié la malédiction du vieil ermite, attendait dans une profonde anxiété le prochain samedi.

Hélas! Ses craintes n'étaient que trop justifiées. Au matin du jour fatal, dans le petit berceau de cèdre, au lieu du bébé joufflu, une forme allongée, avec un corps de poisson, des écailles, des nageoires, s'agitait sous les langes. La douleur de la pauvre femme fut immense. Elle trouva cependant assez de courage pour cacher à son époux la triste réalité. Et le soir, dès que le soleil eut disparu derrière les collines, l'enfant retrouva son apparence humaine.

Alors, la comtesse reprit un peu d'espoir. Mais, ce fut bien court, car la semaine suivante, le même jour, la même métamorphose se produisit une nouvelle fois.

Ainsi les mois, puis les années passèrent. Le comte de Lutzelbourg ne sut jamais rien de la destinée tragique de sa fille, car peu de temps après la naissance de l'enfant, il perdit la vie dans une bataille.

Mélusine grandit. Elle devint bientôt une fort jolie jeune fille que les chevaliers des environs courtisaient à l'envi. Mais Mélusine refusait obstinément leurs hommages. Solitaire et mélancolique, elle aimait à se reposer auprès d'une fontaine, dont l'eau claire jaillissait sous un gros rocher au cœur de la forêt. Là, elle demeurait souvent rêveuse, méditant pendant de longues heures sur son étrange destin.

Or un jour, le chevalier Raymond de Phalsbourg vint à passer dans ces parages. Vivement frappé de la beauté de Mélusine, il s'avança vers elle et la salua galamment. La jeune fille lui rendit son salut et les deux jeunes gens bavardèrent ensemble un long moment. Raymond, tout à fait conquis, demanda bientôt à Mélusine de devenir son épouse.

Aussitôt, le visage de la jeune fille s'assombrit :

– Hélas! dit-elle. J'accepterais volontiers votre demande. Mais je ne puis.

– Pourquoi donc?

– Parce que je crains que la condition que je suis obligée de vous imposer ne vous soit trop dure à remplir.

Il y eut un instant de silence. On n'entendit que le chuchotement du vent à travers les feuillages.

Mélusine, pour la première fois, se décida à parler, car elle sentait soudain son cœur battre pour le chevalier. Elle reprit :

– Je veux bien, noble Raymond, vous appartenir chaque jour de la semaine. Mais le samedi, je dois rester seule dans ma chambre. Jamais il ne faudra chercher à savoir ce que je fais ce jour-là. Sinon, il nous arrivera un très grand malheur.

Le chevalier Raymond jura de respecter fidèlement ce que Mélusine lui demandait. Ainsi Mélusine, sous cette condition, accepta d'épouser le chevalier.

Le mariage fut célébré avec beaucoup d'apparat et tous les seigneurs invités à la noce envièrent à Raymond son bonheur.

Dès lors, Mélusine et son jeune époux, installés au château de Lutzelbourg, vécurent une longue période heureuse et sans histoire. Pourtant, chaque samedi, Mélusine demeurait enfermée dans son appartement. Elle tirait derrière elle le gros verrou de la porte et personne ne la revoyait plus jusqu'au soir. Puis, le lendemain, elle reprenait ses habitudes quotidiennes et redevenait une épouse joyeuse, une maîtresse de maison attentive et dévouée.

Cependant, le comte Raymond ne s'inquiétait nullement des absences régulières de sa femme. Il savait ce qu'il avait juré à Mélusine et le respect de la parole donnée suffisait à l'écarter de toute curiosité.

Le château de Lutzelbourg retentissait souvent des appels joyeux des chasseurs. Des fêtes nombreuses, où paraissaient jongleurs et trouvères, attiraient une foule de seigneurs et de nobles dames des alentours.

Cependant, un samedi, une forte troupe de chasseurs s'arrêta à l'improviste au château de Lutzelbourg. Il y avait là Richard de Lorquin, Gontran d'Abreschviller, Beaudoin de Dabo, accompagnés de quelques autres seigneurs, venus de l'Alsace toute proche.

Le comte de Phalsbourg reçut avec empressement ses hôtes de passage. Il les fit entrer dans la grande salle du château, tandis qu'il donnait ordre à son cuisinier de préparer un bon repas.

Déjà, devant des quartiers entiers de cerf et des cruches de vin, on allait se mettre à table, quand soudain Richard de Lorquin demanda :

– Tiens, où est donc Mélusine?

– Elle est dans sa chambre, répondit simplement Raymond.

– Pourquoi ne vient-elle pas à table?

– Elle est légèrement souffrante, reprit Raymond, qui ne savait comment expliquer à ses invités l'absence de sa femme.

– Ce n'est pas grave, au moins?

– Non, non, bredouilla Raymond, de plus en plus gêné.

– Alors, poursuivit Richard de Lorquin, il faut aller chercher Mélusine. Sans elle, le repas ne sera pas gai.

Mais au grand étonnement de ses hôtes, le comte de Lutzelbourg refusa.

– Tant pis, dit Gontran d'Abreschviller, commençons à manger. La chère est bonne et le vin fameux. Mélusine viendra nous rejoindre quand elle nous entendra rire et chanter.

Et chacun s'assit.

Pourtant, au cours du repas, la même question revint : Que fait donc Mélusine, toute seule dans sa chambre?

Devant les explications assez embarrassées du comte et son obstination à refuser de s'enquérir de sa femme, quelques plaisanteries, d'abord timides, puis de plus en plus ironiques se glissèrent dans la conversation. Le vin et la bonne chère aidant, on en vint bientôt aux insinuations perfides, aux paroles amères.

– Va donc voir ce qu'elle fait, disait Richard de Lorquin, qui paraissait le plus énervé de tous. Quel est ce mari qui ne sait pas ce que fait sa femme?

Le comte de Phalsbourg sentit bientôt la colère et le doute se partager son âme. Il ne put résister plus longtemps. Une curiosité longtemps refoulée éclata soudain, brutale, impérieuse, en son cœur. Passablement ivre lui-même, il se leva de table et gravit furtivement l'escalier qui conduisait à la chambre interdite.

Hélas!... Dans son excitation, le malheureux avait perdu jusqu'au souvenir du serment qu'il avait fait jadis à Mélusine!

Avec d'infinies précautions, il perça un trou dans la porte et il y glissa un coup d'œil.

Malheur!... Mélusine, sous l'apparence d'une sirène, nageait dans une grande baignoire emplie d'eau!...

Le comte de Phalsbourg recula d'épouvante et d'horreur. Triste et pensif, il retourna dans la salle où l'attendaient ses invités.

– Mélusine est dans son lit, leur dit-il d'un ton grave. Elle est très malade. Je vous demanderais même de ne pas faire trop de bruit pour ne pas la réveiller.

Ainsi le repas s'acheva-t-il morne et sans joie.

Cependant, Mélusine avait tout de suite remarqué le geste fatal de son époux. Mais elle ne lui en dit pas un mot. Quant à Raymond, il n'osa parler à sa femme de son étrange découverte.

Quelques mois s'écoulèrent encore. Mais le bonheur s'était enfui du château de Lutzelbourg.

Bientôt, Mélusine donna le jour à un enfant. Hélas! Le malheureux bébé était affreusement difforme. C'était un véritable monstre. Il avait un troisième œil au milieu du front, une corne au sommet de la tête et une bosse dans le dos.

Le comte Raymond en fut si malheureux qu'il refusa de voir l'enfant.

Alors, toute sa colère contre Mélusine éclata. Dans son emportement et sa douleur, il lui adressa les plus vifs reproches :

– Tu n'es qu'un serpent! Tu n'es qu'une sirène! s'écria-t-il, au comble du ressentiment.

Mais, à peine avait-il laissé échapper ces paroles funestes qu'une terreur indicible s'empara de lui. Il venait de briser son serment pour la seconde fois.

– Malheureux! gémit alors Mélusine. Penses-tu donc que je n'ai pas découvert le trou que tu as percé jadis dans la porte? Tu connais donc mon épouvantable secret. Maintenant, je suis perdue, à tout jamais.

Et elle se mit à verser d'abondantes larmes.

– Hélas, reprit le comte, pardonne-moi, Mélusine. J'étais ivre ce jour-là. Je ne savais plus ce que je faisais.

– Toute parole de pardon serait inutile, dit alors Mélusine. Il faut maintenant que le destin s'accomplisse. Adieu!...

Un grand frisson secoua la jeune femme. Une épaisse fumée blanche envahit toute la chambre. Poussant un cri affreux, Mélusine disparut.

Peu de temps après, le comte Raymond mourut de chagrin, et ainsi s'éteignit la lignée des seigneurs de Phalsbourg.

Quant à Mélusine, on dit qu'elle revient encore périodiquement visiter les lieux témoins de son infortune. Son ombre gémissante soupire parfois à travers les ruines du château, tandis que, dans un éclair, on la voit apparaître auprès de la fontaine où elle rencontra jadis le bon chevalier Raymond.



Les génies familiers
Le Sotré



OME connut jadis les dieux lares, protecteurs du foyer domestique. Au Moyen Age, la Scandinavie enfanta les trolls et les elfes, l'Allemagne les kobolds, la Bretagne les korrigans, dont les exploits ravissaient d'aise ou frappaient de terreur grands et petits. Tous ces êtres mystérieux, proches parents les uns des autres, avaient en commun leur petitesse et leur nature aérienne et légère de lutins fantasques et malicieux.

En Lorraine, le génie familier des vieilles demeures s'appelait le Sotré.

C'était un être minuscule, habillé de rouge, coiffé d'un chapeau de même couleur, chaussé de menues sandales de cuir. Il se manifestait très rarement;

mais sa présence se devinait plutôt à certains signes insolites : services rendus ou mystifications. Le Sotré opérait de préférence la nuit, demeurant le jour caché au fond des puits, sur le bord des étangs ou des rivières, et même dans le clocher des églises.

Le Sotré était un ami du foyer, qu'il protégeait. Il en aimait tous les habitants et sa sollicitude pour eux allait jusqu'à les aider discrètement dans leur travail.

En effet, il n'est pas rare d'entendre la nuit craquer un meuble ou grincer le plancher. Les habitants de la maison étaient alors persuadés que ce craquement était provoqué par le Sotré, qui faisait sa ronde pour se rendre compte si tout était bien en ordre, en particulier s'il n'y avait pas de risque d'incendie. Lorsque l'enfant dans son berceau pleurait, puis soudain se rendormait, c'était le Sotré qui venait le bercer et lui glisser discrètement à l'oreille une chanson douce. Quand, à son réveil, la mère de famille trouvait son nouveau-né, les cheveux emmêlés et collés au front, c'était la preuve que le Sotré avait veillé toute la nuit sur son sommeil :

– Ç'ost lo Sotré qui li é tossé les chovoux, disait-elle alors (1).

Mais le Sotré affectionnait tout particulièrement la compagnie des animaux, et se plaisait beaucoup dans

(1) C'est le Sotré qui lui a emmêlé les cheveux.

les étables. C'était lui qui brossait et peignait la crinière de ses chevaux préférés. C'était lui qui refaisait leur litière, si le valet de ferme avait oublié de leur disposer de la paille fraîche. C'était encore lui qui veillait sur le jeune veau, guidant son mufle incertain vers le pis de la vache. Au poulailler, il écartait les belettes et les renards, s'assurant toujours que la chatière était bien fermée. Quand le fermier apportait le trèfle ou la luzerne aux lapins, c'était le Sotré qui retirait aussitôt les mauvaises herbes : ciguë, mouron rouge. Pour tout salaire, il ne réclamait qu'un peu de lait. Mais le lait des vaches qu'il se permettait de traire, était moins blanc, moins crémeux que celui des autres bêtes.

Le Sotré avait, en outre, la réputation d'être un expert en mycologie. Aussi, quand on revenait de la cueillette des champignons, était-il prudent de laisser le panier dans la grange, pour laisser le Sotré faire son tri : le matin, on retrouvait sur le fumier les espèces douteuses ou vénéneuses. Les champignons qui restaient dans le panier pouvaient être consommés sans la moindre crainte : tous étaient excellents.

Toutefois, le Sotré avait un caractère malicieux, pétulant et mystificateur. Pour s'amuser, il lui arrivait souvent de jouer des farces aux habitants de la ferme. C'était d'ailleurs son seul délassement et d'ordinaire, on lui pardonnait volontiers ces quelques écarts de conduite. Il prenait un malin plaisir à

embrouiller l'écheveau de laine de la fileuse; il dérangeait le rouet; il égarait malicieusement les objets ou les déplaçait. A l'étable, il lui arrivait quelquefois de détacher les animaux, ou de les attacher par la queue. C'était lui qui renversait les seaux de lait de la fermière.

Par une singulière disposition d'humeur, le Sotré craignait la couleur rouge, qui était pourtant celle de ses vêtements. Pour l'éloigner, il suffisait de suspendre un chiffon rouge aux endroits qu'il fréquentait. A l'écurie, une branche de houx produisait le même effet.

Pourtant, si le Sotré, en général, n'était pas méchant, il pouvait se mettre dans de terribles colères. Malheur à celui qui se moquait de sa petite taille, ou qui voulait s'emparer de son chapeau rouge!

On racontait qu'à Gerbamont un Sotré accostait les passants, le soir, et leur demandait :

– Mé chépiron m'sié-t-i bié? (1)

Si on le trouvait élégant avec son petit chapeau, il manifestait une grande joie. Mais il entrait dans une épouvantable fureur, si on le raillait.

Le Sotré se vengeait cruellement de ceux qui le dérangeaient. A Ban-de-Laveline, un paysan ne pouvait supporter le Sotré qui soignait son cheval. Pour punir l'indiscret, le Sotré enferma l'animal dans l'écurie à porcs, beaucoup trop petite pour lui. Il

(1) Mon chapeau me va-t-il bien?

fallut démolir le mur pour tirer le cheval de sa fâcheuse position.

Mais aujourd'hui, on ne trouve plus le Sotré dans les foyers lorrains et, déjà au siècle dernier, A. Theuriet regrettait sa disparition dans ces vers nostalgiques :

« Hélas! Ta place est vide, Esprit de ma Lorraine.
Où donc es-tu, Sotré, ô lutin familier,
Toi qu'on voyait jadis pendant la nuit sereine
Scintiller à travers les branches du hallier? »



Le Petit Minou

Le Petit Minou était le génie protecteur des anciennes mines de Lorraine. Dans la vallée de la Sarre, il était connu sous le nom de « Kleinebergmann », appellation qu'il portait du reste en Allemagne.

Le Petit Minou hantait les souterrains, les galeries, les puits, les chantiers des vieilles mines de plomb et d'argent de La Croix, près de Saint-Dié. Trop récentes, exploitées la plupart du temps par des étrangers, les mines de fer du bassin de Briey ne lui ont jamais donné asile. Et cela est bien dommage.

On représentait généralement le Petit Minou équipé sur le modèle des mineurs du Moyen Age. Il portait un bonnet pointu, orné de plumes, une culotte et un justaucorps collant de couleur rouge. Le bonnet était rattaché au justaucorps sur la nuque. Aux pieds, le Petit Minou avait des chaussures de cuir, dont les semelles longues et minces se terminaient en pointe. A la main, il tenait un petit marteau, qui ne le quittait jamais et une lampe de mineur, qu'il n'allumait qu'en des occasions exceptionnelles.

Le Petit Minou était un nain fluet et agile. Il passait partout; il voyait tout et savait absolument

tout ce qui se passait à l'intérieur de la mine. Il manifestait à l'égard des mineurs une grande affection. Ces derniers, en retour, lui portaient un respect presque religieux. Jamais aucun mineur ne se serait permis de railler le Petit Minou.

Le nain rendait d'ailleurs de précieux services à tous les travailleurs de la mine. Il se servait de son marteau pour signaler sa présence, guider les mineurs, ou les avertir d'un danger imminent. Quand il frappait sur une grosse poutre, chacun savait qu'il fallait cesser le travail pour aller vérifier l'état des boisages. En revanche, des coups résonnant sur la roche indiquaient au mineur la direction à suivre pour rencontrer un filon métallifère important. C'est de cette façon-là que fut toujours découvert le bon minerai.

A l'instar des autres lutins familiers, le Petit Minou ne se laissait que très rarement apercevoir. Pourtant, au détour d'une galerie, on pouvait parfois l'entrevoir, filant comme une flèche, tandis que sa lampe s'allumait et s'éteignait, dans un clignotement de mauvais augure. En ce cas, en effet, il se passait quelque chose d'anormal dans la mine : risque d'éboulement ou d'inondation. Le mineur, aussitôt, devait laisser là son travail et son chantier et fuir en toute hâte, en suivant la direction qu'avait prise le Petit Minou.

A plusieurs reprises, cet avertissement sauva la vie de mineurs inconscients du péril qui les menaçait.

Le Culâ

Le Culâ était le seul génie franchement malfaisant jadis connu en Lorraine et encore son aire d'influence se limitait-elle aux montagnes des Vosges. Rares étaient ses apparitions dans les plaines.

Contrairement aux autres lutins, le Culâ n'aimait pas le voisinage des hommes. S'il le recherchait, c'était pour leur faire du mal. Il hantait de préférence les endroits solitaires et sinistres : marécages, fondrières, cimetières, lisières des forêts.

Le Culâ apparaissait la nuit, sous la forme du feu-follet qui perce l'obscurité de son éclat incertain et tremblotant. Il se découvrait surtout aux voyageurs isolés. On eût dit qu'il prenait un malin plaisir à se manifester à eux seuls. C'est alors qu'il les égarait, leur indiquant un mauvais sentier ou même les attirant jusque dans les marécages, les feignes, où la plupart du temps les malheureux s'égaraient ou s'enlisaient.

Combien de fois, en revenant des loures (1), les groupes attardés qui rentraient au logis ont-ils été trompés par le Culâ! Dès son apparition, la peur se lisait sur tous les visages et, dans la nuit sombre et

(1) Loures : veillées.

sans lune, son image inquiétante, hallucinante, dansant au ras du sol, semblait attirer à elle le malheur. Les hommes, même les plus braves, redoutaient son approche, tandis que, dans les hauts sapins, le vent hurlait, emportant dans son tourbillon les âmes éplorées des victimes du mauvais génie de la montagne.

Il n'y avait alors qu'un seul moyen pour conjurer ses maléfices : réciter la formule magique suivante : « Culïn, Culâ, si tu t'ne reculâtes mi, j'te reculatrâ ! »

On pouvait alors continuer sa route, sans plus appréhender les pièges de Culâ.



Les nains des Hautes-Chaumes

Les nains des Hautes-Chaumes appartenaient en propre à la montagne vosgienne.

Ils vivaient en groupes et n'apparaissaient que l'hiver, lorsque la neige avait recouvert tous les sommets et que les grands sapins craquaient sous l'effet du gel. Ils étaient les propriétaires des grands troupeaux de biches qui erraient à travers la montagne. Le jour, ils les menaient paître aux endroits que la couche de neige avait épargnés.

Mais la nuit, ils s'introduisaient dans les fermes perdues au creux des vallées, coupées du reste du monde par la neige. Ils habitaient alors dans l'étable où ruminaient, paisibles et satisfaites, les belles vaches de la montagne. Les braves bêtes étaient toutes bien sagement alignées dans la paille fraîche, attendant avec leur patience légendaire le retour des beaux jours. Mais la clochette qui l'été tintait allégrement sur les pentes fleuries, pendait, morne et inutile, à leur cou.

Les nains des Hautes-Chaumes étaient les amis dévoués des marcaires (1). Pendant la mauvaise saison, ces valets fabriquaient un excellent fromage,

(1) Marcaire : valet d'écurie, chargé du soin des bêtes.

fleurant bon le lait frais et le foin. Mais l'auraient-ils pu, sans l'aide des nains? C'étaient eux, en effet, qui se penchaient sur les seaux et faisaient cailler le lait. C'était grâce à leur souffle mystérieux, à leur haleine embaumée que le fromage fabriqué dans la montagne vosgienne possède ce parfum délicieux, qui flatte le palais et s'épanouit dans la bouche.

Les nains des Hautes-Chaumes étaient ainsi les précieux auxiliaires des anciennes fromageries des Vosges.

Mais dès que la neige disparaissait, dès que le printemps avait fait éclater sur les versants la symphonie vert et or des jonquilles, les nains abandonnaient les étables qui allaient bientôt s'ouvrir. Ils s'enfuyaient sans doute vers quelque antre inconnu, où ils s'endormaient pendant tout l'été, en attendant que la première gelée de novembre les réveillât de leur engourdissement et les rappelât à leurs modestes, mais utiles besognes.



Fiauves du Temps Passé

NOTE : *Les fiauves sont des récits rustiques, souvent malicieux et satiriques, propres au folklore lorrain. Par leurs sujets, et les thèmes qu'ils développent, ils se rattachent aux fabliaux universels. Mais ils conservent quelque chose de particulier, un je ne sais quoi d'irremplaçable, qui les distingue et leur communique leur parfum de terroir.*

C'est dans les fiauves, racontées longuement à la veillée, quand les récits concernant les sorcières et le diable étaient épuisés, que le paysan lorrain exerçait sa verve aux dépens de ses semblables.

A travers l'abondant foisonnement de cette littérature populaire orale, la seule qui s'exprime encore dans le vieux patois lorrain, nous avons glané quelques spécimens typiques. En les traduisant d'aussi près que possible sans violenter la syntaxe, nous nous sommes efforcés de leur conserver toute leur sève et toute leur fraîcheur.

La borne du Loup crevé

Fiauve

C'était un terrain vague, inculte, appelé « la Cawe dou Diâle » (1), situé entre les quatre communes de Frécourt, Maizeroy, Berlize et Stoncourt. Il n'y poussait guère que des chardons, des pissenlits, des vesses de loup, de la nielle et de la « foireuse » (2). Cela ne valait à peu près rien, car c'est à peine si, dans une bonne année, on aurait pu en tirer deux boisseaux de froment.

Pourtant, les quatre communes se disputaient âprement ce terrain. C'étaient continuellement des chicanes, des disputes, des procès interminables, qui ruinaient tout le monde. A plusieurs reprises, les habitants, après les injures, en étaient venus aux mains.

Or un jour, lassés de ces querelles stériles, ils décidèrent de s'arranger une bonne fois. Les quatre maires résolurent de se réunir sur le terrain litigieux, pour trancher l'affaire.

Mais pour se donner du courage et pouvoir plaider le plus chaleureusement possible leurs droits, les quatre compères burent, avant de se mettre en

(1) La Queue du Diable.
(2) Mauvaise herbe, chiendent.

route, plusieurs cruches de clairet, de ce traître vin de Scy qui, en ce temps-là, était renommé bien au-delà du pays messin et faisait la fortune de la cité de Metz. Aussi, leur humeur était-elle particulièrement gaie, mais leurs jambes un peu molles.

Arrivé à l'endroit du litige, voilà le maire de Berlize qui trébucha sur une souche et tomba dans un fourré de ronces, le nez en plein sur un loup crevé. Il se releva aussitôt, car il ne s'était fait aucun mal, et se mit à rire de son aventure. Les autres partagèrent son hilarité.

Une idée jaillit dans son cerveau :

– Je vous propose, dit-il à ses trois collègues, l'arrangement suivant : celui d'entre nous qui dira la plus grande vérité au sujet de ce loup crevé gagnera pour sa commune la « Cawe dou Diâle ».

Les autres acceptèrent cette proposition.

– A tout seigneur, tout honneur, poursuivit le maire de Berlize. Maire de Maizeroy, vous êtes le plus âgé, commencez le premier !

Celui-ci réfléchit un instant, tortilla un tantinet sa moustache et dit :

– M'est avis que ce loup-là a couché plus souvent à la belle étoile que sous un toit.

Les autres pensaient que le maire de Maizeroy ne manquait pas d'esprit, mais que ce loup aurait été bien bête de coucher dehors par les grands froids, alors que des cabanes de charbonniers pouvaient lui

offrir un abri. Tout de même, ils reconnurent que c'était une vérité importante.

– A votre tour, maire de Frécourt, qu'avez-vous à dire sur ce loup crevé?

– Je pense, répondit celui-ci, qui avait déjà préparé sa réponse, que ce loup-là a mangé plus souvent de la chair crue que de la chair cuite.

– Voilà qui est vrai, répondirent en chœur le maire de Berlize et celui de Stoncourt. Enfoncé, le maire de Maizeroy!

Cependant, ils se rappelaient les propos de certains bûcherons, qui s'étaient plaints de ce que les loups s'enhardissaient parfois jusqu'à venir dans les cabanes pendant les travaux dévorer les portions de lard réservées pour le dîner.

– Allons, maire de Stoncourt, à vous de parler. Vous avez certainement quelque chose de mieux à nous dire.

– Pour sûr, dit celui-ci, car il croyait bien gagner pour sa commune le terrain convoité, puisque les deux réponses précédentes n'étaient pas convaincantes.

– Eh bien! quoi?

– J'affirme que ce loup-là a fait plus peur quand il était vivant que depuis qu'il est mort.

– Ah! non! protesta le maire de Berlize. Je ne sais s'il a fait peur pendant qu'il vivait, mais je vous assure que, tout à l'heure, il m'a tellement effrayé que j'ai failli tomber en poire blette.

— On l'a bien remarqué, approuvèrent les autres. Il ne reste plus que vous à parler, maire de Berlize. Nous attendons avec curiosité votre opinion.

— Eh beun! dit le maire de Berlize, i m'sauve, si je n'mo trompe-mè, que ç'loup-lè n'è jémas étu sè molède que quad 'l'a creuvé (1).

A ces mots, les trois autres battirent des mains; ils virent bien que le maire de Berlize avait gagné, qu'il n'y avait plus rien à ajouter à ses paroles.

Alors, ils déplacèrent le loup et, à l'endroit où il reposait, ils creusèrent le sol et y plantèrent une grande borne.

Voilà pourquoi cette borne s'est appelée « la borne du Loup crevé », et voilà comment le ban de Fresnois a été rattaché à la commune de Berlize par « La Cawe dou Diâle ».

(1) Eh bien! il me semble, si je ne me trompe, que ce loup-là n'a jamais été aussi malade que quand il a crevé.



L'épouvantail
Fiauve

Si l'on vous disait qu'une toute petite mouchette peut faire manquer un mariage, vous ne voudriez pas le croire. C'est pourtant ainsi. Écoutez plutôt l'histoire qui est arrivée dans le village de Lessy.

Le Théophile aimait bien la Lisa (1), et aurait bien voulu l'épouser. Mais il était très avare et, avant de demander la jeune fille en mariage, il aurait voulu savoir si elle aimait le travail. Mais il avait beau se creuser la tête, il ne trouvait pas le moyen de s'en assurer.

Pendant trois jours et trois nuits, il chercha. Enfin, il eut une idée, une bonne idée, ce coup-ci.

– Tiens, se dit-il, demain la Lisa va arracher les pommes de terre. Je vais m'habiller en épouvantail, je me mettrai dans le champ de pois de la mère Catiche et de là, je pourrai voir tout ce que fera la Lisa. Je saurai donc bien de quel travail elle est capable.

Le lendemain, de bon matin, il était à son poste. Afin d'être pris pour un épouvantail, il avait mis de vieux habits, un grand chapeau de paille et sur la figure une serpillière, dans laquelle il avait fait

(1) Lisa : Élisabeth.

deux trous pour y voir clair et un pour respirer. Avec un échalas dans chaque manche et un par derrière, il fallait voir quel bel épouvantail c'était !

A peine était-il installé que la Lisa arriva. Pendant plus de deux heures, il resta immobile et la regarda travailler. Il était bien fatigué, mais cela ne faisait rien, car il était heureux de la voir abattre tant d'ouvrage. Pour prendre patience, et rester tranquille sans remuer, il se disait :

– Bientôt, il sera onze heures. Il faudra que la Lisa retourne à la maison pour préparer le repas. Alors, quand elle sera partie, je pourrai m'en aller.

Tout aurait bien été, mais ne voilà-t-il pas qu'une petite mouchette vint chatouiller le nez du Théophile.

– Atchoum!... fait-il aussitôt.

La Lisa se retourna toute surprise.

– Atchoum!... refait l'épouvantail.

Effrayée, la Lisa se mit à crier si fort que tous les gens des alentours accoururent, pour voir ce qui venait d'arriver.

Voyant cela, le Théophile voulut se sauver, mais ce n'était pas facile. Il n'avait pas fait dix pas qu'il était à terre.

Pendant ce temps, tous les voisins étaient arrivés. Mais personne n'osait toucher à l'épouvantail.

– C'est le diable, disaient les uns.

– C'est un brigand, disaient les autres.

En fin de compte, le grand Jean-Pierre ôta le torchon de la figure de notre homme, et chacun s'écria :

– Mais c'est le Théophile!

C'était lui, en effet, mais un pauvre Théophile, allez!

Il pleurait comme une femme et montrait une bien vilaine figure.

– Qu'est-ce que tu faisais là? lui demanda-t-on.

Mais notre pauvre Théophile ne voulut rien dire. Personne ne sut jamais au juste ce que le Théophile était venu faire, sous ce bizarre accoutrement, dans le champ de pois de la mère Catiche.

Le résultat de l'affaire, en tout cas, fut que la Lisa ne put plus le voir. Et elle se maria avec le grand Jean-Pierre.

Quant au Théophile, chacun ne l'appelle plus que l'épouvantail.

Pays Lorrain, p. 706,
Année 1911.

Le pot de beurre du curé

C'était dans un petit village du côté de Château-Salins. Le berger avait apporté au curé quelques livres de beurre, que la servante de ce dernier fit fondre et qu'elle plaça dans un petit pot sur le rebord de la fenêtre donnant sur la rue.

Pour le coup, un pauvre diable du village, qui passait par là, aperçut le petit pot et, voyant qu'il contenait du beurre, le prit sous sa blouse et l'emporta chez lui.

En arrivant à la maison, il le donna à sa femme en disant :

– Tiens! Voilà une bonne affaire. Je viens de trouver ce pot à la fenêtre du curé. Il avait sans doute trop de beurre et a mis le pot là pour les pauvres.

Le dimanche suivant, le curé monta en chaire et, s'adressant à ses paroissiens, il leur dit :

– Mes chers frères, l'un de vous m'a pris un pot de beurre que ma servante avait placé à une fenêtre. Je ne m'en plaindrais pas, si le voleur s'était contenté de prendre le beurre, et s'il m'avait laissé le pot. Car j'y tiens beaucoup. Ce pot est un souvenir de ma grand-mère. Certainement, celui qui a commis ce vol

sera puni des peines de l'enfer. Mais je l'absoudrais encore s'il avait la bonté de me rapporter mon pot.

Dans la même nuit, le voleur rapporta le pot à la fenêtre du curé afin de ne pas être damné. Le dimanche suivant, pendant la messe, le curé, qui était malin, monta en chaire et dit :

– Mes chers frères, celui qui a pris mon beurre m'a rapporté le pot que voici. Je l'en remercie. Vous ne vous douteriez jamais de celui qui me l'avait pris? Eh bien! je vais le lui jeter à la tête.

Pour le coup, cela tombait bien; le voleur et la femme étaient auprès de la chaire. La femme dit à son mari : « Sauve-toi, vite! Il te tuerait. »

Et ils se sauvèrent tous les deux.

Voilà comment tous les gens du village ont connu celui qui avait pris le pot de beurre du curé.

Pays Lorrain, p. 40,
Année 1910.



La pipe de Marcellin

Monsieur Ernest était un notable du village. Il avait commencé par être cultivateur; puis, il s'était lancé dans le commerce des petits porcs et avait gagné beaucoup d'argent. Il s'était fait construire une belle maison avec des corridors, une salle à manger et d'autres chambres, comme les maisons de Neufchâteau. Il pouvait vivre de ses rentes et se promener du matin au soir dans les champs. Il était estimé de tout le monde, et souvent on allait le trouver pour lui demander son avis sur toutes sortes de choses.

Un jour, le Marcellin, qui était un peu niais, ne parvenait plus à déboucher le tuyau de sa pipe. Il s'était servi d'un morceau de bois, d'une paille du balai, d'un fil de fer : rien n'y faisait. Le tuyau restait bouché. Le Marcellin était bien ennuyé, car il ne pouvait pas fumer. Comment faire?

Il alla trouver M. Ernest et lui expliqua l'affaire. M. Ernest réfléchit un instant, puis dit au Marcellin :

— Tu vas prendre une casserole; tu y mettras de l'eau; quand l'eau bouillira, tu y plongeras ta pipe et tu la laisseras bouillir un bon quart d'heure. Tu la retireras dès que tu pourras y plonger ta main sans te brûler. As-tu compris? Après cela, ton tuyau tirera aussi bien que ta cheminée.

Le Marcellin fit tout ce que lui avait recommandé M. Ernest. Mais hélas!... Quand il retira sa pipe, le bois était resté intact, mais le tuyau de corne était tout tordu et ne pouvait plus servir.

Stupéfait, il alla le montrer à M. Ernest. Celui-ci regarda attentivement la pipe, réfléchit, puis dit au Marcellin :

– Avais-tu mis du sel dans l'eau de la casserole?

– Mais non, bien sûr.

– Espèce d'andouille! Quand ta femme fait cuire la soupe ou les pommes de terre ou la viande, est-ce qu'elle met du sel dans le pot?

– Mais oui, elle y met du sel. Autrement, on ne pourrait pas manger les fricassées.

– Eh bien! puisque ta femme met du sel dans toutes les fricassées, pourquoi n'en mettrais-tu pas pour faire bouillir ta pipe? C'est sûrement la même chose. Ce qui est bon pour les gens, l'est aussi pour les pipes!... Une autre fois, fais comme cela et tu m'en diras des nouvelles!...

Et M. Ernest, content de lui, rentra dans sa maison.

Quant au Marcellin, il ne put rien ajouter à ces paroles mais pensa qu'il serait forcé d'acheter une nouvelle pipe, la prochaine fois qu'il irait à Neufchâteau.

Pays Lorrain, p. 442,
Année 1921.

Le bûcheron et sa soupe

Il y a bien longtemps, un bûcheron habitait avec sa femme une cabane au milieu des bois, pour être plus près de son ouvrage.

Un jour, à la tombée de la nuit, il était assis près de son feu, en attendant que sa femme lui donne à souper. Soudain, un loup effronté entra dans la cabane, cherchant partout ce qu'il pourrait se mettre sous la dent. Le bûcheron et sa femme furent bien épouvantés; mais aussitôt remis, l'homme cria :

— Marianne, vite la soupe!

Il prit l'écuelle bouillante que lui tendait sa femme et la jeta sur la gueule du loup. Celui-ci, brûlé, se sauva en hurlant avec sa gueule échaudée.

Mais dans ce temps-là, il y avait des loups plein les bois et notre bûcheron en rencontrait souvent.

Un jour qu'il était occupé à arracher une souche, voilà une bande de loups qui l'entoura et qui menaçait de se jeter sur lui.

Notre homme essaya de se défendre avec sa hache. Mais les loups étaient trop nombreux. Il jugea plus prudent de s'enfuir. Il grimpa sur un chêne, en attendant que les loups s'en aillent.

Mais au lieu de s'éloigner, l'un d'eux se dressa sur ses pattes et s'appuya contre l'arbre. Il cria à ses camarades :

— Montez sur mon dos!

— Et aussitôt, les loups grimpèrent les uns sur les autres, se tenant avec leurs griffes et formant comme une échelle. Bientôt, ils allaient atteindre le bûcheron.

Heureusement, celui-ci avait aperçu dans la bande le loup qui s'était introduit un soir dans sa cabane. Alors, il se mit à crier de toutes ses forces :

— Marianne, vite la soupe!

Or, le loup qui avait eu la gueule échaudée, était le dernier au bas de l'échelle. Dès qu'il entendit ces mots, il lâcha tout, sans penser à ceux qu'il portait sur son dos.

Les loups dégringolèrent alors les uns sur les autres, en tas, et, sans demander leur reste, ils se sauvèrent, la queue entre les pattes.

Le bûcheron descendit aussitôt de son perchoir et rit de bon cœur du tour qu'il avait joué aux loups.

Pays Lorrain, p. 299,
Années 1914-19.

La paire de draps

Deux bons vieux, Catherine et Joseph, se demandaient souvent lequel des deux mourrait le premier. La femme qui, malgré son grand âge, se sentait encore forte, pensait que ce serait son mari. Aussi, lui avait-elle promis que, si c'était lui, elle le mettrait alors dans de beaux draps de lin qu'elle avait brodés à cette intention!

Un jour, le père Joseph, se sentant malade, mais non pas à en mourir, voulut éprouver sa femme et voir si elle tiendrait sa promesse en l'ensevelissant dans les beaux draps. Il commença par se plaindre fortement et, le lendemain, feignit de rendre le dernier soupir.

Alors, la pauvre Catherine, éperdue et toute en larmes, se mit à chercher dans l'armoire de quoi l'habiller. Elle y découvrit un habit froissé et la belle paire de draps. Mais après les avoir tournés et retournés, elle se dit :

– C'est bien trop beau pour mettre notre pauvre Joseph là-dedans! Je vais voir au grenier. Je trouverai ce qu'il faudra.

Et, en effet, elle aperçut un vieux filet de pêche, dont le père Joseph se servait pour attraper le brochet.

— Voilà exactement ce qui me convient, dit-elle. Et elle en enveloppa aussitôt le corps du malheureux Joseph.

Le soir, des voisins, le père Alexandre et le vieux Baptiste, qui avaient toujours été en bonnes relations avec Catherine et Joseph, le soi-disant défunt, vinrent au pied du lit pour la veillée funèbre.

Alors, la vieille Catherine, qui ne cessait de pleurer, leur dit :

— Mon pauvre Joseph, où donc est-il maintenant?

Mais celui-ci, se débarrassant du filet de pêche, se leva sur son séant et répondit :

— A la pêche!...

Pays Lorrain, p. 518,
Année 1925.

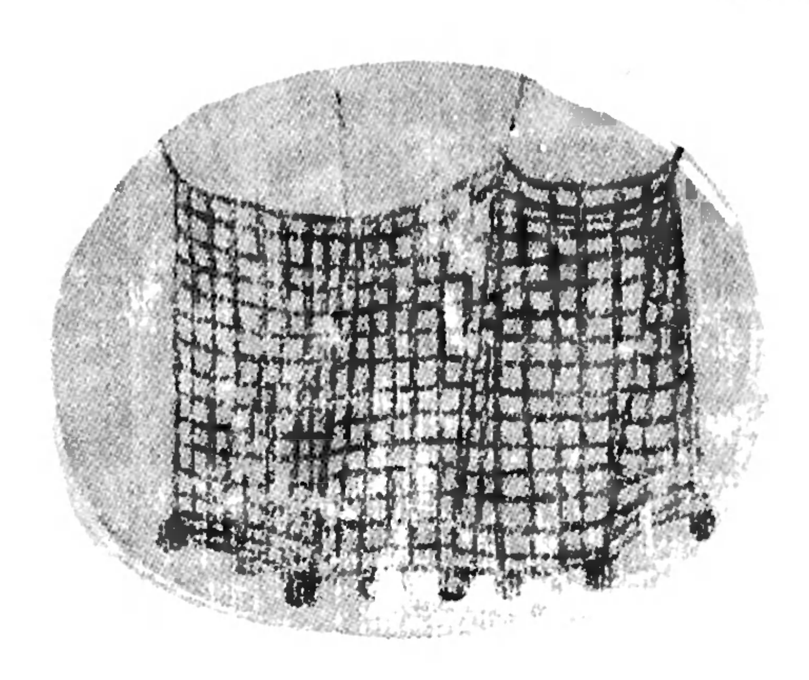


TABLE DES MATIÈRES

La légende de saint Nicolas 5
Histoire du sire de Réchicourt 13
Histoire du pilier qui pleure 17
Le Graoully 21
L'aqueduc de Jouy-aux-Arches 27
La légende de Ferri III 38
La fée Polybotte 48
Les armes de Lorraine 54
La tour aux Puces 60
Le ménétrier de Sanry 66
Le chariot d'Ormont 71
Le pont des Menteurs 77
Le renard de Morlange 80
Le pendu de Gérardmer 86
L'Homme de fer 90
La légende de Pierre Perrat 97
La Gueule-le-Loup 105
La sorcière envolée 111
La légende de la linotte 115
Le brochet du lac de Longemer 119
Le tonneau de saint Airy 123
Bébé, nain de Stanislas 127
Le petit berger 134
Lucie à la fontaine 145
La Haute Chasse 153
La chasse au Darou 157
La hotte du Diable 167
La légende du lac de la Maix 172
La côte Barine 177
Saint Pierre à Revigny 183
Le bossu au sabbat 187
L'œuf de jument 194
Le champ du Diable 200
La légende de saint Arnould 206
La bique et les sept biquets 210
La touffe d'herbe et le taureau gourmand 214
Mélusine 218
Les génies familiers 228
Fiauves du temps passé 239

DANS LA MÊME COLLECTION (SUITE)

LE MONDE

CONTES ET LÉGENDES DES ANTILLES, par Th. Georgel, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET LÉGENDES ARABES, par J. Corriéras, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE BOHÊME, par J. Slipka, ill. de M. Rudnicki.
CONTES ET LÉGENDES DE BULGARIE, par Bajdaev, ill. de J. Giannini.
CONTES ET LÉGENDES DU CAUCASE, par D. Sorokine, ill. de Reschofsky.
CONTES ET LÉGENDES DE CHINE, par G. Vallerey, ill. de R. Péron.
RÉCITS DE LA CONQUÊTE DES PÔLES, par C. Alzonne, ill. de J.-M. Desbeaux.
CONTES ET LÉGENDES D'ÉCOSSE, par Ch. Quinel et A. de Montgon, ill. de C. Dey.
CONTES ET LÉGENDES D'ESPAGNE, par M. Soupey, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET LÉGENDES D'ÉTHIOPIE, par H. Pérol, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU FAR-WEST, par Quinel et de Montgon, ill. de M. Paulin.
CONTES ET LÉGENDES DE GRANDE-BRETAGNE, par S. Clot, ill. de Sainte-Croix.
CONTES ET LÉGENDES D'HAÏTI, par Ph. Thoby-Marcelin et P. Marcelin, ill. de Ph. Degrave.
CONTES ET LÉGENDES DES HOMMES VOLANTS, par L. Sabatié, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE HONGRIE, par E. Bencze, ill. de J. Giannini.
CONTES ET LÉGENDES INCAS, par A.-M. Lambert-Farage, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE L'INDE, par R. Fougère, ill. de L. Marin.
CONTES ET LÉGENDES DES INDIENS PEAUX-ROUGES, par H. Fouré-Selter, ill. de L. Marin.
CONTES ET LÉGENDES DU PAYS D'IRLANDE, par Ch. M. Garnier, ill. de J. Giannini.
CONTES ET LÉGENDES D'ISRAËL, par A. Weill, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU JAPON, par F. Challaye, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU LIBAN, par R. R. Khawam, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE MADAGASCAR, par R. Vally-Samat, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET LÉGENDES DE LA MER ET DES MARINS, par Quinel et de Montgon, ill. de J. Pecnard.
CONTES ET LÉGENDES DU MEXIQUE, par R. Escarpit, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES D'OUTRE-RHIN, par H. Weiller, ill. de M. Paulin.
CONTES ET LÉGENDES DU PAKISTAN, par S. Hassâm A. Rassool, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU PORTUGAL, par G. T. Cœlho, ill. de M. Rudnicki.
CONTES POPULAIRES RUSSES, par E. Jaubert, ill. de M. Rudnicki.
CONTES ET LÉGENDES DU SÉNÉGAL, par A. Terrisse, ill. de Papa Ibra Tall.
CONTES ET LÉGENDES DE TAHITI ET DES MERS DU SUD, par Viale-Dufour, ill. de R. Péron.
CONTES ET RÉCITS DE SIBÉRIE, par P. Rondière, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE SICILE, par Quinel et de Montgon, ill. de Vayssières.
CONTES ET LÉGENDES DE SUISSE, par H. Cuvelier, ill. de M. Rudnicki.
CONTES ET LÉGENDES DE WALLONIE, par Max Defleur, ill. de C. Dey.

LITTÉRATURE

Contes et récits tirés
DU THÉÂTRE DE CORNEILLE, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
DU THÉÂTRE DE MOLIÈRE, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
DU THÉÂTRE DE RACINE, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
DU THÉÂTRE DE SHAKESPEARE, par S. Clot, ill. de R. Péron.
DES OPÉRAS CÉLÈBRES, par D. Sorokine, ill. de R. Péron.
DES BALLETS ET DES OPÉRAS-COMIQUES, par D. Sorokine, ill. de R. Péron.

N° d'Éditeur : H. 11.432 (C. VII) — Imprimé en France
Berger-Levrault, Nancy. 778767-4-1967

Pourquoi le bon saint Nicolas, évêque de Myre, en Asie Mineure, est-il particulièrement vénéré en Lorraine ? C'est là qu'il est réputé avoir accompli son plus grand miracle : la résurrection des trois petits enfants tués par un méchant boucher... La province de Lorraine est riche de légendes et de contes populaires et les 39 rassemblés ici forment un choix très varié. Vous saurez comment le sire de Réchicourt, emprisonné à Gaza par les Infidèles, est miraculeusement ramené dans son fief ; comment l'architecte Pierre Perrat échappe à Satan, qui l'a aidé à construire la cathédrale de Metz ; comment la Haute Chasse du sire de Buzy traverse infatigablement la plaine de la Woëvre ; comment le comte Raymond, par sa fatale indiscrétion, perd à jamais son épouse, la belle Mélusine... Vous ferez aussi la connaissance du Sotré, du petit Minou, du Culâ, les génies familiers et malicieux qui hantaient, et hantent peut-être encore, les foyers, les champs, les bois et les mines de Lorraine.

